

164
07513
1930

VIEUX DOC
(Docteur Edmond Grignon)

En Guettant les Ours

**MEMOIRES D'UN MEDECIN
DES LAURENTIDES**



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-1425-1427, rue Sainte-Elisabeth
MONTREAL
1930

EN GUETTANT LES OURS

Droits réservés, Canada, 1930.

VIEUX DOC
(Docteur Edmond Grignon)

En Guettant les Ours

MEMOIRES D'UN MEDECIN
DES LAURENTIDES



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-1425-1427, rue Sainte-Elisabeth
MONTREAL
1930

DEDICACE

*A la douce compagne de ma vie,
A mes sept fils, à mes cinq filles,
A mon gendre et à mes trois brus,
A mes quinze petits-enfants,
A tous mes descendants, qui, je l'espère, se-
ront un jour aussi nombreux que les étoi-
les du firmament,
A mes frères et à mes soeurs, à mes beaux-frè-
res, à mes belles-soeurs,
A mes neveux, à mes nièces, à Valdombre,
A tous mes anciens clients, à tous mes amis:
gueux ou millionnaires, nobles ou ma-
nants, intellectuels ou travailleurs de la
glèbe,
A tous mes compagnons de pêche, et, en parti-
culier, à tous les membres du beau Club
du lac d'Argent,
A mes critiques sévères: les deux Henri, les
deux Albert.
J'offre avec plaisir cette gerbe de mes plus
gais souvenirs.
A ceux
qui, comme Dante, n'ont jamais ri,
je présente... mes plus profondes sympa-
thies.*

VIEUX DOC

PREMIERE PARTIE

*GAIETES DE LA VIE DE
VIEUX DOC*

En Guettant les Ours

Lorsqu'il y a quarante-quatre ans, le curé Labelle me dit en me montrant un point perdu sur la carte du Nord : "Va-t'en là ; un bel avenir t'y attend", je crus en lui ; et, prenant mes cliques et mes claques, mes fioles et mes sacs, je vins avec ma petite famille m'établir sur le bord d'un des plus beaux lacs des Laurentides, car j'étais, avant tout, un amateur de pêche et un amant de la belle et grande Nature.

Je me trouvai au milieu de colons très pauvres pour la plupart, mais l'étant plus qu'eux, je n'y fus pas dépaycé.

Le plus grand nombre ne possédaient aucune instruction ; on ne pouvait les en blâmer : éloignés des églises, ou plutôt des missions encore peu nombreuses, ils entendaient parler rarement de Dieu. La pénurie des écoles, à l'é-

poque de leur enfance, les avait laissés illettrés. Mais ils avaient tous bon cœur, et les années que j'ai vécues au milieu d'eux comptent parmi les plus heureuses de ma vie.

Je décidai de me dévouer à leur éducation. Je commençai par fonder un cercle agricole dont je fus le secrétaire pendant vingt-cinq ans, avec un salaire de vingt-neuf cents par mois.

Jeunes confrères qui riez de moi, et qui ne rêvez que de limousines, de gros honoraires et de riche clientèle, faites-en autant, si vous en avez le courage.

A cette époque, nous étions loin des progrès d'aujourd'hui où grâce à la vapeur, à l'électricité, à la *gazoline*, et aussi à la *pituitrine*, les enfants nous arrivent de l'autre monde en criant: "Aïe!". C'était le temps des chandelles de suif, des charrettes à poche, des traînes à bâtons, des vieilles rosses et des chemins périlleux. Ces pauvres petits n'étaient pas pressés de quitter les limbes pour venir habiter un pays aussi triste et aussi froid, et ils se faisaient attendre parfois des jours et des nuits. Les colons, habitués à faire le guet dans les ténèbres avec leurs fusils pour protéger le grain et le bétail contre les ours, appelaient également "*watcher*" ou *guetter les ours* le fait d'attendre l'arrivée de ces pauvres innocents.

Je profitais de mon séjour auprès des par-

turientes pour distraire et instruire le chef de famille et les voisines improvisées gardes-malades. Je leur lisais des histoires intéressantes, je leur débitais des vers que j'avais composés et d'autres que j'avais appris par coeur. Je m'appliquais surtout à leur faire connaître l'histoire de notre pays, en leur parlant de tous les Canadiens français qui l'ont illustré.

Une fois, j'étais à *guetter les ours* chez un colon du nom de Narcisse Béliveau; nous étions assis, lui et moi, sur l'herbe, par un beau soleil d'été. Je l'avais entretenu longuement de ces braves patriotes. Narcisse, qui m'avait écouté avec beaucoup d'attention, me demanda à brûle-pourpoint :

—Docteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'était-y un Canayen lui aussi?

—Non, lui répondis-je.

—De quelle nation qu'il était?

Narcisse m'avait raconté, deux heures auparavant, comment un juif l'avait volé tout dernièrement, en lui vendant des habits qui étaient déjà rendus à la corde, et combien il détestait cette race. Je préférais ne pas lui dire que Jésus était d'origine hébraïque. Toutefois, ne voulant pas passer pour un ignorant, je finis par lui avouer avec franchise qu'il était juif.

Le colon, étonné, me regarda avec ses grands yeux blancs; me voyant sincère, il ne put re-

tenir un juron. “Batême! s’écria-t-il, j’aurais jamais pensé ça de lui.” Et il s’en fut en sifflo- tant du côté de l’écurie.

Si j’avais cru d’être compris, je lui au- rais rappelé la réplique du grand orateur chrétien, membre de la Chambre française, l’abbé Maury, je crois, qui, un jour, achevant une charge terrible contre la race hébraïque, fut interrompu par un député, un sémite irri- table, lui criant: “Mais votre Chef lui-même, Jésus, n’était-il pas un juif?”

Et l’abbé Maury de lui répondre: “Hélas! c’est bien vrai, mais en venant sur la terre pour sauver les hommes, Jésus, mon Maître, a con- senti à subir les pires humiliations!”

MA PREMIERE BROSSSE

Il n'est pas question d'une brosse à dents, ni d'une brosse à hardes, pas même d'une brosse à plancher. Il s'agit (vaut aussi bien vous le dire tout de suite) de ma première cuite, de ma première ivresse.

Qui a pu, je vous le demande, appeler *prendre une brosse* le fait de s'enivrer? Il y a des mauvaises langues qui prétendent que cette expression vient de Sorel; je ne le crois pas. Il y a bien eu autrefois dans cette ville une manufacture très prospère de tire-bouchons; mais, depuis que les Sorellois sont allés tous ensemble, à la suite d'une grande retraite de tempérance, déposer leurs *outils* et ex-voto au pied des autels de leur temple, et qu'ils se sont mis au régime de la bière d'épinette et de l'eau si pure du St-Laurent, cet établissement a dû fermer ses portes, et je n'ai jamais

entendu dire qu'il y eût là une manufacture de brosses.

D'autres calomniateurs (oh! les langues de vipères!) insinuent que le mot est originaire de Hull. Quelle honte! Accuser une ville si sobre et si vertueuse!

Pour moi, l'expression peut tout aussi bien venir de Joliette, de Saint-Jérôme, des Trois-Rivières, de la Tuque ou de la Rivière-du-Loup qui est large partout; une chose sûre, c'est qu'elle est employée depuis longtemps par la majorité des Canadiens, et qu'elle a joué jadis un bien mauvais tour à certain prédicateur français.

Le bon curé d'une grosse paroisse canadienne (j'en tais le nom pour ne pas faire *de jaloux*) trouvait que, depuis des années, ses ouailles négligeaient leurs devoirs religieux et fréquentaient beaucoup plus les hôtels du Démon que les autels du Seigneur.

Souffrant dans les profondeurs de son âme de saint, il résolut de frapper un grand coup et appela à son secours un prédicateur de renom qui arrivait justement de France. Il lui dit: "Mon Révérend Père, je vous prierais de bien vouloir prêcher une retraite à mes paroissiens: ils ont grandement besoin de retremper leur foi. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui afin de ne pas vous préjuger. Je désire vous laisser le seul juge de leur état d'â-

me, et pour cela, afin que vous puissiez mieux les connaître, je vous demanderai de les confesser tous, du premier au dernier. C'est une grande tâche, n'est-ce pas? Mais...—Très bien, très bien! M. le curé, j'accepte.

Et pendant huit jours l'ardent prédicateur tonna en chaire; pendant une semaine il confessa. Toute la paroisse y passa.

Le dimanche, jour de la clôture, l'église était remplie de fidèles jusque dans les *allées*, jusqu'au faite. Débutant par ce texte tiré des Paroles du Psalmiste: "Loetatus sum in his, qui dicta sunt mihi: in domum Domini, ibimus", il fit un sermon palpitant qui arracha des larmes aux plus endurcis. Dans une péroraison d'une envolée sublime il envoyait au ciel tous les paroissiens avec leur bon curé en tête.

Mais le pasteur demeurait inquiet, très inquiet. Prenant le prédicateur à part, il lui demanda: "Dites-moi donc franchement, mon Père, ce que vous pensez de mes paroissiens? —Mais c'est une paroisse modèle, exemplaire, que vous avez, M. le curé, et je vous en félicite du plus profond de mon coeur. Nous n'avons aucune idée en France des grandes vertus dont sont ornées les âmes canadiennes-françaises."

De plus en plus perplexe, le curé interrogea encore: "Mais ne trouvez-vous rien à

leur reprocher, quelque vice ou quelque défaut?

—Eh bien! oui, en effet, il y a quelque chose à reprendre dans leur conduite.

—Ah! Ah! très bien, fit le curé d'un air plus rassuré. Et le prédicateur continua: "C'est une petite manie dont il serait tout de même à propos de les corriger, s'ils veulent atteindre le plus haut degré de la perfection chrétienne.

—Et quelle est cette manie, mon père?

—C'est assez curieux, c'est la manie de prendre des brosses; des jeunes gens, des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, des femmes, des jeunes filles même, viennent s'accuser d'avoir pris une brosse, deux brosses, trois brosses, et même jusqu'à dix et vingt brosses...

Le curé, comme frappé par la foudre, s'affala dans un fauteuil. Puis, se ressaisissant, il se leva et se mit à arpenter fiévreusement le plancher, tandis que le bon père continuait: "Si on leur demande pourquoi ils ont pris ces brosses, les uns vous répondent: "C'est par plaisir"; d'autres: "C'est pour m'amuser"; d'autres encore: "C'est pour faire le fun". Je suppose que c'est un mot anglais qui signifie: "faire le fou"? Et si je leur pose cette question: "Avez-vous restitué?", ils me répondent presque toujours: "Certainement, mon

père, que j'ai restitué".—"Longtemps après?" Les uns disent: "Presque aussitôt"; d'autres: "Le lendemain matin"; d'autres encore: "Dans la nuit même". "Voyez ces braves gens, M. le curé, qui se lèvent la nuit pour aller restituer ce qu'ils ont pris la veille. N'est-ce pas édifiant?"

Le bon curé, découragé, ne savait plus s'il devait rire ou pleurer.

—Mais, mon père, dit-il, vous n'avez pas compris vos pénitents; quand ils s'accusent d'avoir pris des brosses, c'est qu'ils se sont enivrés, c'est qu'ils se sont saoulés; c'est l'expression consacrée dans ce pays.

—Oh! Oh! fit le prédicateur, à son tour. C'est bien différent alors, et je dois vous avouer avec regret, mais en toute franchise, M. le curé, que vous avez une paroisse de fichus ivrognes.

Le lecteur doit trouver que je mets du temps à raconter ma brosse à moi. Songez que lorsque que l'on part à confesse, avec ses péchés, on n'est jamais pressé. Un peu de patience tout de même; j'y arrive.

Quand je pris ma première brosse, je n'avais pas six ans. J'entends deux de mes compagnons de pêche, Jos. Morin et J. A. Laganière, qui se moquent de moi (à quoi sert d'avoir de bons amis si on ne peut en rire?) en

se chuchotant à l'oreille : "Ça n'a pas dû être sa dernière" !

—Hé! Hé! Je vous entends! Ne me faites pas parler, vous savez que je vous connais? Eh bien!...

Mon père tenait une auberge dans un gros village, situé au portique des Laurentides; vu ses aimables qualités, sa jovialité, ses traits d'esprit, ses histoires désopilantes, mais jamais salées; grâce aussi à son talent de "violonneux" et à son bon whisky, la maison était très achalandée.

Le whisky surtout était fameux à cause d'un secret que possédait mon père. Quand il recevait un tonneau de cent gallons, il y ajoutait quelques gallons d'eau (c'était dans le métier, et probablement pour faire plaisir aux sociétés de tempérance), et puis il y mettait un plein seau de belles cerises d'automne, ce qui donnait un goût fin et tout particulier au breuvage.

Un beau jour d'été, il dit à son vieux serviteur Isaïe Piché que les gens du Cordon ont bien connu : "Roule donc cette tonne qui est vide sous la remise au fond de la cour." Isaïe roula la tonne, et la bonde s'étant arrachée, les cerises coulèrent dans la paille.

Les volailles qui s'étaient enfuies en poussant des cris de terreur, revinrent bientôt et se

mirent à picorer les fruits succulents, gonflés d'alcool.

—Viens donc voir, Edmond! me cria mon petit ami du même âge et portant le même prénom que moi, viens voir les belles cerises!

Et nous ne fûmes pas lents à partager le festin des poules.

—Regarde donc, cria-t-il encore, si c'est drôle de voir les volailles. On dirait qu'elles sont toutes saoules.

Et de fait elles l'étaient.

Avez-vous jamais observé des animaux en état d'ivresse? Si vous fréquentez les cinémas, vous avez dû en voir. Rien de plus comique: les macaques, les chiens, les chats, les oiseaux, les dindons, les oies même, d'habitude si niaisées, ont des airs de pochards à vous faire crever de rire. Et s'il faut avouer que les hommes, quand ils ont bu, ressemblent aux bêtes, il n'est pas moins vrai que celles-ci *singent* les hommes, lorsqu'elles font des brèches à leur pacte de tempérance.

Une fois, je fis prendre une brosse à Ti-Coq, mon cheval favori, non pas pour lui procurer du "fun", du plaisir, mais pour lui sauver la vie.

On m'appelait par une tempête de neige affreuse dans le rang de la Corniche, à vingt milles de chez moi. Un pauvre colon blessé

perdait tout son sang. Ti-Coq, petit trotteur canadien, gros comme le poing, au poil brun, à l'allure endiablée, à l'oeil intelligent, était le cheval de circonstance pour les cas urgents. Quand je lui criais : "Avance Ti-Coq, c'est pressé", il comprenait ces mots et partait à l'épouvante, ne craignant ni les "côtes à pic", ni les pierres du chemin, ni les bancs de neige. Je fus bientôt arrivé et sautai à bas de mon traîneau en recommandant aux nombreux colons qui m'attendaient de bien prendre soin de mon cheval. Et j'entrai dans l'humble mesure.

Le blessé, pâle, étendu sur le plancher, venait d'avoir une syncope; je me hâtai de lui donner un peu de cognac dans de l'eau, et de comprimer l'artère. L'hémorragie s'arrêta aussitôt.

Un des colons vint me dire : "M. le docteur, votre cheval a l'air bien malade". Je courus à l'écurie. En effet, mon pauvre serviteur, d'habitude si gai, était triste, abattu; la tête basse, le poil "cotonné", il tremblait de tous ses membres. Il ne mangeait ni ne buvait.

J'envoyai chercher ma bouteille de brandy encore aux trois-quarts pleine.—"Faites-lui boire cela, tout, jusqu'au fond," dis-je aux colons qui m'accompagnaient. Ti-Coq en avala le contenu d'un trait.—"Maintenant, allons souper", leur proposai-je.

A cette époque j'avais un appétit "féroce"

et j'enfournai toute une platée de galettes de sarrasin, avec la moitié d'une brique de lard gelé.

Le repas fini je m'empressai d'aller voir mon cheval et lui criai en entrant dans l'écurie: "Range-toi Ti-Coq". Il fit un bond les quatre fers en l'air, en hennissant d'un ton joyeux. Il était fou, mais fou! Il sautait, il dansait dans "l'entre-deux", plongeait sa tête dans l'eau, puis dans la crèche au grain; je lui donnais des petites tapes familières sur les flancs, sur le cou, sur le front. Il riait en hennissant aux éclats, se collait sur moi, et me regardait avec des yeux si doux qu'ils semblaient dire: "Mais, embrasse-moi donc!"

Il y a vingt ans de cela, et je regrette encore de ne pas l'avoir fait, eh! oui, de ne pas l'avoir embrassé, lui, cet ami fidèle, ce compagnon dévoué qui me sauva la vie à deux reprises et sauva plusieurs autres existences aussi précieuses que la mienne.

Quand il mourut, comblé de mérites et d'années, je le pleurai comme on pleure un frère.—"C'est égal, me suis-je répété souvent, je lui ai procuré un peu de plaisir avant sa mort, je lui ai fait *prendre une bonne petite brosse.*"

Mais revenons à la mienne (décidément je n'ose plus en parler), celle-là que j'ai prise à l'âge de six ans.

Toute la basse-cour était ivre, comme la Pologne, lorsque boit son roi. Le maître Coq, la face apoplectique, faisait la roue autour des poules, et tombait sur le côté; celles-ci s'écrasaient pour recevoir ses caresses, impuissantes ensuite à se relever. Les poulets et les poulettes jouissaient de l'existence en roucoulant comme des colombes. Des cochets, au vin mauvais, le cou gonflé par la colère, se crêpaient la crête et s'arrachaient les plumes en poussant des cris gutturaux.

Et les deux petits garçons qui les regardaient faire s'endormirent et roulèrent au milieu de l'orgie...

Le père Isaïe, en m'apercevant, accourut, me prit dans ses bras, m'apporta à ma mère, lui disant: "Madame, ne le grondez pas, c'est pas de sa faute; c'est la mienne, je n'aurais pas dû laisser là ces cerises! Le petit Desforges est couché lui aussi sous la remise; je vais le porter chez lui."

Ayant *pris une brosse*, je ne manquai pas, comme les braves gens de Sorel, de Hull et autres villes célèbres de ma province, de restituer. On garde longtemps rancune à ce qui nous a rendu malade; et, pendant bien des années, j'ai considéré le whisky comme mon plus mortel ennemi. Seulement, la sainte Religion nous enseigne qu'il faut pardonner à

ceux qui nous ont offensés, et avec le temps j'ai pu me réconcilier avec lui.

Mais les cerises d'automne, par exemple, il ne faut pas m'en parler, jamais, jamais! Pouah!!!

LE VIEUX MICHON

A Jules-Edouard Prévost, M. P.

Enfant, j'étais petit et malingre. Pour un rien, à la vue d'un poulet qu'on égorgeait, d'un porc qu'on saignait, de quelqu'un qui se faisait mal, je perdais connaissance. En cela, je ressemblais beaucoup à mon grand-père qui portait le prénom de Jean-Baptiste et que les intimes appelaient le père Jean-Jean.

Quand le père Jean-Jean "faisait la toile" on allait quérir le médecin qui le traitait et le prêtre qui l'administrait. Le lendemain on pouvait le voir se promenant dans son vaste jardin, qui s'étendait en arrière de la place occupée aujourd'hui par le Palais de Justice du District de Terrebonne. Et qu'il était beau, le jardin de mon grand-père ! Bien plus merveilleux, pour nous enfants, avec ses pommiers sauvages, ses cerisiers, ses alisiers, ses pruniers, ses concombres, ses citrouilles, et ses

melons, et ses ruches à miel en paille, ayant la forme de "tuques", et son ruisseau, ah! ce ruisseau limpide dans lequel nageaient des petits poissons et des tortues grandes comme des sous, oui, mon Dieu! bien plus beau ce jardin que celui des Hespérides avec ses pommes d'or, surtout si l'on songe qu'il n'a existé, celui-ci, que dans l'imagination des poètes de l'époque mythologique!

A cause de mes petites syncopes on m'appelait Jean-Jean comme mon aïeul. Ce que cela me rendait furieux!

Plus tard, surtout au cours de nos excursions de chasse ou de pêche, mes frères recommençaient à me donner le même sobriquet; mais j'en riais alors. Mon grand-père, en dépit de ses faiblesses, était cramponné à la vie qu'il n'avait lâchée qu'à quatre-vingt-neuf ans. C'était de bon augure, et je disais à mes frères: "Riez bien de moi. Comme le père Jean-Jean, je vous enterrerai tous." J'avais prédit trop vrai, hélas! Plus vigoureux et plus robustes que moi, ils sont presque tous descendus dans la tombe, tandis que le "maigrichon" d'autrefois pèse ses cent kilos et n'a nullement envie de mourir.

Voilà ce que c'est que de travailler fort et de respirer l'air pur des montagnes!

Quelques jours avant Noël, un matin que j'étais à servir la messe du curé Labelle dans le

vieux temple de mon village natal, je perdis soudain connaissance et m'écrasai sur les marches de l'autel. Le bedeau me transporta dans ses bras, et, quand je revins à moi, j'étais couché dans le grand lit blanc du curé. Deux figures se penchaient, souriantes : celle du bon prêtre et celle de sa mère, me soufflant : "Prends un peu de vin de messe, mon petit, ça va te faire du bien."

Je remerciai mes bienfaiteurs et voulus m'en aller.

—Non, non, me recommanda madame Labelle, tu es trop faible, mon petit Edmond, tu ne t'en iras pas. Je vais avertir ta bonne maman qu'elle ne s'inquiète pas, que je prends bien soin de toi. Tout à l'heure, je t'apporterai du bon bouillon de poulet.

Après un déjeuner rapide, le Découvreur du Nord vint s'informer si j'allais mieux, et sur ma réponse affirmative, il s'assit dans la grande salle, en avant, alluma une longue pipe et commença à examiner des cartes étendues un peu partout, sur les tables, sur les chaises et jusque par terre. Absorbé par ses projets de colonisation et de chemin de fer, tantôt il arpentait la pièce à grands pas, tel un conquérant ; tantôt il gesticulait et parlait à voix haute. De ma chambre, dont la porte était restée ouverte, je voyais le géant frapper du poing sur les tables et sur les murs ; je l'entendais de

son verbe prophétique interpeller les membres de la Chambre, les ministres, les capitalistes, Sir Hugh Allan entre autres.

—Oui, vous allez me le donner mon chemin de fer, il me le faut!

La maison en tremblait. Je n'avais point peur, je savais qu'il n'aurait pas fait de mal à une mouche. D'ailleurs j'étais habitué à ses nombreuses distractions qu'il avait, même au confessionnal ou pendant les offices religieux.

Par trois fois on heurta à la porte de l'appartement où le curé discutait seul. Mais, il ne répondait pas.

Madame Labelle se décida à entrer.

—Que veux-tu, ma bonne maman? lui dit-il, en adoucissant la voix, comme s'il fût sorti d'un rêve.

—C'est Séraphin Gauvreau, le bedeau, qui veut te parler d'une affaire assez importante, paraît-il.

—Qu'il entre... Bonjour! Séraphin. De quoi s'agit-il?

Les Gauvreau étaient bedeaux de mon village depuis le commencement de son existence; ils se succédaient dans cet emploi, de père en fils, comme les rois sur leurs trônes. Mon père, mon grand-père et tous les gens âgés de chez nous, quand ils parlaient des bedeaux anciens et nouveaux mentionnaient toujours le nom de Gauvreau, tellement qu'à la fin, nos

jeunes intelligences étaient mêlées et nous ne pouvions plus distinguer si tous les Gauvreau étaient des bedeaux, ou si tous les bedeaux étaient des Gauvreau; il nous arrivait parfois, quand nos parents nous amenaient en promenade dans les paroisses étrangères de demander à nos petits cousins s'ils avaient un Gauvreau dans leur village, où demeurait leur Gauvreau, ou si leur Gauvreau était aussi vieux que le nôtre.

Donc, Séraphin Gauvreau, ou Gauvreau III, si vous le préférez, répondit :

—Monsieur le curé, j'voudrais savoir ce que j'vas faire du corps du vieux Michon?

—Comment? Est-il mort?

—Oui, M. le curé.

—Quand ça?

—Hier matin. Ses voisins l'amènent pour le faire enterrer; ils ne veulent pas le garder plus longtemps, ils ont trop peur.

—Pourquoi ça, Séraphin?

—Vous savez, M. le curé, que le vieux Michon n'avait pas fait de pâques depuis vingt ans passés, et ça ne prend que sept ans pour avoir le droit de courir le loup-garou.

—Voyons, voyons! Crois-tu à ces niaiseries-là, toi aussi? dit en souriant le Chef colonisateur.

—J'y crois pas beaucoup, M. le curé, mais ça n'empêche pas que la nuit dernière, pen-

dant que les voisins veillaient le corps du vieux Michon, un gros "marcoux" noir, de la grosseur d'un moyen chien, est entré dans sa chambre sans que personne s'en aperçoive, est monté sur son corps, et qu'il voulait avec ses griffes lui arracher le drap de sur sa figure, en poussant des miaulements si effroyables que tout le monde s'est sauvé. Si vous ne me croyez pas, demandez à Stanis Deschambault, le ferblantier. Y paraît qu'y était.

—Stanis? dit le prêtre en éclatant de rire, le plus grand mystificateur de la Province de Québec!

—Eh ben! M. le curé, qu'est-ce que j'vas en faire? Ses voisins attendent à la porte. Est-ce que j'vas leur dire d'entrer le corps dans l'église?

—Attends un peu, Séraphin.

Il fit venir son vicaire, monsieur Jodoin.

—M. le vicaire, on m'amène le corps du vieux Michon. S'est-il converti avant de mourir?

—Non, M. le curé. Je regrette beaucoup de vous l'avouer, il n'a pas voulu m'entendre, ni me recevoir.

—Eh bien! prononça le curé, se tournant du côté de Séraphin, il est mort hors de l'Eglise, qu'il reste hors de l'église!

—Vous ne lui chanterez pas un petit *Libera*, des psaumes, quelques prières?

—Non, rien du tout.

Le bedeau resta stupéfait. Il desservait une paroisse profondément religieuse, et ne se rappelait pas avoir jamais vu une chose semblable.

—Mais, M. le curé, j'peux-t-y mettre au moins son corps dans le charnier, avec les autres?

—Non! non! Ce serait faire injure à nos bons morts. Enterre-le dans le cimetièrre avec les enfants morts sans baptême. C'est encore trop pour lui. Mais, que veux-tu, il n'y a pas d'autre endroit.

—La terre est gelée, il y a beaucoup de neige déjà, dit Séraphin.

—Ca ne fait rien. Je vois que tu commences à vieillir, mon Séraphin; prends quelqu'un pour creuser la fosse. Il n'est pas nécessaire de le couvrir de six pieds de terre, deux ou trois, cela suffira.

Cet entretien m'avait fort intéressé, et, babillard comme tous les enfants de mon âge, je m'empressai de raconter, au dîner, le dialogue du curé avec son bedeau.

Mon frère aîné, Wilfrid, étudiant de troisième année à l'École de Médecine Victoria, venait d'arriver pour ses vacances de Noël. Il parut s'intéresser beaucoup à mon récit; il chuchota quelques mots à l'oreille de ma mère qui l'approuva d'un sourire.

Le soir je me couchai de bonne heure ; mais Wilfrid, dont la chambre était en face de la mienne, entra sur la pointe des pieds et me demanda à voix basse : "Dors-tu?"

—Non, répondis-je, je ne dors pas.

—Eh bien, lève-toi et viens avec moi, je veux te parler. Mais ne fais pas de bruit, pour ne pas éveiller les autres.

Il y avait dans sa chambre remplie de fumée de tabac deux visiteurs que je reconnus aussitôt. L'un était un étudiant en médecine, lui aussi, et portait le même prénom que mon frère, Wilfrid. Il était le fils d'un notaire fameux du village, Melchior Prévost. L'autre, un jeune commis du nom de Pagé qui devint plus tard ingénieur dans les mines, au Mexique.

En face d'eux, sur la table, une bouteille de vin Porto et trois verres.

On m'invita à raconter ce qui s'était passé au presbytère dans la matinée. Je répétais avec la plus grande exactitude le récit de cet entretien.

—Vous voyez, conclut mon frère, que c'est bien vrai que le corps du vieux Michon est enterré là. Il faut se hâter de le déterrer avant que la terre gèle trop dur.

—Que voulez-vous faire ? interrogeai-je, angoissé.

—Tout simplement voler son cadavre pour le disséquer, répondit Wilfrid.

Je pâlis et faillis avoir une syncope.

—Voyons! voyons! tu n'es pas une fillette, dit-il, il faut t'habituer à ces choses. Tu m'as toujours dit que tu voulais faire un médecin, comme moi. Pour ça, il ne faut pas avoir peur des morts; prends un petit verre de vin pour te remettre.

Mon frère m'aimait beaucoup, et c'est grâce à lui si je me suis fait disciple d'Esculape, et si j'ai pu, moi aussi, plus tard, *voler des cadavres*.

Vivement, Pagé se lève et annonce :

—Dans tous les cas je vais aller voir, moi, si c'est vrai qu'il y a eu une fosse creusée là.

Le cimetière de mon village n'était pas grand à cette époque (il y avait si peu de médecins, diront les malins). Il s'étendait en arrière de la vieille église, à la place occupée aujourd'hui par le temple si somptueux de la ville qui porte le nom de la Reine du Nord, jusqu'à une ruelle peu fréquentée (cela se comprend) qui est actuellement, je crois, la continuation de la rue St-Georges. Et la partie du cimetière réservée aux enfants morts sans baptême longeait cette ruelle.

Pagé revint bientôt.

—C'est exact, dit-il, il y a un endroit où la terre et la neige ont été fraîchement remuées. Il est là.

Aussitôt commencèrent les préparatifs de

la lugubre expédition. L'on apporte dans la chambre, sans faire de bruit, et marchant à pas de loups, divers outils : un pic, une pelle, une égoïne, une hache et un câble ; puis des draps blancs, puis des "tuques" blanches.

— Pourquoi ces draps et ces "tuques" ? interrogeai-je encore.

Mon frère m'expliqua, en s'affublant de cet accoutrement :

— Tu vois, c'est pour nous envelopper ; la lune éclaire et l'on pourrait nous voir. Tandis qu'ainsi vêtus, on nous confondra avec la neige.

— Et pourquoi ce câble ?

— C'est pour passer autour du cou du cadavre, et l'arracher de la tombe.

Je faillis avoir une autre petite syncope, ce qui me valut un autre petit verre de vin.

— Maintenant va te coucher, me recommanda mon frère. Ne parle de cela à personne. Demain, je te ferai voir le corps du vieux Michon.

Je dormis peu et d'un sommeil agité, rempli de cauchemars, de danses macabres et de fantômes terrifiants.

Le lendemain matin, entendant chanter Wilfrid, le Héros, dans sa chambre, je sautai en bas du lit et courus m'enquérir :

— L'avez-vous eu ?

—Bien certain, répondit mon frère, très jovial.

—Où est-il?

—Là, dans le haut du hangar. Je te le montrerai tout à l'heure.

—Dis-moi, tu n'as pas eu peur?

—Peur de quoi?

—Mais des morts?

—Non. Mais bien plus peur des vivants.

—Comment ça?

—Assieds-toi, je vais te raconter notre aventure.

Ils étaient partis tous les trois à minuit, l'heure des crimes, emportant outils et linceuls. Ils postèrent Midas, plus petit et moins fort qu'eux, en sentinelle près de la clôture, après l'avoir enveloppé d'un drap. Il avait ordre de siffler s'il entendait venir quelqu'un. Et à ce signal, les Wilfrid devaient interrompre leur travail et se revêtir aussitôt du blanc costume si à la mode chez les fantômes. A peine achevaient-ils d'enlever la glace légère et la neige boueuse qu'un premier sifflement les fait se redresser et les immobilise dans la métamorphose d'apparentes statues de marbre. Un veilleur attardé avait pris la ruelle, pour raccourcir sa route. Arrivé en face du garde, il pousse un cri d'épouvante et s'enfuit à toutes jambes. Peu après, la besogne est reprise avec ardeur pour être de nouveau interrompue par Midas.

Ils perçurent un tintement de clochettes qui s'accroissait; c'était des gens de la campagne qui venaient de faire leurs emplettes pour Noël et le Jour de l'An, et s'en retournaient dans leurs foyers, tout en chantant de gais refrains.

Les étudiants s'étant recouverts de leurs draps blancs, un cri terrible fendit en deux le silence de cette nuit d'hiver, une voix de femme, perçante comme une vrille, sortit soudain de la voiture: "Mon Dieu! voyez donc, dans le cimetière, ces fantômes. Il y en a trois. C'est effrayant!"

Un homme répondit:

—Ca doit être plutôt des voleurs de morts. Les journaux en parlent beaucoup de ce temps-ci. On va appeler la police.

Un vigoureux coup de fouet cingla les chevaux, tandis que quatre voix s'écrièrent ensemble: "Police! Aux voleurs! Aux voleurs de morts! Police Police! Police!"

Quand ils n'entendirent plus rien, les fossoyeurs reprirent leur travail à la hâte, et bientôt la neige et la terre étaient tout enlevées, et la partie du cercueil couvrant la tête du mort, était sciée et arrachée. Mon frère appela: "Midas, viens ici et dépêche-toi! Tu es plus petit que nous, prends ce câble, penche-toi dans le trou et passe-le autour du cou du mort (ce qui fut fait en un instant). Maintenant,

Midas, un noeud coulant. Bien!... A présent tous ensemble, tirons... Un... deux... trois... Oh! “Et le vieux Michon sortit tout droit de sa tombe en poussant un affreux gémissement: Heu...”

Midas en entendant ce cri lugubre, lâcha le câble et s'enfuit en criant: “Il n'est pas mort! Il n'est pas mort!” Et sautant la clôture comme un chevreuil, il disparut dans la nuit tragique.

J'étais tout bouleversé par ce récit.

—Est-ce vrai, mon frère, qu'il n'était pas mort?

—Eh! oui, il était bien mort, il avait le corps raidi et glacé comme une barre de fer. Mais Midas, s'étant toujours vanté à nous qu'il n'avait jamais eu peur de sa vie, pour l'éprouver nous avions décidé de ne pas le prévenir qu'en tirant sur le câble, il entendrait une plainte, causée par la sortie de l'air chassé des poumons, sous la compression du cercueil sur la poitrine, et du câble sur le cou du mort.

—Maintenant, continua-t-il, veux-tu voir le vieux Michon?

—J'aimerais bien cela, fis-je orgueilleux.

—Bien, viens.

Et il prit une clé cachée sous ses oreillers et me conduisit au hangar. Horreur! Le cadavre était étendu sur une table trop courte: ses pieds, portant des “chaussons” de laine, la

dépassaient. Un drap blanc recouvrait le reste du corps. C'était un petit vieux laid, chauve, à la barbe hirsute, la bouche ouverte, édentée. Il me fit frayeur. Ce fut ma première rencontre avec la mort. Ce ne devait pas être la dernière.

Ma soeur Alzire, alors une belle brune de vingt ans, et ma tante Alice Lalande, aussi jeune et aussi belle que sa nièce, curieuses comme toutes les filles d'Eve, auraient bien voulu, elles aussi, aller voir le vieux Michon. Ma mère le leur défendait. Ayant trouvé la clé sous l'oreiller de mon frère, elles partirent en cachette, ouvrirent la porte et montèrent quelques marches, mais, apercevant les pieds du mort, elles se précipitèrent, effrayées, au bas de l'escalier et s'enfuirent à la maison.

—Gageons, leur dit ma mère, que vous venez de voir le vieux Michon?

Et, à leur mine confuse, elle ajouta :

—Oui, c'est bien édifiant, pour des jeunes filles qui se croient respectables, d'aller voir le corps d'un homme nu!

—Maman, répliqua ma soeur, avec une grande naïveté, il n'est pas nu, il a ses bas!

* * *

Le matin qui suivit cette nuit tragique, le bedeau attendit que le curé Labelle eût fini sa messe et son action de grâces, pour lui souffler à l'oreille :

—M. le curé, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

—Oui, qu'est-ce que c'est?

—Vous saurez que le vieux Michon est déménagé de la nuit dernière.

—Oui, en es-tu certain, Séraphin?

—Oui, M. le curé, j'ai entendu beaucoup de bruit, des cris d'appels à la police; je me suis douté de quelque chose. Je viens d'y voir. La fosse est vide!

—Qui a fait le coup, penses-tu?

—Ah! ça doit être encore les clercs docteurs; vous savez qu'ils ont déjà enfoncé le charnier pour voler des corps. Mais il n'est pas loin d'ici, tenez M. le curé, il est par là (en montrant la maison de mon père). Voulez-vous que j'avertisse le père Milan?

Le père Milan Valiquette était le seul bailli et gardien de la paix de mon village, depuis un demi-siècle.

—Je te le défends bien, Séraphin. Ecoute-moi: tu sais que le père Michon a été membre inutile de la société toute sa vie. Si les étudiants ont volé son corps, c'est pour le disséquer, afin de s'instruire. Ils ont bien fait: au moins, Michon aura été utile à quelque chose, après sa mort!

Mais tout le village était en émoi. Chacun accourait voir la fosse vide du vieux Michon. Et les commentaires allaient leur train: les

uns avaient entendu des cris terrifiants durant la nuit; d'autres avaient vu des fantômes se promener dans la Cité des Morts. Quelques-uns répétaient que le père Michon avait été enterré vivant et que les étudiants qui l'avaient enlevé le gardaient dans une chambre pour essayer de le ramener complètement à la vie. D'autres prétendaient que le diable était venu le chercher et qu'il l'avait changé en loup-garou, sous la forme d'un gros chat noir.

Il n'en fallait pas plus pour décider Stanis, le joueur de tours, le prince des mystificateurs, à recommencer sa chasse-galerie, dont parle avec tant de réalisme M. J. J. Grignon dans ses "Souvenirs du vieux Saint-Jérôme".

Il s'en fut consulter le docteur Jules Prevost qui l'approuva en lui disant: "Envoie fort, Stanis! On va rire!"

Cette fois-ci il ne pouvait se servir d'une brouette ou d'une charrette; il y avait trop de neige. Il prit un traîneau, auquel était attachée une corde de quatre à cinq arpents de longueur, et conduit par Stanis à cheval sur sa jument noire.

A cette époque, il n'y avait pas de lumière électrique dans les rues; on n'était pas encore arrivé à la période de progrès, où Migilde le manchot transportait avec son seul bras son échelle, son bidon, son torchon, et allait de

poteau en poteau frotter les "globes" et allumer les fanaux à l'huile. Les rues étaient sombres, et personne ne voyait la corde attachée au traîneau.

Stanis prit trois chats qu'il mit dans un sac, le déposa en dedans du traîneau qu'il dissimula sous une vieille couverture noire, et... en avant le convoi funèbre!

Tous les soirs pendant une semaine, on entendit le long de la rue principale, sur une distance d'un mille environ, le miaulement sinistre du Vieux Michon, courant le loup-garou.

Une partie de la population était au courant du tour joué par Stanis, et les gens en profitaient pour faire peur à leurs enfants, à leurs jeunes filles surtout, pour les empêcher de courir les rues, le soir.

Mais la majorité des habitants du village étaient mystifiés et terrifiés. Quand venait la nuit, on se barricadait, on faisait brûler des cierges, on répandait partout de l'eau bénite. Les gens se plaignirent au curé, au maire, au vieux Milan, qui trouvèrent la chose trop drôle pour intervenir.

Un soir, cependant, on entendit plusieurs coups de feu dans la rue, et Stanis, craignant pour sa peau, s'en fut remiser et sa monture, et son loup-garou.

LE MARINGOUINUS MAGNUS

A l'honorable B. Nantel, ancien ministre;
à Mtre Léopold Nantel, maire de Saint-Jérôme.

Dans ma plus tendre enfance, ma petite patrie n'était encore qu'une fillette nonchalante, couchée mollement sur le sentier de la montagne; et baignant ses pieds dans l'onde pure, tout en rêvant, tout en chantant.

Vingt printemps se sont écoulés, et, devenue une belle fille aux formes développées, elle entonnait encore des hymnes au soleil, sa poitrine palpitante d'amour, et nous, les Jérômiens d'alors, nous étions tous ses amants.

Aujourd'hui, après un demi-siècle, c'est une mère opulente, accomplie, toujours gaie, toujours belle, industrielle, plus encore peut-être que la femme de l'Évangile qui, levée de grand matin, filait sa quenouille. Non seulement elle tisse la toile et la laine pour en confectionner les habits de ses enfants, elle fabrique encore avec le jus des plantes tropica-

les, des souliers pour protéger leurs pieds; et elle pétrit de ses mains la pâte blanche dont se servent les écrivains, les poètes et les savants pour y déposer les productions de leur esprit, de leur génie, tout l'héroïsme d'une forme sculpturale ou vagabonde, poussant l'humanité vers des chemins de lumière et de grandeur.

De ses mamelles fécondes, elle nourrit des milliers de rejetons, qui tous la vénèrent et l'adorent.

De tous les amants de cette belle fille qui aurait fasciné l'éloquent Rubens, peintre du vrai grandiose, il n'y en avait pas de plus passionnés, et de plus fidèles que Rémi Mailhot, Pacifique Nantel et moi.

“Le gros Mailhot”, comme l'appelait tout le monde, était un célibataire obèse, frisant la cinquantaine, vivant seul avec sa mère dont il prenait un soin jaloux; il n'avait jamais voulu se marier, de crainte d'être obligé de s'en séparer.

Confiseur et restaurateur, il tenait son établissement sur la grande rue, au bord de la Rivière du Nord, à deux pas du bureau de poste. En attendant que la distribution des lettres fût finie, tous les soirs, les gens entraient chez l'ami Mailhot qui réalisait des affaires d'or. Mais avant de servir sa clientèle, il se hâtait de parcourir les gros titres des journaux

dont il avait un dépôt, afin de pouvoir renseigner les habitués sur les faits importants du jour. C'était un grand affront à lui faire que d'essayer à lui apprendre une nouvelle.

Puis, la bière de gingembre, le sirop de framboise, la bière d'épinette surtout, à deux sous le verre quand elle était sur la glace, à un sou seulement quand elle était chaude, coulaient à flots. Et les enfants se disputaient les bonbons, les friandises, les bâtons forts, la tire, le pain d'épice, et les mains de biscuits à la mélasse, comme autrefois chez le bon père St-Michel.

Le courrier, une fois distribué, l'établissement se vidait et redevenait calme; seuls les gens instruits, les hommes d'affaires et les intellectuels cherchant un peu de distractions, se partageaient les chambrettes séparées par des cloisons basses n'atteignant pas le plafond, de sorte que, de partout, on pouvait entendre les conversations.

Les uns jouaient aux cartes, d'autres causaient, racontant des histoires gauloises; des pêcheurs, des chasseurs, tout en mangeant, tout en buvant, tout en mentant, se vantaient de leurs exploits; des hommes plus sérieux parlaient science. Ce sont ces derniers qui intéressaient davantage notre amphitryon.

Possédant peu d'instruction, il voulait quand même se tenir à la hauteur intellectu-

elle de ses clients; il aimait à se mêler à leur conversation et à répéter, devant eux, des mots techniques (têcheniques, disait-il) et des phrases savantes.

Presque tous les soirs, surtout pendant les vacances, se rendaient au restaurant: les Nantel, Bruno, devenu ministre plus tard, et son frère Pacifique, inspecteur des écoles, Louis de G. Lachaine, régistrateur, aussi mince que Mailhot était gros; les Laviolette, les de Martigny, les Hervieux, les Prévost: Guillaume, Henri, Oscar et Paul-Emile; les Grignon: Eugène, Hendéric, Edmond, Joseph, et le plus spirituel de tous, Théodore; Honoré Matthe, Joseph Lachapelle, J. D. Guay, Théophile Boivin, Louis Pérodeau, Rodrigue Deschambault, Hermile Leclair, Henri Dorval, A. Bigonessé, Léonidas Richard, Adolphe Tison, Alphonse Thibault, et combien d'autres...

Un jour, nous avons décidé, les étudiants, de descendre la Rivière-du-Nord sur un petit bateau à vapeur faisant la navette entre Saint-Jérôme et Saint-Canut. Mailhot, qui ne prenait jamais de vacances, nous accompagnait. C'était un beau soir d'été. Le soleil se couchait comme un roi dans la pourpre; penchés, les arbres de la rive se miraient dans le cristal pur; les oiseaux chantaient... les étudiants aussi. O l'agréable souvenir et si lointain de cette nature en fête!

Seul, Rémi en extase devant ce paysage digne d'un Corot, paysage qu'il n'avait probablement jamais vu, et peintre dont il n'avait jamais entendu parler, s'exclama : "Regardez donc, messieurs, quel *panama!*" Guillaume Prévost lui ayant fait remarquer qu'il fallait dire *panorama* au lieu de *panama* : "Ah!, répliqua-t-il d'un ton sentencieux, après tout, c'est *synagogue!*"

Après la construction du temple somptueux qui fait l'orgueil de la Reine du Nord, les gens critiquaient beaucoup la ventilation, l'éclairage, l'acoustique, le style baroque et autres défauts qu'ils voyaient à l'édifice.

Un jeune marchand, assez naïf, disait en présence de Mailhot et de ses clients, le lendemain de l'inauguration : "Ca n'empêche pas, messieurs, qu'hier j'ai entendu le plus beau sermon que j'ai jamais ouï dans toute ma vie. Mais ce qu'il y a de malheureux, c'est que, de mon banc, je n'ai pas compris un seul mot." Tout le monde sourit excepté le restaurateur qui affirma d'un ton grave : "Ce n'est pas surprenant; *l'aquatique* de notre église est si défectueuse."

Aux clients qui lui reprochaient de prendre du bouillon entre les repas pendant le carême, il répondait : "*Liquidam non rumpat!*"

Pour Rémi Mailhot, l'inspecteur des écoles était un oracle, le plus instruit et le plus

intelligent des membres de son cénacle, et je crois qu'il n'avait pas tort. Quand l'oracle parlait, Rémi buvait ses paroles, et se hâtait d'enregistrer les grands mots dans son calepin et dans son cerveau, afin de pouvoir s'en servir au besoin, pour épater son monde.

Je ne pratiquais pas encore la médecine, n'étant qu'un élève de deuxième ou troisième année, mais Pacifique, qui m'appelait de mon petit nom dans l'intimité, me donnait toujours le titre de "Doc" ou Docteur en présence de Mailhot, avec l'intention sans doute de me rehausser à ses yeux, ce qui me flattait un peu, du reste.

Souvent le soir, attablés devant une bouteille de bière d'épinette, dans un de ces compartiments exigus et indiscrets, nous discussions de science d'une façon sérieuse; d'autres fois, laissant trotter la folle du logis, nous émettions les théories les plus abracadabrantes.

Je me souviens qu'un jour nous causions de l'habitabilité des planètes, et particulièrement de Mars. Pacifique, qui semblait bien renseigné, parlait des récentes découvertes des astronomes, des canaux rectilignes communiquant d'une mer à l'autre et creusés tout probablement par les habitants de ce satellite, pour voyager et irriguer en même temps le sol, vu l'absence d'humidité sur cette terre lointaine, détail confirmé, disait-il, par le spec-

troscope, (et j'ajouterais, moi : détail fort contredit aujourd'hui).

— Dans ce cas, dis-je à mon ami, ce doit être une contrée enchantée, un climat très doux, un printemps éternel ?

— Certainement, affirma-t-il.

— Il ne doit pas y avoir de maladie, pas de grippe, pas de pneumonie, pas de rhumatisme.

Rémi, accaparé par ses nombreux clients, n'avait pu, à son grand regret, saisir toute la conversation. Il s'approcha de nous, interrogeant l'oracle : "Est-ce bien loin, ce pays-là, monsieur Pacifique ? Si ça ne coûtait pas trop cher, je partirais tout de suite pour aller y demeurer avec ma vieille mère qui est toute "perclute" de rhumatismes."

A ce moment, plusieurs enfants se mirent à crier à la porte du restaurant :

Bonsoir, Monsieur Mailhot !

Vous avez trois poux dans vos culottes !

Un qui rit ;

Un qui trotte ;

L'autre qui dit :

Bonsoir, Monsieur Mailhot !

Vous avez trois poux dans vos culottes !

(bis et rebis)

— Quels gamins ! et dire que c'est comme ça tous les soirs !

Et prenant un grand gobelet d'eau, Rémi partit pour aller les arroser, mais les en-

fants, le voyant venir, s'étaient enfuis, en criant toujours :

Bonsoir, Monsieur Mailhot
 Vous avez trois poux dans vos culottes!
 etc., etc.

Ils étaient rendus en face du bureau du docteur Jules Prévost, et on les entendait encore.

—Vous devriez faire venir la police, suggèrai-je à Mailhot.

—Ne lui conseille pas cela, Edmond, me souffla mon ami à l'oreille, il y en a peut-être des miens parmi la bande. Puis, il ajouta plus haut : “Voyons, Rémi, ne vous occupez donc pas d'eux. Ce ne sont après tout que de jeunes enfants. Un homme de votre importance doit toujours se montrer platonique.”

Mailhot courut à son comptoir et écrivit quelque chose dans son calepin.—“Tiens, me dit Pacifique, il vient de transcrire ce mot-là afin de ne pas l'oublier.”

Et dès le lendemain, on entendait Rémi disant à sa clientèle : “Dans la vie, vous savez, il faut se montrer *pelotonique*”. Et il l'était avec sa bedaine en forme de pelote de laine.

Une autre fois, il interrogea de nouveau l'oracle : “Monsieur Pacifique, vous qui connaissez tout, dites-moi, est-il vrai que les hommes de l'antiquité vivaient jusqu'à cinq cents

et même six cents ans? Moi, je ne crois pas ça.”

—Comment! Vous ne croyez pas cela, répondit l'impayable Pacifique. Allez-vous essayer de récuser les témoignages des prophètes et de l'Ancien Testament où il est écrit en toutes lettres que Mathusalem mourut à l'âge de neuf cent soixante ans, et beaucoup d'autres patriarches à quatre cents, cinq cents, six cents ans. Seulement, docteur, continua-t-il, en se tournant de mon côté, si la vie était longue, le temps de l'adolescence et de la jeunesse y était proportionné. Un jeune homme n'atteignait pas sa majorité avant cent ans: à trente-cinq, quarante ou cinquante ans ce n'était encore qu'un bambin. Et il arrivait parfois d'entendre des conversations comme celle-ci: un fermier de la Judée, disons de quatre cents ans, c'est-à-dire dans la force de l'âge, disait à sa femme, encore jeune et belle à trois cents ans: “Regarde donc, Sarah, notre petit Josué. S'il est fin cet enfant-là! Il n'a que cinquante ans, et il ferme déjà la barrière tout seul.”

—Mais dans ce cas-là, risqua Mailhot, les hommes devaient être beaucoup plus grands et plus forts qu'aujourd'hui?

—Certainement, Rémi. Vous n'avez pas lu, la semaine dernière, ce que disaient les journaux au sujet des découvertes faites récem-

ment par des explorateurs, dans les montagnes de la Chine?

—Oui, en effet, j'ai lu ça.

—Ils ont trouvé là des os fossiles, des tibias et des fémurs, mesurant plus de six pieds de longueur et qui devaient appartenir, par conséquent, à des hommes mesurant une taille de quarante à cinquante pieds. Et ces individus ont vécu bien des siècles après le premier homme. D'après les données scientifiques les plus récentes et qui semblent irréfutables, mon cher docteur, Adam devait mesurer quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et Eve, sa femme, plus petite naturellement, soixante-dix pieds.

—Vraiment! s'exclama Rémi, les yeux grands comme des piastres.

—Seulement, ajouta l'oracle, s'adressant toujours à moi, tout était proportionné dans la nature: les lions, les tigres, les chevaux, les ours, les boeufs étaient hauts comme des maisons, les éléphants hauts comme le clocher de l'église; les serpents, gros comme des tonneaux, mesuraient deux ou trois arpents de longueur."

A ce moment, Pacifique ressentit une petite douleur sur le revers de sa main gauche: c'était un moustique, un maringouin qui, entré par la fenêtre ouverte, du côté de la rivière, venait de le piquer, pour l'avertir, sans doute, de ne pas trop mentir. D'une tape de

l'autre main, il en fit une petite bouillie rouge: "Tiens, mon cher docteur, vois-tu cette mouche? Les insectes, à cette époque, étaient énormes. Le *Maringouinus Magnus*, par exemple, était de la grosseur d'une poule, et son dard avait les proportions d'une mèche de vilbrequin; il le fallait bien, pour percer la peau des hommes, épaisse d'un pouce"...

Et comme je réfléchissais sur de telles monstruosité comiques, les gamins de la ville étaient revenus, et, debout devant la porte du restaurant, avaient repris leur ritournelle:

Bonsoir, Monsieur Mailhot,
Vous avez trois poux dans vos culottes,
Un qui rit;
Un qui trotte;
L'autre qui dit:
Bonsoir, Monsieur Mailhot,...

Rémi, enfin lassé, remplit un gobelet d'eau, et nous en profitâmes pour lui dire bonsoir.

Et quand tombait l'ombre de la nuit, on pouvait entendre, par-dessus les cloisons basses du restaurant, la voix imposante du professeur Mailhot, instruisant de nouveaux élèves:

Le *Maringouinus Magnus*, par exemple, leur expliquait-il...

DARWIN CHEZ LES COLONS

Quand je vis pour la première fois le vieux Raphaël (pas le grand peintre et sculpteur italien, mais le colon du Nord) assis dans mon bureau, les cheveux longs, emmêlés, la figure couverte de poils courts et drus, avec deux petits yeux rouges et clignotants, je sursautai : “Qu'est-ce que c'est que ça ? me dis-je. Serait-ce un singe, un babouin ?”

Je m'approchai à pas lents, et lui dis : “Bonjour mon ami !”

—Eh ? fit-il, en penchant son oreille de mon côté.

Je répétais : “Bonjour ! Bonjour !”

—Pétez ?...

Décidément, pensai-je, j'ai affaire à un sourd. Et emmagasinant dans mes poumons tout l'air qu'ils pouvaient contenir, je lançai un si formidable “bonjour” que toutes les vi-

tres de la maison en tremblèrent, et que ma femme accourut très alarmée.

—Ah! dit le vieux, j'créyais que vous me parlais, les babines à vous allaient.

Je fis tout à coup cette réflexion: ne serais-je pas en présence de cet anneau de Hencke depuis si longtemps recherché par les savants, de cet anneau manquant à la chaîne qui doit relier, d'après maints naturalistes, la famille humaine à la race simienne? Qui sait? Bien que n'étant pas, tant s'en faut, un adepte de la doctrine de Darwin, je songeais à la célébrité et à la gloire qui me seraient acquises, si je faisais cette découverte. Mais, pour y parvenir, il me fallait examiner le rachis de ce type intéressant, afin de m'assurer si sa colonne vertébrale ne dépassait pas en longueur celle du reste des humains. Je fus servi à souhait.

—J'ai ben mal aux yeux, me dit le vieux Raphaël.

Je constatai qu'il souffrait, en effet, d'une conjonctivite aiguë, causée un peu par l'absence d'hygiène et beaucoup par la fumée des feux de terre neuve, car on était en printemps.

Puis, me montrant le bas de son échine, il ajouta: "J'ai mal là itou".

—Bonne affaire! me dis-je, et ne voulant pas crier trop fort, je relevai sa chemise en lui faisant signe de baisser sa culotte.

Hélas!... Désillusion! Vanité des vanités! C'était un homme comme les autres. Pas une vertèbre de plus, pas une vertèbre de moins. Et comme tout le monde il avait là un oeil unique, un oeil de Cyclope, crevé par Ulysse sans doute. Et l'anneau fleuri d'eczéma qui l'entourait, n'ajoutait pas un brin de charme au panorama.

Cet oeil était aussi malade, sinon plus que les deux yeux bessons qu'il avait au-dessous du front.

Pour les yeux d'en haut, destinés à contempler la lumière céleste, je préparai avec beaucoup de précaution un collyre très clair au sulfate de zinc dans une petite fiole bien nette; pour celui du bas, qui ne s'ouvre que sur les ténèbres, je mis dans une autre bouteille de l'huile de cade, extrait noir et puant du goudron.

Je me disposais à écrire les ordonnances, quand le vieillard me dit: "Ca sert à rien d'écrire ça, on n'sait pas lire parsonne dans not'boutte."

Alors, je lui expliquai à plusieurs reprises, par mes paroles et par mes gestes surtout, que le liquide clair était pour les yeux et le noir pour l'autre bout. Il partit en disant qu'il suivrait mes recommandations à la lettre.

Ce jour-là était un dimanche. Le dimanche était toujours la grosse journée d'affaires pour les médecins, les commerçants, les boulangers,

les cordonniers, etc., car les colons, autrefois, en allant à la messe, profitaient de cette course pour s'acquitter de leurs commissions.

Il vint plusieurs personnes à mon bureau; mais, coïncidence étrange: deux autres sourds succédèrent au vieux Raphaël. Ayant contracté subitement l'habitude de m'égosiller, je continuai à interroger les autres patients sur un même ton; si bien qu'à l'heure du repas, je dis à ma femme d'une voix de stentor: "Le dîner est-il prêt?"

—Je t'en prie, me répondit-elle, ne parle donc pas si fort, tes clients vont s'imaginer que tu es toujours enragé!

—Oh! pardon, ma chérie, lui dis-je tout bas, je te croyais sourde, toi aussi.

Le dimanche suivant, avant la messe, mon vieux singe manqué s'amena, plus laid et plus simiesque d'allure que jamais.

En entrant il cria: Bonjour! mais il n'avait pas l'air de bien bonne humeur.

—J'cré que vous êtes pas aussi bon docteur qu'y disent. V'là huit jours que j'fais vos remèdes, et ça va pas mieux.

En effet, ses yeux étaient plus enflammés qu'auparavant. Ils avaient en plus un liséré noir tout autour et puaien le goudron.

Je lui demandai par cris et par gestes, comment il avait appliqué les médicaments, et il me répondit: "L'eau claire, là, j'me suis lavé le

bas, et l'onguent noir j'm'en mettais deux fois par jour dans les yeux, tel que vous m'avez dit, et j'sus pas mieux pan toute! pan toute!"

*

*

*

Patrik, le frère d'Ugène, était le fils du grand Papineau (pas celui de 37, mais celui qu'on nommait le "Grand Papineau du Petit Canot" à Saint-Sauveur-des-Monts, il y a soixante ans).

Il cultivait une terre dans le Castor (Doncaster). Une nuit, il me fit demander en toute hâte avec recommandation de me presser car il se mourait. Je donnai ordre à mon serviteur d'atteler Ti-Coq que je gardais pour les cas urgents. Mon cheval favori partit à l'épouvante.

Quatre ou cinq arpents avant d'arriver chez mon malade, j'entendis ses lamentations. Comme j'entrais dans la maison, Patrik, en guise d'adieu, disait à sa femme et à ses enfants tous en pleurs et récitant le chapelet: "Regardez-moé ben, mes pœuvres enfants, j'm'en vas lâcher le dernier soupir."

—Ah! docteur, cria-t-il, en m'apercevant, soulagez-moé au plus vite, j'me meurs!!!

—Où sentez-vous votre mal? lui demandai-je.

Alors, entre des gémissements de bête fauve, il m'expliqua, montrant de la main: "Le mal part entre les deux épaules.—Ah! mon Yeu Seigneur!—Pis, y suit l'rinqhier.—Ah! mon Yeu moé! et va finir en bas, là, comment-ce qu'on appelle ça, donc? Mon Yeu là ous-qu'on devrait avoir une queue!..."

—Oui, reprit-il, si on était des boeufs!"

Il ne souffrait, le pauvre diable, que d'une forte attaque de rhumatisme. Je lui donnai une injection de morphine: un quart d'heure plus tard, il ronflait.

Il y a de cela au-delà de quarante ans, et Patrik n'a pas encore lâché le dernier soupir.

LES DEUX REINES

A Madame la Comtesse J. de Vautibau.

Comme je comprends bien le fond de votre âme, habitants de Saint-Jérôme, lorsque vous chantez les beautés de votre ville, que vous en vantez partout les charmes! Mieux que quiconque je saisis la douceur de ces lieux et de ces souvenirs où j'ai laissé des lambeaux de moi-même.

Quand je dus, il y a quarante-quatre ans, quitter ce berceau de mon enfance, dire adieu à mes parents, à mes amis, au vieux clocher de mon village que tant de soleils d'espairs avaient doré, à ses toits hospitaliers, à ses rues que l'ombrage des ormes rendait familières, ces ormes augustes, l'orgueil du Poète et plantés par la main de mon aïeul; quand je dus m'éloigner de cette rivière limpide, témoin de

mes ébats et de mes premières amours et qui, partie en rugissant du sommet des montagnes, vient baiser en rampant les pieds de la *Reine du Nord* pour reprendre aussitôt sa course désordonnée vers l'océan, vers l'abîme,—je pleurerai. Je pleurerai des larmes cuisantes qui encore aujourd'hui viennent brûler mon vieux cœur.

Le grand apôtre dont vous êtes glorieux, ce colosse qui m'avait abrité sous son ombre tutélaire, me dit un jour, en me montrant les monts laurentiens, avec ce même geste qu'il a conservé, coulé par vos mains dans le bronze immortel : "Va! mon enfant, c'est là que tu trouveras le bonheur!"

J'avais foi en lui, et, accompagné de ma jeune épouse et de mon premier rejeton, je pris le chemin de la montagne, de la Solitude.

Dans les grands bois, sur la rive des lacs méditatifs, réfléchissant l'azur des cieux et les monts verdoyants, au milieu de cette nature calme et sereine, mon âme, torturée en pensant à l'avenir des êtres qui m'étaient chers, retrouvait un peu de paix, de repos; mais je gardais toujours une rancoeur amère contre le village natal qui m'avait forcé de m'exiler en me refusant le pain dont j'avais besoin pour les miens.

Seule, ma compagne ne pleurerait pas; tou-

jours belle et souriante, elle me répétait : "Courage ! Patience ! Le prophète ne nous a pas trompés, le bonheur qu'il nous a promis, nous l'aurons !"

Etouffant ma peine, je mangeais le pain noir, arrosé de larmes, arrosé de sueurs des pauvres colons qui m'avaient pourtant accueilli avec tant de joie et de bienveillance, et, depuis six longues années je languissais dans la gêne et dans l'ennui, quand un jour (je n'oublierai jamais ce troisième jour de juillet mil huit cent quatre-vingt-douze !) j'entendis pour la première fois le hennissement sonore du Cheval de fer, traversant la Montagne du Sauvage, cette barrière réputée infranchissable, et venant s'arrêter, tout haletant, aux pieds de ma nouvelle patrie. Quelle joie !

On aurait dit qu'au son de la trompette d'un nouveau Josué, les murs de Jéricho venaient de tomber et que, par la brèche laissée grande ouverte, entraient enfin, triomphants et glorieux, le Bonheur et la Prospérité, promis par le prophète, le Roi du Nord.

En même temps que l'immense muraille, cachant aux yeux des hommes un Eden merveilleux, s'écroulait, on entendit les orgues grandioses de la Nature chanter la plus belle délivrance qu'un pauvre peuple ait jamais rêvée.

C'est alors que l'on vit accourir de tous les

points du Canada, de l'Amérique, et même de l'Europe, des hommes distingués, des personnalités imposantes et fort originales que le vertige du nouveau, enfin conquis, devait rassasier.

Vinrent d'abord : les Rolland, les Préfontaine, les Nantel, les Ekers, les Pérodeau, les Wilson Smith, les J. L. Archambault, les Scott, les Baumgarten, les McFarlane, les Major, les Herdt, les Raza, les Doherty, les Brodie, les Harvie, les Brown, les Evans, les Sparrow, les Lajoie, les Walker, les McArthur, les Donner, les Gardner, les Hodgson, les Laing, les Pailkert, les Internoscia et des centaines d'autres, tous, soit princes de l'industrie, du commerce, ou juges, députés, ou ministres, représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de l'Allemagne et même de la Hongrie.

Et des nobles de l'Europe : le Comte de Vossaux, le Baron de Pierpont, le Baron luxembourgeois de Van Hugel, oncle de la princesse Chimé, et les premiers en tête : le Vicomte Raoul Ogier d'Ivry et sa charmante compagne, madame la Vicomtesse, qui donnèrent leur nom (un des plus beaux de la vieille noblesse française) à l'un des plus chics endroits de villégiature des Laurentides, à Ivry. Ils furent longtemps les châtelains, les seigneurs du Manitou, seigneurs dont la trop

large hospitalité fut le commencement de la fin d'un beau rêve qui n'aurait jamais dû s'évanouir.

Tous étaient venus, attirés par la luxuriantte beauté de nos paysages et par l'air pur et sain de nos montagnes.

Et moi, l'humble esculape de campagne, sans renommée et sans bagage intellectuel, j'avais l'honneur d'être le médecin de la plupart de ces hauts personnages, ce qui ne me faisait pas oublier mes vieux clients, mes chers colons, mais me consolait un peu du pain noir, arrosé de larmes et de sueurs mangé avec eux.

Plus tard vinrent encore : les lord Shaugnessy, les Sir Mortimer Davis, les Lorne McGibbon, les Cassidy, les Montpetit, les David, les Jos. Archambault, les Dr Dufresne, les Lemieux, les Dr Dérome, les Dr Barr, les Dr Byers, les Bevington, les Racine, les Laporte, les Bourassa, les Bourdon, les Cape, les Carter, les René Leclerc, les Casgrain, les Clerk, les Léon Beauchamp, les Cosgrave, les Howard Wilson, les Danford, les Dansereau, les Décarie, les de Lisle, les Demetri, les McNeilley, les Hanson, les Walbank, les Holden, les Hastings, les Molson, les Nellis, les O'Gilvie, les Schlem, les Sise, les Starke, les Townsend, les Wener, et des milliers d'autres. Parmi les derniers arrivés, nommons : M. Louis Stoner, industriel américain et philan-

thrope multimillionnaire, le Comte J. de Vautibau et sa jeune et sympathique épouse, la Comtesse de Vautibau.



Il ne manquait plus qu'une ambition à mes rêves, c'était de pouvoir compter des rois ou leur royale compagne parmi mes clients. Un jour je fus servi à souhait, car j'eus la visite de deux reines.

Vous vous étonnez, lecteurs? Je ne l'ai pas été moins que vous. Et à cette première émotion succéda une autre, subintrante et antithétique, dans l'espace d'un quart d'heure.

—Quart d'heure de Rabelais, alors, préférez-vous, gouailleurs et toujours sceptiques.

—Eh! oui, et un quart d'heure de Rabelais rabelaisien par-dessus le marché: vous allez voir.

Ce n'étaient pas des souveraines avec des trônes d'or et des couronnes de diamants; mais elles auraient pu s'en procurer, aussi bien et même mieux que certains roitelets d'Europe. L'une était reine parce que l'épouse du Roi du sucre en Canada, et son mari pouvait disposer de six millions de dollars sonnants; l'autre, sa soeur, était l'épouse du Roi du sucre aux Etats-Unis et pouvait mettre en danse trente millions.

La veille de Noël 1894, je me trouvais seul dans mon bureau, occupé à caresser la Muse (qui s'y prêtait d'assez bonne grâce, la jolie!) pendant qu'au dehors Borée, rugissant comme un démon et soulevant des tourbillons de neige, fouettait mes carreaux et faisait trembler ma maison. J'avais trente-deux ans, les goussets vides, mais l'âme pleine de poésie.

Soudain, j'entendis le carillon argentin de la sonnaile d'un riche équipage qui se dirigeait chez moi. J'allai ouvrir la porte en me demandant qui pouvait bien venir par un temps pareil. Ainsi que deux anges enveloppés de nuages, entrèrent deux formes divines, couvertes de frimas. Je leur aidai avec empressement à enlever leurs riches fourrures et les reconnus. Après les salutations d'usage, la belle et jeune reine *en sucre* américaine me dit avec un doux accent français: "M. le docteur, je viens vous consulter au sujet de mes oreilles; depuis quelque temps j'éprouve des bourdonnements, des bruits étranges, des étourdissements, qui me rendent tout à fait malheureuse."

Je désinfectai un petit instrument qu'on appelle otoscope et l'introduisis doucement, tout doucement dans le conduit auditif de ma royale patiente, puis diagnostiquai: "Madame, je vois que vous avez du cérumen sur le

tympan, c'est là la cause de tous vos troubles".

—Oh! en effet, reprit-elle, j'oubliais de vous dire que je fais beaucoup de cire.

—C'est que vous êtes diligente comme l'abeille.

—Ah! monsieur le docteur, vous êtes bien aimable, mais si je fais de la cire je ne fais pas de miel.

—La cire est dans vos oreilles, madame, et le miel, comme dit l'Évangile, est sur vos lèvres.

La reine américaine se tourna du côté de la reine canadienne, en disant: "Charming! Charming!"

J'entrais avec précipitation et grande joie sur le terrain poétique et je me préparais à continuer mon idylle; ma muse, qui s'était enfuie, effrayée à la vue des deux reines, était revenue rayonnante, et se disposait à m'accompagner, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas et j'aperçus un homme trapu, couvert de neige, sa longue barbe grise éclatante de glaçons et de jus de tabac, et qui me criait: "Bonjour, mon Elmond!"

Ce n'était pas un ange cette fois-ci, c'était Pierrot le rustaud, Pierrot Champoux, un colon mal lavé, un ours mal léché, mais un travailleur endurci, un "bûcheux" terrible, même à l'âge de soixante-cinq ans qu'il avait at-

teint. Il me tutoyait sous prétexte qu'il avait été pendant plusieurs années serviteur chez mon père, et qu'il m'avait bercé sur ses genoux, ce dont je doutais fort car mes parents ne m'avaient jamais parlé de lui et il ignorait encore mon petit nom. Au lieu de m'appeler Edmond, il disait Elmond ou Emond et quelquefois, quand il avait bu, il me nommait : mon Poléon.

Les deux reines, surprises, l'examinaient, comme on regarde un animal rare. A la veille de Noël, elles pouvaient bien encore se figurer être en face d'un Santa Claus indien, sortant de la forêt.

Pierrot les tira d'embarras : "Je t'amène un voyage de bois ; y fait fret en maudit ; t'as pas un p'tit coup à m'donner mon Emond ?

—Oui, mon Pierrot."

J'expliquai en anglais à ces deux dames que c'était un ancien serviteur de mon père et qu'à ce titre il se permettait la plus grande familiarité avec moi.—"Il vient de loin et il a très froid, ajoutai-je, si vous voulez bien m'excuser, je vais immédiatement satisfaire à sa requête en lui donnant un petit remède pour le réchauffer.

—Oh! répliquèrent les deux reines, faites donc, mais faites donc M. le docteur, vous êtes chez-vous, et d'ailleurs nous ne sommes pas pressées."

Pierrot avala son verre d'une lampée, s'essuya la bouche du revers de sa manche, cracha dans le registre de ma fournaise et me cria: "Char p'tit, char p'tit gas, j'tai connu ben jeune, va!"

—Oui, en effet, pas bien grand, et je désignai avec ma main la hauteur d'un jeune enfant.

—La couche au c.. s'exclama-t-il, la couche au c...!"

Le charme était rompu, si vous aimez les rimes; les deux reines riaient aux éclats; ma muse scandalisée s'enfuyait, emportant sa lyre au fond de l'empyrée, et moi je souriais d'un air bête.

Pierrot, voyant mon embarras, sortit en criant: "Eh ben! Bonjour, mon Poléon!!"

LA PRIERE EN FAMILLE

Un de mes premiers clients, quand j'allai m'établir dans les Laurentides, il y a près de quarante-cinq ans, fut le père Jean-Baptiste Lavictoire.

.....
Pan! Pan! Pan! Une main dure frappe à ma porte. Je m'empresse d'ouvrir.

Une grosse tête ébouriffée, agrémentée d'une figure un peu niaise, avec un nez écrasé et des lèvres charnues, plantée sur une charpente solide et trapue, me crie d'une voix de taureau mugissant: "C'est-y vous qui êtes le nouveau docteur?"

—Oui, mon ami.

—Bon! J viens vous cri pour Saul, le garçon au père Baptiste Lavictoire; y est ben malade depuis huit jours, on cré quasiment qu'y

va mourir. Y se lamente à tous les saints, y tousse, y râle, y étouffe, y crache le sang à pleine gueule, y dit qu'y a chaud et pis qu'y a fret. Le père Lavictoire m'a dit: "Atelle la grise, et va cri le nouveau docteur qui vient d'arriver au village. J'le connais pas, j'vas l'essayer; l'autre, j'le connais, j'en voudrais pas pour soigner mes gorets." Moé, j'm'appelle Pierrot Campeau, et j'su son homme engagé. Etes-vous paré à embarquer?"

Le tout, débité avec une force et une volubilité telles qu'on aurait cru que cela sortait d'une machine à battre le grain.

—Est-ce que votre maître demeure loin d'ici? lui demandai-je.

—Eh???

Je me repris: "Y reste-y ben loin d'icitte?"

—Ah! oui, batêche! y a ben 10 à 12 milles; c'est au diable vert, dans le derrière du Castor.

Je compris qu'il voulait dire en son langage imagé "dans le fond du canton Doncaster."

Le colon canadien a toujours fait preuve de gaieté gauloise et de facilité surprenante à travestir en noms français les désignations à consonance saxonne dont les Anglais ont bien voulu baptiser les territoires de colonisation destinés à une population française. C'est sa revanche ironique sans doute. Ainsi il dira:

“J’reste dans le Castor” au lieu de Doncaster ;
“j’men vas à l’Hirondelle” au lieu d’Arundel ;
“au Mirliton” au lieu de Middleton, etc., etc.

Ma clientèle était plutôt pauvre, et je dis à ma jeune épouse, en lui montrant cette rosse attelée à la charrette à poche et le cocher en loques qui m’attendait : “Ne compte pas sur celui-là pour ton pot-au-feu de demain ; tu ferais mieux d’aller au bord du lac ce soir, te prendre quelques belles truites.” Ma femme me répondit par un beau sourire. Elle raffolait de la pêche, autant, sinon plus que moi. Du reste, comment n’aurions-nous pas aimé à pratiquer ce sport, quand le poisson était si abondant et si vorace qu’il fallait (selon une expression alors consacrée), *se cacher pour appâter les hameçons* ?

Douze milles, dans des chemins rocailleux et montagneux, assis dans un tapecu, traîné par une haridelle, c’est bien long. Heureusement que j’avais avec moi, pour me distraire, un orgue de Barbarie, dont je n’avais même pas à tourner la manivelle : Pierrot faisait tout seul, ou à peu près, les frais de la conversation et de la musique. Il chantait et parlait si fort que les lièvres, surpris, s’asseyaient au milieu de la route, sur leur petit derrière, les oreilles droites en l’air, pour écouter un peu ; puis, effrayés, s’enfuyaient en bondissant, vers leurs terriers. De chaque côté du chemin sauvage,

on entendait à tout instant: Brrrr... Brrrr... C'étaient les perdrix affolées qui s'envolaient. Ce qu'il y en avait dans ce temps-là! On les payait vingt-cinq sous le couple, quand, bien entendu, on avait de l'argent pour en acheter.

On dit que les femmes sont bavardes?... Bon Dieu! combien d'hommes leur sont supérieurs sous ce rapport! Et c'est surtout quand ils entrent sur le terrain si glissant de l'amour, qu'ils aiment à s'étendre de toute leur longueur.

Ce que j'en ai connu dans ma vie, de ces amoureux et de ces bavards: des vieux, des jeunes, des beaux, des laids, des pauvres et des riches, presque tous aussi naïfs et aussi vantards les uns que les autres. Chose curieuse, c'était souvent les plus âgés qui se montraient les plus fous. "There is no fool like an old fool", dit un proverbe anglais.

Pierrot était laid comme les sept péchés capitaux, si on imagine de réunir sur un seul visage cette monstruosité.

—Beau garçon comme vous êtes, lui demandai-je, vous avez dû être chanceux en amour?

—Oh! monsieur le docteur, s'exclama-t-il en se gourmant, et faisant renifler son nez camus: si vous m'aviez vu quand je revenais des chanquiers en haut de Bytown, ou ben quand j'descendais sus les cages jusqu'à Québec;

partout où qu'on arrêtaît, les criatures couraient après moi ; y en avait qui voulaient m'embrasser, même y m'offraient de l'argent pour que j'aie passer la veillée avec eux autres.

A ce moment je dus lui fermer la boîte et mettre un cadenas à mon orgue de Barbarie ; car ça commençait à ne plus sentir bon. Jusqu'à la vieille jument grise qui s'arrêtaît à tout instant et tournait la tête du côté de mon automédon. Se plaisait-elle à ces propos grivois ? Qui sait ? Elle avait peut-être eu, elle aussi, ses aventures amoureuses dans le temps qu'elle était jeune fille... oh ! pardon ! qu'elle était jeune pouliche, dans le trèfle jusqu'aux genoux ?

Mais non ! je la jugeais mal. Elle n'était pas aussi bête que Pierrot. C'était pour se reposer qu'elle arrêtaît ; et ce n'est pas à l'amour qu'elle songeait, mais bien plutôt au foin et à l'avoine, car en apercevant dans le lointain le toit pointu de la maison de son maître, elle se mit à hennir et à trotter comme un premier prix aux courses de Blue Bonnets.

Vous pouvez bien vous imaginer que la demeure du père Lavictoire n'avait rien de somptueux ; mais tout était en ordre et très propre. Mon hôte me fit bon accueil ; sa figure franche me plut tout de suite. C'était un homme dans la soixantaine, aux épaules car-

rées, à la barbe grisonnante, aux mains calleuses, un vieux défricheur, sans culture intellectuelle, mais doué de beaucoup d'esprit naturel et d'un jugement sain.

Il me dit qu'il avait bien connu mon père, dont il avait reçu de grands services et qu'il n'avait appris que la veille mon arrivée dans les montagnes, ce qui expliquait son retard à envoyer chercher un médecin pour son fils.

Sa femme, au visage doux et souriant, encadré de cheveux prématurément blanchis, possédait un peu d'instruction. Douze enfants les entouraient. C'est l'aîné qui était bien malade. Son état les inquiétait. J'entrai aussitôt dans la chambre pour l'examiner.

Je constatai qu'il faisait de la pneumonie aiguë, et qu'il était arrivé à la période critique, phase de la maladie toujours alarmante, non seulement pour le patient et son entourage, mais pour l'homme de l'art lui-même. Déjà des sueurs profuses se manifestaient et je rassurai la famille en disant que c'était un bon signe, et que j'avais lieu de croire qu'un changement favorable se produirait pendant la nuit. Je fis le traitement voulu en ces cas; et après que le patient fut calmé, on me servit un souper simple mais abondant.

Le père Lavictoire me dit: "Vous devez être fatigué, docteur; si vous voulez vous jeter sur le banc-lit qui est là. N'ayez point peur,

il est propre. Nous autres, c'est notre habitude de réciter la prière en famille, et vous nous excuserez si on ne vous tient pas compagnie plus longtemps."

Après m'être agenouillé pour une courte oraison devant la couche qui fleurait le bon foin d'odeur, je m'y étendis, et ne tardai pas à dormir. Mais je fus bientôt éveillé par la voix tonitruante de Pierrot Campeau, qui criait en répondant au *Pater*: "Donnez-nous aujourd'hui la tentation du mal. Ainsi soit-il." Et je ne pus sommeiller tant que dura la prière.

Le chapelet étant terminé, la mère Lavictoire, plus instruite que les autres, récita les litanies de la Sainte Vierge, en latin. Et tous de répondre: "Ora pro nobis", à chaque invocation. Seul Pierrot répondait, en hésitant, des mots que je ne pouvais comprendre, quelque chose comme: "Hourrah Boys!!"

Les litanies enfin complétées, le chef de famille continua la prière par des intentions spéciales, précédées d'explications appropriées.

—Mes enfants, notre pauvre Saül est ben malade, on va dire un *Pater* pour qu'y revienne à la santé au plus vite: j'ai ben besoin de lui pour mes récoltes:

Notre père qui êtes aux cieux...;

—Mes enfants, vous savez que ma vue s'en

va ben, on va dire un *Pater* pour que je voye plus clair :

Notre père qui êtes aux cieux... ;

—Mes enfants, c'est aujourd'hui le 25 août, la fête de Saint Louis. Vous savez que tous les ans quasiment, ce saint-là nous joue quelque mauvais tour. Y fait ben fret à soir, et j'ai peur que notre tabac gèle ; moé vous savez, chiquer du tabac qu'a gelé, j'aime autant manger n'importe quoi.

Notre père qui êtes aux cieux... ;

—Mes enfants, à c't'heure, on va dire le dernier *Pater* (et se tournant de mon côté il ajouta d'une voix forte) pour que le docteur nous charge pas trop cher ; il doit voir comme on est pauvre :

Notre père qui êtes aux cieux...

Et toujours Pierrot répondait : "Donnez-nous aujourd'hui la tentation du mal. Ainsi soit-il !"

La prière finie, le père Lavictoire et son serviteur allumèrent leurs pipes. Tous les enfants s'assirent en rond autour d'eux. Le vieux colon aimait à goguenarder ; apostrophant son homme engagé, il lui demanda :

—Quel âge que t'as ben à c't'heure, mon Pierrot ?

—Quarante-cinq ans, M'sieu.

—Ah cré yé ! Pour un garçon, c'est une belle

âge. A 45 ans un homme devrait savoir ses prières.

—J'les sais, aussi, m'sieu Lavictoire, j'les sais.

—Si tu les sais si bien, mon Pierrot, pourquoi quand tu répons au *Pater*, au lieu de demander la tentation du mal que t'as l'air à avoir assez, pourtant, tu demandes pas comme nous autres "ton pain quotidien"? Tu penses pas qu'ça serait mieux?

—P't'être ben, m'sieu Lavictoire, p't'être ben!

—Et pis, qu'est-ce que tu répons aux Litanies, j'ai pas ben compris. C'est-y *Hourrah Boys*?

—Oui, m'sieur, Oraboys.

—Pourquoi est-ce que tu ne répons pas en latin, comme les autres: ora pro nobis? Hourrah Boys, c'est un patois de chanquier, ça, c'est pas une prière.

—Ben, j'vas vous dire m'sieu Lavictoire. Ma vieille mère m'a ben recommandé, avant de mourir, de ne jamais avoir honte de ma langue, et de toujours parler français. C'est pour ça que je répons: *Ora Boys!* Tant qu'à prier le bon Yeu en latin, j'sus capable comme vous autres.

—Eh! ben Pierrot si tu sais si ben le latin qu'ça, peux-tu me dire le nom de celui qui

a tué Notre-Seigneur, j'veux dire celui qui y a donné son coup de mort avec une lance, tu sais!

—Ah! ben là vous m'embêtez, m'sieu Lavictoire, et j'sus dans les pataques par-dessus la tête. Comment est-ce qui s'nommait ce "malva-là"?

—Il s'appelait Vintris, mon vieux.

—Vintris? T'as qu'à ouaire! Un drôle de nom. Vintris! En êtes-vous ben sûr, m'sieu Lavictoire? Qui est-ce qu'y a pu vous dire ça à vous?

—Pauvre nigaud, tu le répètes plus que cinquante fois tous les jours, quand tu dis ton chapelet en latin: *Vintris tué Jésus*.

Et le père Lavictoire, fier de sa grosse farce, éclata de rire. Puis, se levant, il dit: "Al-lons, mes enfants, couchez-vous: on a une grosse journée à donner demain."

Le lendemain, dès l'aurore, tout le monde était sur pied, moi le premier. Je fus bien surpris de constater que les prières si curieuses de la famille Lavictoire étaient toutes exaucées.

Saül avait fini sa crise, et entraît en convalescence. Le tabac n'était pas gelé.

Le père Lavictoire déclarait qu'il voyait plus clair... et que le docteur ne lui *chargeait* pas trop cher.

L'APPEL AU MORT

A mon ami Alfred Gibault.

C'était en août 1898. Revenant de visiter des malades au lac Caribou, dans les Laurentides, à quelque trente milles de chez moi, j'arrêtai saluer mon vieux guide William Aubé. En m'apercevant, il s'écria: "Bonjour! Bonjour! monsieur le docteur, venez-vous faire un tour de pêche?"

—Vous savez bien, mon cher William, que la truite ne mord pas dans le mois d'août.

—Moé, monsieur le docteur, je connais un lac où ça mord en tout temps, et de la belle! Il désignait avec ses mains une longueur d'environ deux pieds.

—Et comment le nommez-vous ce fameux lac? lui demandai-je.

—Il y en a qui l'appellent le "Lac Inconnu", d'autres, le "Lac Sans-Nom"; depuis que

le vieux Charles Thibeau est mort là, on lui donne le nom, nous autres, de "Lac à Charles".

—Est-ce loin d'ici, William?

—Oh! environ sept à huit milles à faire à pied à travers le bois; on suit un ancien chemin de portage; y a pas de misère à avoir. A part de ça, j'vas prendre Tom, un vieux cheval de vingt et un ans, un paresseux, un sans-coeur, que je garde seulement pour haler les billots dans les savanes. Y a déjà travaillé de ce côté-là; y connaît le portage. On va y mettre le bagage sur le dos; y va s'en aller en avant, et on n'aura qu'à porter nos manches de lignes et le fusil, que j'vas emporter à cause des ours et des loups; et pis, vous savez, on peut rencontrer un orignal; y en a ben par là."

Ce guide connaissait mon faible pour la pêche et la chasse et mettait tout en oeuvre pour me tenter.

—William, lui dis-je, vous me rendez bien malade.

—Si vous êtes malade, j'vas vous guérir, monsieur le docteur. Vous m'avez déjà guéri et j'aimerais à vous rendre votre politesse.

J'acceptai.

William donna des ordres à ses nombreux enfants, ordres qui furent aussitôt exécutés. On mit mes chevaux à l'écurie. La femme réussit une omelette au lard qui, avec du bon pain bis, fut vite avalée.

Pendant ce temps on avait amené Tom : c'était, en effet, un vieux cheval blanc, maigre et fourbu ; en un clin d'oeil on lui mit sur le dos deux sacs, l'un contenant nos provisions et des ustensiles de cuisine : poëlon, etc ; l'autre, du foin et de l'avoine, le tout affermi à l'échine de la bête et solidement sanglé sous le ventre.

William, après l'avoir conduit sur la bonne route, lui cria : "Avance, Tom." Le vieux cheval partit lentement, et nous emboîtâmes le pas.

Les vieux chevaux sont comme les vieillards : ils n'aiment pas à voyager, ils préfèrent rester près de la crèche, et Tom regardait souvent en arrière, pris déjà de nostalgie. Nous avons bien fait un mille, quand tout à coup il se retourna, fit un détour pour nous éviter et s'élança au galop, comme un jeune poulain, du côté de la maison.

William courut après, en jurant : "Mon vieux Mardi ! Si j'peux te rejoindre, tu vas en manger une rôdeuse de voléel !"

Mais il ne put l'atteindre qu'à la porte de l'écurie. Après lui avoir administré la correction promise, il le ramena au bout d'un câble.

Nous avons parcouru la moitié de la route, et nous longions un joli lac, de nom inconnu lui aussi. La chaleur était grande et Tom

voulut aller boire. William me dit: "Laissons-le faire, y s'en ira pas à c't'heure."

Tom entra dans l'eau et but à longs traits, puis il avança plus loin et but encore. Il était sur une belle "batture" de sable et semblait s'y plaire beaucoup, car il jouait en frappant l'onde de ses sabots. William me dit: "Les sacs touchent à l'eau, si y va plus loin, on va perdre nos provisions." Je voulus m'élançer pour aller le chercher, William me retint: "Ne faites pas ça, monsieur le docteur. Tom nage comme un canard et si vous y allez, y va traverser le lac: notre voyage sera manqué. J'vas l'appeler plutôt."

Il se mit à siffler, puis à lui prodiguer les épithètes les plus tendres: "Viens icitte, mon Tom, viens icitte mon bon vieux Tom. T'est-un bon cheval, va! Viens icitte, j'vas te donner d'la belle avoine! J'te battraï plus jamais, jamais!" Puis il ajouta plus bas: "Si j'peux t'mettre la main sus l'corps, tu vas en manger une autre rôdeuse de volée!" Tom nous regardait, puis avançait encore plus loin, en secouant sa vieille tête dure de côté et d'autre, comme s'il avait voulu dire: "Non! Non! Non!"

Tout à coup on le vit se diriger à grands pas du côté du rivage, dans la direction de la maison.

William, qui avait deviné ses mauvais

plans, courut l'attendre dans un endroit où le sentier était rétréci et saisit le câble. Il lui administra une nouvelle correction, mais notre bucéphale avait le cuir dur, et les coups ne s'enregistraient pas plus sur sa vieille fourrure que les menaces ou les promesses sur son faible cerveau.

Tous ces contretemps nous avaient retardés et quand nous atteignîmes le "Lac à Charles", le soleil se couchait.

Il y avait là un chantier en bois rond, abandonné, dans lequel étaient restés un poêle tout rouillé avec ses feuilles de tuyau percées, une table boîteuse, deux "beds", lits en bois brut cloués au mur, et quelques tronçons de billots servant de sièges.

—C'est icitte qu'on va passer la nuit, me dit William. J'men vas attacher Tom solidement après un arbre au bord du lac, puis couper du bois pour le poêle et des branches de sapin pour mettre dans les "beds". J'vous assure qu'on va être ben M. le docteur."

—J'en suis certain, répondis-je, car rien ne me fait plus plaisir que ces excursions dans les forêts. Moi, je vais préparer le souper."

Je fis du café et je tranchai le lard et le bon pain de ménage que sa femme avait mis dans le sac. Le tout, arrosé d'un verre de whiskey, fut dévoré à belles dents. Tombant de fatigue, je me jetai sur mon lit de sapin.

La nuit était venue tout à fait. Nous n'avions pour toute lumière que celle du feu achevant de se consumer dans le vieux poêle et les rayons de la lune entrant par la porte laissée entr'ouverte, à cause de la grande chaleur développée par la cuisson des aliments.

William alluma sa pipe et commença à raconter ses aventures de chasse et de pêche; puis il parla de ses "jobs" (entreprises) de chantiers, des quantités de billots qu'il avait coupés, de l'argent qu'il avait gagné ici, qu'il avait perdu là.

Soudain, il me demanda: "Mais, monsieur le docteur, vous avez connu le père Charles Thibeau?"

—Certainement que je l'ai connu.

—Savez-vous qu'il a été tué icitte?

—Comment est-ce arrivé, William?

—Il y a six ans il avait pris une "job" des McClaren pour couper des billots. Il était après abattre un arbre, à environ cent pieds en avant de c'chanquier icitte, sur le bord du lac (je vous montrerai la souche demain matin). Il avait mal fait sa coupe, l'arbre est tombé sus lui et y a défoncé le crâne. Ses hommes l'ont transporté sus "l'bed" où vous êtes couché et il est mort presque aussitôt."

Je me signai dévotement et fis une courte prière mentale pour ce pauvre colon que j'avais bien connu.

—C'est malheureux, dis-je à William, car c'était un bien brave homme.

—Pardon, monsieur le docteur, moé, j'vous dis, sus l'respect que je vous dois, que c'était une vieille canaille.

—Comment ça?

—Comment ça? M. le docteur, c't'homme-là m'a fait perdre au delà de deux cents piastres, pour des provisions que j'y avais avancées pour ses chanquiers, et y a jamais voulu me les payer.

—S'il ne vous a pas payé, mon cher William, c'est parce qu'il a été malheureux dans ses entreprises et qu'il était trop pauvre pour vous rembourser: il faut lui pardonner.

—Jamais! Jamais! Pensez-vous que c'est drôle, M. le docteur, pour un pauvre père de famille, qui a quinze gueules à nourrir (moé, ma femme et mes treize enfants) de perdre une somme pareille? Jamais j'y consentirai, à moins... à moins... qu'il vienne me le demander.

Puis, baissant la voix, il m'interrogea: "C'est-y vrai, M. le docteur, que les âmes de ceux qui ont été tués par meurtre ou par accident viennent, la nuitte... rôder autour d'la place où y-z'ont reçu leur coup de mort?"

—C'est une croyance assez répandue, William.

—Bon! dit-il, en élevant la voix, c'est

l'temps tandis que j'sus icitte, de régler mes comptes avec lui."

Il se leva, comme mû par un ressort, franchit la porte et se dirigea à grands pas du côté de la souche fatale.

La nuit était calme. Pas une brise. Pas une ride sur le miroir du lac, argenté par les rayons de la lune. Nous entendions de temps en temps, seulement, le clapotis fait par une truite bondissant hors de l'eau, la plainte langoureuse d'un huard, ce cygne mélancolique et si gracieux de nos lacs laurentiens, l'hululation d'un hibou perché dans un arbre, près de notre abri, ou le hurlement lointain d'un loup criant sa faim au fond des bois.

J'étais inquiet de mon guide; je le savais téméraire, qu'allait-il faire?

Presque aussitôt, sa voix forte et sonore, déchirant le silence de cette nuit pathétique, retentit: "Charles Thibeau! Charles Thibeau! Charles Thibeau!!!" L'écho des montagnes encadrant la nappe des eaux répéta par trois fois le nom du trépassé, et par trois fois le hibou répondit: Hou! Hou! Hou!... Hou! Hou! Hou!... Hou! Hou! Hou!

—Viens icitte Charles Thibeau! J'veux te parler!! Tu m'as volé deux cents piastres! J'te les donnerai jamais! jamais! à moins que tu viennes me demander de te les donner... Tu viens pas? . . . Tu répons pas? . . . Eh

ben! continue à brûler au fond du purgatoire ou de l'enfer!!

Pendant ce monologue, je restai songeur; cette farce sinistre avait duré trop longtemps. J'ai toujours eu le respect des morts et je ne souffre pas qu'on insulte à leur mémoire.

J'allais rappeler mon guide à l'ordre, quand j'entendis soudain, en arrière de la mesure, des coups redoublés comme si quelqu'un frappait le sol avec une massue, en même temps que des craquements de branches que l'on casse.

Je me demandai: "Serait-ce un ours? Pourtant, un ours n'a point le pas aussi pesant! C'est sans doute un gros orignal qui frappe la terre de ses lourds sabots."

Je pris à tâtons le fusil de mon guide, m'assurai qu'il était bien chargé, et je sortis à pas étouffés, pour connaître la cause de ce bruit; je regardai et j'aperçus... Oh! Horreur!..

.....

J'ai vu dans ma vie bien des choses terribles. Etudiant en médecine, il y a près de cinquante ans, j'ai aidé à enfoncer les charniers, à violer les tombes pour en enlever les cadavres; à cette époque, où nous n'avions pas les corps de la morgue et des hôpitaux pour faire nos études d'anatomie, c'était une triste nécessité; quelquefois, il m'est arrivé de me

trouver seul à une heure avancée de la nuit, dans la grande salle de dissection de l'Ecole "Victoria", poursuivant une étude qu'il fallait terminer, au milieu de dix à douze cadavres étendus sur des tables, les uns couverts de blancs linceuls, les autres nus, la poitrine ouverte, le crâne scié près des yeux. Plus tard, devenu médecin, j'ai vu des agonies atroces, recueilli les derniers soupirs des moribonds, enseveli des corps, entendu des secrets lourds de crimes et de repentirs; appelé la nuit, au loin, pour des personnes torturées par la douleur ou pour des mourants, j'ai longé des abîmes, franchi des torrents rendus furieux par la crue des eaux et menaçant de m'engloutir; j'ai traversé des forêts infestées de loups, et je n'ai jamais connu ce que c'était que la Peur.

Mais quand, dans cette nuit macabre, après cet appel au mort, je regardai dans la direction d'où venait ce bruit, mon sang se glaça dans mes veines.

A l'orée du bois, au milieu des bouleaux, dont les troncs, sous les rayons de la lune, semblaient être les monuments de marbre d'un cimetière, je vis s'avancer à pas lents une forme blanche, un fantôme.

D'une voix étranglée, j'appelai: "William! Venez vite! Vite!!"

Croyant qu'il m'était arrivé un accident, mon guide accourut: "Qu'y a-t-il, docteur?"

—Voyez donc, lui dis-je, là, à l'entrée du bois, cette apparition! N'est-ce pas affrayant ce que vous avez fait là?"

William regarda fixement du côté de la vision. Son attitude exprima d'abord la surprise, puis la crainte, puis le doute.

—J'vas aller voir c'que c'est, dit-il en m'arrachant l'arme que je tenais dans mes mains.

—N'y allez pas, William, n'y allez pas, il va vous arriver malheur!

—J'y vas, dit-il, et si c'est Charles Thi-beau, j'veux lui parler.

Et il se dirigea à grands pas du côté du revenant qui disparut dans l'ombre en même temps que lui.

Tout à coup j'entendis un rire nerveux, saccadé, et je pensai que William, frappé d'épouvante à son tour, avait perdu subitement la raison...

Après quelques secondes d'une angoisse indicible, je vis sa silhouette, émergeant du bois, suivie de près par le fantôme qu'il amenait... par la crinière.

—Ah! Ah! Ah! clamait William, riant aux éclats, c'est mon vieux cheval blanc, qui s'est encore échappé; il va en manger une rôtée de volée... C'te fois icitte, j'm'en vas l'enfarger car il est capable de nous laisser tout seuls et de s'en aller à la maison.

Ayant bien lié Tom par le cou et par les pieds et rempli consciencieusement ses devoirs de chef de famille: Bene castigat qui bene amat, William revint, tout essoufflé, s'asseoir sur sa bûche.

—Eh ben! M. le docteur, dit-il après un instant, le père Charles Thibeau a la tête aussi dure que mon vieux Tom: y a pas voulu se montrer ni répondre à mon appel. Tant pire pour lui, qu'il brûle!...

Fatigué, énervé et aussi honteux de la peur folle que j'avais eue, j'étais furieux.

—William, lui dis-je, ce n'est pas bien ce que vous avez fait là. On ne doit pas injurier les morts, il faut plutôt les plaindre et prier pour eux. Vous savez, je vous l'ai dit déjà, vous avez une maladie qui vous emportera dans la tombe avant longtemps. Vous serez heureux alors que tout le monde vous pardonne et prie pour vous.

William, esprit frondeur, audacieux, n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air; d'ailleurs, il m'était bien attaché et n'aurait pas voulu pour beaucoup au monde me faire de la peine.

Après avoir réfléchi un instant, il me dit d'une voix contrite: "J'cré, M. le docteur, que vous avez raison; c'est ben mal ce que j'ai faite là et j'le regrette. Si vous voulez on va faire une prière pour le père Charles."

Agenouillé sur le plancher de cèdre raboteux, je priai avec ferveur; William répondit avec non moins de piété apparente à mes prières.

Rompu par la fatigue et l'émotion, je me jetai sur ma couche, mais je ne pus m'endormir avant d'avoir entendu un dernier appel de mon guide à son vieil ennemi.

Debout, devant la porte, la tête découverte et la face tournée vers la souche tragique, il répétait, mais d'une voix beaucoup plus calme cette fois-ci: "Charles Thibeau! Charles Thibeau! Charles Thibeau! l'argent que tu m'dois, j'te le donne, on n'en parlera plus jamais, jamais... Dors, dors tranquille!!!"

Puis, il rentra tout doucement sur la pointe des pieds, comme s'il eut peur de réveiller les morts, et se jeta sur son bed, où il ne tarda pas à ronfler.

Le lendemain, William me fit faire, ainsi qu'il me l'avait promis, une pêche quasi miraculeuse, mais je jurai de ne jamais retourner dans ce lieu d'épouvante.

LA VENTE DES BANCS

J'aime toujours à me rappeler le père Lavictoire, homme très gai d'habitude, mais à l'humeur un peu inégale. Quand les choses n'allaient pas à son goût, gare à la vaisselle ! Il faisait alors retentir son plus gros juron : "Sapré mille gueux !"

Il y a des âmes timorées qui s'imaginent que de telles paroles sont une insulte à l'Être Suprême. Pour le père Lavictoire c'était comme s'il eût dit : "Sapré mille mendiants !" Mais il préférerait le mot "gueux". Il y trouvait quelque chose d'héroïque et de farouche. D'ailleurs, étant bon chrétien, il n'aurait osé injurier son Créateur.

Aussi franc encore que du bon bois d'éra-ble, il ne cachait jamais sa façon de penser.

Un jour, les deux candidats dans une élection municipale l'envoient chercher presque en

même temps. “Allez-vous-en, dit-il aux émissaires, j’ai pas besoin de personne pour me charrier; j’sais ce que j’ai à faire, j’irai tout seul, et à pied, s’il le faut.” Et il se remit à son travail. Vers trois heures de l’après-midi, sa femme lui cria: “Baptiste, tu ne vas pas voter?”

—Ah! tiens, oui, j’y pensais pas, dit-il.

Et il attela la Grise et s’en fut au village, où il arriva cinq minutes avant la fermeture des “polls”. Une grande excitation régnait parmi les électeurs, car les votes étaient également partagés, et c’est celui du père Lavictoire qui allait faire pencher la balance. En l’apercevant les deux candidats se lèvent ensemble et s’empressent de lui souhaiter la bienvenue. Sans leur porter attention, le vieillard dit simplement: “Bonjour la compagnie!”

Le président de l’élection, après avoir enregistré son nom, demande: “Pour qui votez-vous, monsieur Lavictoire?”

—J’sais pas. Qui c’est qui est sur les rangs?

—Il y a M. Maurice Latendresse, votre voisin, assis, ici, à ma gauche, et M. Paul Brazeau, du troisième rang, assis, ici, à ma droite.

Après avoir regardé attentivement les deux candidats, le père Lavictoire prononça d’une voix solennelle: “Ben! M. Maurice Laten-

dresse, mon voisin, j'le connais, j'vote pas pour lui; Paul Brazeau, j'le connais pas, j'vas l'essayer. Je vote pour lui."

*

*

*

Un mendiant, une poche sur le dos et marchant à pied (tous les quêteux n'étaient pas alors en automobile comme aujourd'hui), s'arrête à la porte de notre héros, en train de rapiécer des sacs pour y mettre des pommes de terre, et lui demande: "Voulez-vous me faire la charité pour l'amour du bon Yeu?"

—Vous vous adonnez ben mal, mon ami. Comme vous voyez, j'sus après raccommo-der ma poche pour aller faire ma tournée, moé aussi."

*

*

*

Un jour, on m'amène du fond du Castor (Doncaster) un enfant qui avait été mordu cruellement par un chien furieux. Je cautérise les plaies et dis aux parents: "Hâtez-vous de retourner chez-vous, et si le chien est malade, abattu, triste, et s'il a de l'écume à la gueule, tuez-le immédiatement. S'il mord d'autres personnes, il mettra leur vie en danger. C'est peut-être la rage. Qui sait? Cette maladie est rare dans notre pays, mais il y a

parfois des cas isolés qui peuvent causer de grands ravages.”

Les parents s'empresstent de retourner chez eux ; et ils apprennent qu'en effet la bête vicieuse était partie, l'écume à la gueule, à travers champs, et qu'elle essayait de mordre les animaux en pacage. On organise une battue à la hâte avec des fusils, des fourches, des bâtons, et l'on se disperse dans toutes les directions.

A ce moment, le père Lavictoire fauchait son grain. Il avait la réputation d'être le meilleur "faucheur" du canton. Les épis tombaient drus comme devant un cyclone. Un des rabatteurs l'apercevant lui crie : "Hé ! père Lavictoire ! Avez-vous vu passer un gros chien noir par icitte ?

—Oui. Y vient d'en passer un qui s'en allait par là.

—Y avait-y l'air enragé ?

—Y avait pas l'air ben, ben d'bonne humeur."

Et le vieux colon se remet à faucher.

*

*

*

Celle-ci aurait amusé le bonhomme La Fontaine :

Un chasseur, venu de la ville, poursuivant

un renard avec son chien, avait perdu leurs traces. Passant près du père Lavictoire, qui travaillait dans son champ, il lui crie : "Hé! l'ami, avez-vous vu passer un renard et un chien?"

—Oui, et y viennent de passer.

—De quel côté allaient-ils?

—Par là, dret au nord-est.

—Étaient-ils loin l'un derrière l'autre?

—Ah! non y étaient pas mal proches; le chien avait une p'tite avance, mais j'cré ben à l'heure qu'il est, qu'le renard a dû le rejoindre."

*

*

*

Le dimanche précédant le premier de l'an, sa femme lui dit au déjeuner : "C'est aujourd'hui que les bancs se vendent à l'église. J'sus tannée de traîner les allées. Les Latendresse, les Laverdure, les Toto Lapointe, les Brazeau, les Jolicoeur, les Jolifoux ont tous des bancs, et y sont pas plus riches que nous autres. Y a toujours une limite à toute. Que ça coûte ce que ça voudra, Baptiste, y faut qu'tu m'achètes un banc!

—C'est bon, Zoé, c'est bon! Coûte que coûte, j'vas t'en acheter un.

—Eh ben! dépêche-toé; tu vois comme y

neige; y a creux d'icitte à l'église et pis la Grise n'est pas ben valeureuse."

Maintenant la blanche tempête achevait de combler les chemins. Comme le père Lavictoire entrait dans l'église le célébrant était assis sur la banquette; les chantres entonnaient le *Gloria*. Affecté de cataractes, la figure couverte de neige, le pauvre colon n'y voyait goutte. Il tâtait autour de lui comme pour tremper sa main.

La fabrique étant pauvre, on n'avait pu terminer l'intérieur du temple. Aussi, au lieu d'un bénitier en pierre, supporté par un bel ange en plâtre, on avait cloué au plançon servant de colonne, près de la porte, un petit seau bas, dans le genre de ces "baquets à manche" qu'utilisaient les femmes de colons pour y démêler la farine de blé noir et en faire ces bonnes galettes de sarrasin, appétissantes à manger avec du bon beurre ou du lard froid, à l'époque si fière du défrichement.

Les jeunes gens ricanaient (cet âge est sans pitié) en voyant le trouble du vieillard, et celui-ci, impatienté de ne pouvoir atteindre l'eau lustrale, s'écria: "Sapré mille gueux! Y ousqu'y ont mis le baquet, donc, à matin?"

Le prêtre sursauta sur son siège, les chantres interrompirent leurs chants religieux, et ce fut une alerte, presque un scandale dans le lieu saint.

La messe terminée, le père Lavictoire s'approcha de la balustrade pour assister à l'enchère des bancs; mais il tombait mal. Grâce à l'abondante récolte de l'année, pas un colon n'avait quitté la place, et il se trouva que deux bancs seulement étaient à vendre, dans les première rangées. Malheur! De plus, un jeune notaire et un jeune médecin venaient d'arriver dans l'endroit: mariés à de jolies femmes, ils caressaient, sans doute, l'espoir de les installer en avant de l'église, comme annonce, afin d'attirer la clientèle.

En présence de M. le curé, de messieurs les marguilliers et d'un bon nombre de francstenanciers (dans les petites colonies, les habitants s'intéressent à tout et prennent plaisir à assister aux moindres réunions), le bedeau, monté sur une chaise, commença l'enchère: "Combien pour ce banc-ci?—Une piastre.—Deux piastres.—Trois piastres.—Quatre piastres."

C'était le notaire et le médecin qui se le disputaient, tandis que le père Lavictoire, la bouche et les yeux tout grands ouverts ne soufflait mot.

Le notaire dit au médecin: "Inutile d'aller plus loin, je vous le laisse à cinq piastres, je prendrai l'autre."

Mais il avait compté sans notre héros. Le bedeau remit le dernier banc à l'enchère.

—Pas nécessaire de perdre votre temps pour rien, fit le notaire, qui voulait se montrer généreux en face du public, je prendrai ce banc à cinq piastres, moi aussi.

—Six piastres! vociféra le père Lavictoire.

—Sept piastres, répliqua, surpris, le tabellion.

—Huit piastres!! cria encore plus fort le vieux colon.

A ce moment pathétique, tous les assistants intéressés par la lutte entre cet homme de profession, jeune, rasé de frais, parfumé et vêtu de drap fin et ce colon âgé, cet "éventreur" de terres neuves, aux cheveux en broussaille, à la barbe longue, habillé de grosse étoffe du pays, s'approchèrent des deux combattants. Les plus jeunes "tapaient" des clins d'oeil au père Lavictoire; d'autres, debout derrière lui, enfonçaient leurs genoux dans ses jarrets, en l'encourageant tout bas: "Envoyez fort, père! Envoyez fort!"

Le notaire n'était pas riche; il suait à grosses gouttes, mais il n'aurait pas voulu céder: c'eût été de nature à lui faire perdre la confiance de ses clients.

—Neuf piastres, dit-il, alors, en hésitant.

—Dix piastres! répondit, sans broncher, l'homérique "faucheur".

—Gardez-le, conclut le notaire, courroucé.

—Oui, j'le garde, et j'sus capable de le

payer itou, rétorqua le vieillard, en sortant un billet de banque tout flambant neuf qu'il remit au curé. Celui-ci dont la sympathie allait plutôt au notaire risqua une observation : "Ne croyez-vous pas, M. Lavictoire, que le prix de dix piastres soit un peu élevé pour vous? Si vous le regrettez, il est encore temps, on peut recommencer l'enchère.

—Pas un sacre! M. le curé. J'ai promis à Zoé de lui acheter un banc à n'importe quel prix, et ma parole, c'est de l'or. Je n'ai jamais trompé personne, pas même ma femme."

En sortant de l'église les jeunes colons l'acclamèrent.

—Sapré mille gueux! disait le vainqueur, on va voir si les "morvaillons" de la ville vont venir faire la loi aux vieux colons du Nord, à c't'heure.

En s'en retournant chez lui avec la Grise, clopin-clopant, cahin! caha! à travers les bancs de neige durcis par le vent, le père Lavictoire eut tout le temps voulu pour songer à la frasque qu'il venait de commettre. Une mélancolie, plus terrible que toutes les tempêtes, ravageait son âme.

—Que va dire Zoé, songea-t-il, mon Yeu que va dire Zoé, elle qui est si ménagère?

Il n'avait pas hâte d'arriver, le malheureux, et il laissait la Grise aller son petit bonheur de train.

—N'importe! dit-il, c'est fait. Elle va avoir un beau banc, en avant, avec les grosses gens. Je lui dirai la vérité, et si elle me chicane, j'endurerai.

Après avoir mis la Grise à l'écurie, le père Lavictoire entra. La table était servie pour le dîner; mais sa femme ne lui laissa pas le temps de prendre une bouchée.

—As-tu acheté un banc, Baptiste?

—Oui, j'en ai acheté un.

—As-tu payé cher?

—Oui, j'ai payé cher.

—Comment?

—Devine.

—Trois piastres?

—Monte, monte.

—Quatre piastres?!

—Marche! Marche!

—Mon Yeu, Seigneur! T'as pas payé cinq piastres toujours???!

—Envoye! Envoye!!

—Pas six piastres???!

—Grimpe!! Grimpe!!! ma Zoé!

—T'as pas payé sept piastres, voyons???!!!!

—Grimpe encore un barreau, Zoé!!!!

—Tu m'diras pas que t'as payé huit piastres???????

—J'ai pas payé huit piastres, ni neuf, j'ai payé dix piastres.

—Ah! mon Yeu Seigneur! dit la vieille

femme, en s'appuyant sur le coin de la table pour ne pas tomber. Y penses-tu, Baptiste, dix piastres ! Songe donc à ce qu'on aurait pu acheter avec ce montant-là. C'est le prix d'une bonne vache à lait, nous autres qu'on en a seulement que deux. Avec une autre vache on aurait pu faire du beurre pour vendre, engraisser un ou deux goretts de plus, etc., etc.

Le père Lavictoire bouillait, mais il se retint ; il avait promis de ne pas se choquer. Il avala les bouchées doubles et partit en sifflotant pour aller passer le reste de l'après-midi chez un voisin.

Il revint tard pour le souper et s'assit à table, mais Zoé recommença aussitôt les Litanies de la Vache à lait. C'était le bout, la mesure était pleine, l'orage devait éclater. Le vieux "loup de terre" assena un coup de poing si violent sur la table, qu'il fit sauter par terre les tasses et les assiettes.

— Sapré mille gueux ! s'écria-t-il, veux-tu ben en finir avec c'te vache ! c'te vache ! Elle a pas d'autre chose à dire depuis le midi. C'est pas une vache que tu voulais avoir, Sapré mille gueux ! c'est un banc. Admettons que j'aurais acheté une vache, étais-tu pour l'amener tous les dimanches à l'église, pour t'assire dessus??!

Et il eut la paix.

COMMISSIONS POUR L'AUTRE MONDE

Labiche, le désopilant auteur dramatique parisien, qui a laissé plus de cent pièces de théâtre, était l'un des hommes les plus spirituels de son temps. Les jeux de mots et les boutades qu'on lui attribue sont innombrables. Il en émit jusqu'à sa mort. Voici ses dernières reparties.

Le médecin, voyant que Labiche baissait rapidement, lui dit : "J'aurais confiance dans un traitement que je n'ai pas encore essayé : les sangsues. Je vais vous en mettre trois dans le dos, pour décongestionner vos poumons, et je reviendrai dans quelques heures pour en juger l'effet."

Quand l'homme de l'art revint, il dit à son patient : "Il y a deux sangsues qui ont bien

fait leur devoir, mais l'autre n'a rien fait du tout.

—Quelle en est la raison? demande Labiche?

—Il est probable, répond le médecin, que celle-là n'aime pas le sang.

—Eh bien! conclut l'amusant auteur, vaudevilliste jusqu'à la fin, quand on n'aime pas le sang, on ne se met pas sangsue."

Comme il n'y avait plus d'espoir, les membres de sa famille s'approchèrent pour lui faire leurs derniers adieux. Son fils, veuf depuis quelques mois, lui dit en sanglotant: "Cher papa, tu vas bientôt revoir ma pauvre Hélène, veux-tu lui dire comme je l'aime toujours, combien je la regrette et la pleure?"

—Hélas! lui répondit Labiche d'une voix entrecoupée par les râles de la fin, ne pourrais-tu pas... mon cher enfant... faire ta commission... toi-même?

En lisant ces notes dernièrement dans les "Lectures pour tous", je pensai aussitôt à mon vieux guide, William Aubé, du Lac Caribou dans les Laurentides, une région isolée, surtout à l'époque de la colonisation, mais la seule dans notre pays où j'aie rencontré cette touchante coutume.

Ce doit être une des nombreuses traditions emportées de la douce France par nos ancêtres, et nous n'avons pas à en rougir, puisqu'on

la retrouve existant encore à Paris même, dans la Ville-Lumière.

J'aimais William Aubé pour bien des raisons; il était né intelligent, peut-être aussi intelligent que Labiche. Mais, élevé dans les bois, son esprit n'avait reçu aucune culture: ses jeux de mots étaient des fleurs sauvages.

D'un caractère joyeux, doué d'une très belle voix, il égayait nos voyages à travers la forêt par tout un répertoire de chansons du terroir, dont quelques-unes de son cru.

Très fort, il se chargeait volontiers de porter sur son dos le poisson, le gibier et tous les accessoires des campements.

Fait singulier, il était né le même jour et au même endroit que moi, et comme moi, il avait treize enfants: huit fils et cinq filles.

Son père s'étant fait colon était allé défricher des terres neuves des Laurentides, et c'est là que je connus le jeune William, alors que j'avais, comme médecin, un territoire très vaste à parcourir.

William avait pourtant un défaut: il était âpre au gain; il aimait à se faire payer, jusqu'au dernier sou, ce qui lui était dû. Quand je lui reprochais son amour du vil métal, il me répondait: "Comment voulez-vous, monsieur le docteur, qu'on n'aime pas l'argent, quand on a quinze gueules à nourrir: moé, ma femme et mes treize enfants?"

Un jour, William tomba malade et me fit mander. Je le trouvai très mal. Connaissant son courage je lui dis franchement, sans détours, que sa maladie était des plus graves et qu'il valait mieux pour lui de mettre ordre à ses affaires. Il me répondit simplement : "Merci, monsieur le docteur !" Et il fit venir le prêtre, le notaire, se préparant à la mort, avec calme, sans précipitation et sans regrets apparents.

Je le revis quelques jours plus tard et l'avertis que sa fin était proche.

William n'était pas d'une foi à soulever les montagnes, tant s'en faut, mais il aimait bien à imiter les autres, avec l'arrière-pensée, sans doute, de servir tout à la fois ses intérêts spirituels et ses intérêts temporels. Il fit prévenir ses parents, ses amis et avertir tous les habitants du hameau (comme c'était la coutume) qu'il se chargerait de leurs commissions pour l'autre monde.

Prévoyant une agonie imminente, je décidai de passer la nuit auprès de lui.

Le soir, la maison s'emplit d'hommes et de femmes venant lui faire leurs adieux et lui confier leurs messages.

En ma qualité de médecin, j'eus le privilège et le devoir de demeurer dans la chambre où tous entraient à tour de rôle, comme au confessionnal. J'en entendis de bien drôles

et j'aurais ri, si, touché de tant de foi, je n'avais eu envie de pleurer.

Le dernier qui entra me sembla beaucoup plus pauvre que les autres. Il s'avance gauchement, tenant sa coiffure à la main, hésitant et ne sachant que dire. A la fin, il balbutie : "Bonsoir, M. Aubé. Y paraît que ça va pas ben, ben? Mais ça va revenir; vous avez un bon docteur... et pis..."

—Non, non, c'est fini, mon Charles. Je pars demain matin et si t'as... quelque chose... à faire dire... à ton père... c'est le temps... et dépêche-toi.

—Eh ben! M. Aubé, puisque vous êtes *décidé* de partir, vous pourrez dire à mon vieux père comme ça que ça va ben à la maison... à part ma femme... et de ma vache qui sont malades. Qu'y tâche donc d'arranger ça avec le bon Yeu pour pas qu'y partent tous les deux. Ça ferait un gros dérangement pour mes petits enfants et pour moé. A part de ça, s'il pouvait me faire avoir une job dans le bois pour c't'hiver, parce que ça s'annonce mal pour l'ouvrage.

—C'est-y tout, mon Charles? demande le moribond.

—J'cré ben, M. Aubé.

—J'vas-t-y lui parler des cinq piastres... à ton père?

—Quelles cinq piastres, M. Aubé?

—Tu sais ben... les cinq piastres... qu'il me devait... quand il est mort... il y a six ans... et que tu m'as promis... devant lui... de me payer?

—Oh! ça, ça fait longtemps, M. Aubé, et c'est prescrit.

—Oui devant les hommes... mon Charles... mais il n'y a pas de prescription... devant le bon Yeu... Ton père souffre peut-être ben... dans le purgatoire... par ta faute. Fais comme tu voudras... mais j'vas lui en parler... ben certain... et j'cré que ça va lui faire ben d'la peine...

—Non! non! M. Aubé, ne lui dites pas, j'm'en vas aller le cri votre argent.

Charles sortit à la course et revint presque aussitôt, tenant un billet de cinq dollars à la main; il le remit au mourant qui lui dit: "Merci!" Puis, avec un sourire malin, en montrant le billet de banque, il ajouta cette phrase, hachée par le hoquet: "Un qui va être fier... mon Charlot... c'est ton vieux père"...

Et il mourut.

MONSIEUR L'INSPECTEUR

Philorum Nantois, l'Inspecteur des Ecoles, était non seulement un homme instruit et intelligent, mais encore le plus joyeux des compagnons de pêche et le meilleur des amis.

Pourquoi a-t-il été enlevé si prématurément à sa famille et à tous ceux qui l'affectionnaient, tombé victime de son dévouement pour l'un des siens? Dussé-je atteindre l'âge de mes aïeuls, quatre-vingt-dix ans, je ne l'oublierai jamais!

Je me rappellerai toujours les heureux moments passés avec lui à la pêche surtout, sur la *Rivière du Nord*, et sur les lacs *Des Sables*, *Des Iles*, *Ouareau*, *Maribout*, *Penbina*, *Nominique* et tant d'autres. Quels éclats de rire que l'on pouvait entendre à plus d'un mille de distance!

Et s'il m'arrivait par malheur de retirer du fond de l'eau une branche morte au lieu d'une truite frétilante, il s'esclaffait si fort et d'une façon si désordonnée, que les oiseaux effrayés s'enfuyaient loin du rivage, que le poisson étonné s'arrêtait de mordre, et l'écho embrouillé ne savait plus quoi répondre.

Mais au foyer quel homme calme et réservé en présence de sa femme et de ses enfants! Toutefois, c'est lorsqu'il accomplissait les fonctions d'inspecteur qu'il était tout à fait méconnaissable.

Il fallait le voir passer sur la rue, drapé dans son large frac noir, déambulant d'un pas grave et solennel, avec son air tellement monacal qu'à sa rencontre les gens mettaient chapeau bas et que parmi ceux qui ne le connaissaient point, certains lui disaient d'une voix flûtée: "Bonjour, monsieur le curé" ou "Salut, monsieur l'abbé".

Un jour qu'il faisait ses inspections dans mon territoire il m'invita, à titre de président de la Commission Scolaire, à l'accompagner, ce que j'acceptai avec beaucoup de plaisir.

—Veux-tu prendre un petit verre de vin avant de partir? lui demandai-je.

—Merci, mon cher docteur, tu dois comprendre que dans l'exécution de mes devoirs, je n'accepte jamais rien.

Après avoir visité deux écoles dans la ma-

tinée, nous fûmes dans l'après-midi en voir une autre, toute petite, au fond des concessions.

En nous apercevant, l'institutrice s'empressa de nous souhaiter la bienvenue, et l'inspecteur, roulant ses mains l'une dans l'autre, salua en disant d'une voix onctueuse: "Bonjour! mademoiselle." Puis, aux élèves: "Bonjour, mes chers enfants, j'aime à croire que vos bons papas et vos bonnes mamans sont tous en parfaite santé." Et les potaches de crier comme une bande de grenouilles: "Bonjour! monsieur l'inspecteur! Bonjour! Bonjour! Bonjour!" car la maîtresse leur avait bien recommandé d'être très polis envers le personnage distingué qu'elle attendait déjà depuis quelque temps.

Elle nous présenta deux sièges, et sur un signal qu'elle fit, tous les élèves vinrent se ranger en demi-cercle, en face de nous, les petits garçons d'un côté, les fillettes de l'autre. Gracieusement, elle leva la main droite, l'abaissa, et ils entonnèrent tous ensemble le joli cantique qui se chante dans nos églises:

Venez, céleste Epoux,
Objet charmant et doux,
Montrez-nous vos appas,
Où, vos appas,
Descendez, ne tardez pas.

Philorum rougit comme une pucelle attendant pour la première fois une déclara-

tion d'amour. C'était un coup terrible porté à sa modestie, lui, l'homme simple de goûts et sans prétention ; il concevait bien en sa vaste intelligence, qu'avec sa tête chauve, sa face apoplectique, ses grandes lunettes et son gros ventre, il ne devait ressembler que d'infiniment loin à l'Époux mystique.

Tout à coup, il se leva, disant : "C'est bien ! mes enfants, retournez tous à vos places. Mademoiselle, nous sommes très pressés, et nous allons procéder à l'examen de vos élèves.

—Une minute, s'il vous plaît, monsieur l'Inspecteur." Et elle fit signe à deux fillettes d'avancer.

L'une portait dans ses petites mains un énorme bouquet, composé, si je me rappelle bien, de grosses fleurs blanches de rhubarbe, de feuilles d'asperges, de renoncules, et surtout de beaucoup de pissenlits. L'autre tenait une grande feuille de papier blanc, *UNE ADRESSE*, toute bordée de fleurs colorées et soulevées, que la charmante maîtresse avait dû enlever des lettres de ses amoureux. Ce qu'elle devait être fréquentée, car elle n'était pas laide, la coquine !

Après un grand salut qui inclina jusqu'à nos genoux deux petites nattes enroulées, superposées d'un ruban rouge, l'une de ces élèves se mit à débiter d'un ton uniforme :

"Révérend pasteur,

C'est le bon Dieu qui vous amène"...

.....
Et elle finit par ces mots extraordinaires :
"Veuillez, digne pasteur, accorder à vos enfants votre plus sainte bénédiction."

Pendant cette lecture, mon ami bouillait, mais je voyais qu'il essayait de réprimer ses *bouillons*. Quant à moi, je me tenais les mâchoires des deux mains afin de ne pas éclater.

Monsieur l'inspecteur, impatienté, s'écria : "Oh ! vite ! Maintenant, procédons à l'examen."

Ce fut court, car les élèves étaient tous des commençants et mon ami, d'ailleurs, se sentant comme Jonas dans la baleine, avait hâte de sortir.

D'une main nerveuse, il écrivit son rapport avec célérité, cela se comprend, dans le registre de l'école, puis il prit son chapeau.

Mais de son air câlin, l'institutrice le fit rasseoir ; mon ami, bien que doué de vertus féroces, ne pouvait résister aux sourires d'une jolie femme. Elle voulait expliquer : "Monsieur l'inspecteur, voici la fin de l'année, et nous attendons dans quelques jours la visite de monsieur le curé et de messieurs les commissaires, en particulier de Monsieur le Président (elle me désigna), qui doivent venir faire les examens ; à cette occasion, j'avais préparé une adresse pour notre digne pasteur, c'est celle

que vous venez d'entendre, comme vous avez dû le deviner, et une petite séance littéraire, et j'aimerais à vous en donner une répétition.

—Impossible, mademoiselle, impossible, nous sommes trop pressés.

Et il se leva de nouveau.

La petite chatte revint à la charge, en miaudant : "Au moins, Monsieur l'Inspecteur, vous ne refuserez pas d'entendre la plus jeune de mes élèves vous réciter une fable du bon La Fontaine."

Et Philorum, résigné, se rassit pour la troisième ou quatrième fois.

La maîtresse, prenant au-dessous des bras une fillette toute petite et toute mignonne, la jucha sur un tabouret en face de nous et lui dit : "Rose, récitez *La Belette* à monsieur l'inspecteur."

L'enfant, gênée à l'extrême, commença : "La Belette"... puis de plus en plus intimidée à la vue de ces deux gros hommes et de leurs grandes lunettes, elle reprit, en rechignant et se mettant un doigt dans la bouche : "La Belette"... Puis, elle répéta encore en pleurnichant : "La Belette".. Et enfin elle se mit à crier : "La Belette" et s'enfuit en sanglotant.

—Ouf! soupira mon ami, allons-nous-en!

La maîtresse insistait encore pour nous faire entendre d'autres petits prodiges. Mais Philorum, laissant les fleurs sur son siège, se

hâta vers la porte en disant : "Bonjour, mademoiselle, bonjour, mes enfants!" Et le choeur des grenouilles reprit : "Bonjour! Bonjour! Bonjour!"

—Monsieur l'Inspecteur, appelai-je, monsieur l'Inspecteur, vous oubliez votre bouquet! Et lui faisant une profonde révérence je le lui mis pieusement dans les mains.

Une fois dehors, ne pouvant plus me contenir, j'éclatai. Ce fut formidable. Mais mon ami, lui, ne riait pas. Il savait bien que babilard comme j'étais, j'allais raconter à tout le monde l'histoire de l'Epoux mystique et de ses appas, de la Belette et coetera.

Rouge comme une pivoine, il lança ses fleurs à côté de la route, en jurant : "Oh! ce qu'elle est bête, la vache!!!"

LE BLASPHEMATEUR

Un soir d'hiver, j'entrai, après souper, dans la vieille auberge située en face de chez moi, pour aller faire un brin de causerie avec le propriétaire, le père Amable Godon, que j'estimais beaucoup. C'était un homme trapu, portant une longue barbe grisonnante, car il frisait la soixantaine.

Je l'aimais surtout pour sa franchise, son honnêteté, sa bonne humeur et sa patience incomparable.

Le Roi du Nord, le curé Labelle, partageait mes sentiments à son égard. Dans ses excursions nombreuses pour les fins de colonisation il arrêtait toujours à cette auberge; et loin de lui demander quelque chose pour les dépenses, le père Amable, qui savait le curé pauvre, lui donnait souvent des provisions pour continuer sa route. L'auteur de *L'His-*

toire de Ste-Agathe, le docteur Grignon, fait mention de cette amitié que le grand apôtre portait au vieux cabaretier. C'est à lui qu'il dit un jour, voyant que ce brave homme, découragé, partait avec sa famille à destination des États-Unis: "Quoi qu'il arrive, Godon, ne vends jamais ta terre. Avant longtemps, une ville sera construite sur ces lieux et tu vivras dans l'abondance." Prophétie qui s'est réalisée parfaitement.

Mais quand j'entrai ce soir-là dans l'humble auberge, le doux vieillard ne répondit pas au bonsoir que je lui souhaitais et me parut très excité. Que se passait-il? Deux hommes bien "plantés", mais ivres comme des polonais, étaient au bar et demandaient à boire en blasphémant.

Le père Amable vint à moi et me dit: "Docteur, je suis furieux. Ces deux ivrognes-là sont arrivés saouls, et comme je leur refuse de la boisson, ils menacent de tout briser et sacrent comme des démons.

—Mais appelez donc la police, lui suggèrai-je.

—La police? Vous savez bien, docteur, qu'il n'y a pas de police ici!

—Faites venir le bailli Moineau.

—Le bailli! Oui, un beau petit, celui-là. Il a passé l'après-midi à boire avec ces deux

gars-là, à l'autre auberge; il est aussi saoul qu'eux. Mais ça va finir, je vais me faire justice moi-même!

Et s'avançant vers l'un des deux ivrognes, il lui intima: "C'est assez sacrer, Paquette. Je ne veux plus t'entendre, si tu ne fermes pas ta boîte, c'est moi qui vas te la fermer."

Paquette, surpris, s'arrêta net et regarda mon vieil ami d'un air hébété. Qu'allait-il faire? Allait-il le frapper? Je savais le père Amable brave et robuste, mais que pouvait-il contre deux?

L'autre ivrogne, Dérrouin, se mit à crier comme un déchaîné: "Comment! Paquette sacrera pas? Oui, y va sacrer!"

Et assénant sur le comptoir un coup-de-poing formidable qui fit s'entrechoquer verres et bouteilles, il rugit: "Sacre, Paquette! Sacre donc!"

Paquette ne bougea pas.

Dérrouin reprit: "Je voudrais ben voir l'homme qui va empêcher Paquette de sacrer." Et donnant un autre coup-de-poing aussi fort que le premier, il répéta: "Sacre, Sacre, Paquette!"

Pas un mot!

—Pourquoi est-ce que tu ne sacres pas, Paquette?

Et l'ivrogne répondit d'un air bête: "J'sus pas capable; j'men rappelle pus!"

Le père Amable, étonné de l'effet produit par sa menace, se mit à rire: "Ah! là, tu me fais plaisir, mon Paquette. Je savais bien que vous étiez deux bons garçons. Venez prendre un coup avec moi; c'est moi qui paie. Et tirant de derrière le comptoir une carafe à gros ventre, il versa trois verres d'un liquide rouge foncé, une espèce de vin de "gabelle", que l'aubergiste réservait pour les clients qui avaient trop bu, et que les vieux biberons du village avaient baptisé, en l'honneur du patron de l'établissement, du nom assez poétique de "*ruban de Saint-Amable*".

—Torrieu! que c'est bon! dit Paquette, en s'essuyant la bouche du revers de sa manche.

—C'est pas méchant, "la viarge", répondit Dérrouin, mais c'est pas fort.

—A présent, mes amis, leur conseilla l'aubergiste, allez-vous-en comme deux bons maris trouver vos femmes. Elles doivent vous attendre pour souper.

Paquette regarda la vieille horloge suspendue au-dessus des bouteilles et balbutia: "Neuf heures! pour souper c'est un peu tard, mais on pourra toujours arriver à temps pour la chapelet. Viens-t'en, Dérrouin!

Et ils sortirent, bras dessus, bras dessous, en criant: "Bonsoir!... Bonsoir!... père, père Amable!

—Bonsoir! Bonsoir! mes garçons!”

*

*

*

Donat, le fils d'Amable, l'aubergiste précité de mon village, fut marchand pendant cinquante ans, lancé un peu dans tous les commerces: l'épicerie, les ferronneries, les nouveautés, la peinture, et surtout la chaussure. Si j'avais eu à choisir, je crois que c'est le commerce de la chaussure que j'aurais préféré.

Voyez-vous, c'est si aimable que d'avoir à essayer des bottines garnies d'une centaine (?) de boutons et montant très haut sur les gros mollets des jolies femmes.

Mais Donat n'était pas un homme comme ça. Autrement, il n'aurait pas été juge de paix, pendant trente ans, conseiller, maire de son village pendant neuf ans et marguillier presque à perpétuité.

A cause de sa jovialité, de son talent de conteur et de ses fines reparties, son magasin était devenu le rendez-vous de tous les gais lurons, hommes de profession ou gens de négoce cherchant un peu de repos ou de distraction. Si vous vouliez avoir des nouvelles fraîches, c'est là qu'il fallait aller; si vous aimiez parler de chasse, de pêche, de sport, c'était l'endroit voulu; si vous désiriez discuter po-

litique et choses municipales, c'était la vraie place.

Mais surtout, si vous aimiez à déguster une histoire savoureuse, bien assaisonnée, salée ou sucrée, il n'y avait pas de restaurant plus à la mode.

Un jour que nous étions à causer des hommes et des bêtes, dans la manière de Jules Renard, Donat me dit en regardant par la fenêtre: "Tiens, docteur, voici le père Moïse Jolicoeur qui s'amène, fais-lui donc raconter l'histoire du blasphémateur. Mais fais venir ça de loin, car ce n'est pas toujours facile de le faire jaser."

Un gros vieux, trapu, aux épaules larges, à la barbe blanchie, entra, en frappant le plancher de ses pieds, sa voix de basse grommelant: "Hum! Hum! Bonjour la compagnie!"

Je m'empressai au-devant de lui, et lui serrant les mains avec chaleur: "Bonjour, monsieur Jolicoeur, comment vous portez-vous?"

—Hum! Hum! répondit le vieillard, comme s'il eût voulu se "dégourmer", je me porte comme un jeune homme!

—Oui, fis-je, un jeune homme de soixante ans, n'est-ce pas?

—Soixante et dix tout à l'heure. M. le docteur, Hum! Hum!

—Ça ne paraît pas. Et pourtant vous avez bien travaillé dans votre vie?

—Oui, monsieur, j'ai ben travaillé, à faire de la terre neuve, à couper du bois dans les chantiers, à faire la "drave" dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, hum! hum! Mais vous savez, docteur, l'ouvrage, la misère, ça ne fait pas mourir; j'suis sain comme une balle. Et il fit un saut dans la place comme s'il eût voulu danser une gigue.

—J'vous assure, continua-t-il, que c'est pas moé qui enrichis les docteurs. J'ai jamais pris une pilule de ma vie! Hum! Hum!

—C'est beau, monsieur Jolicoeur, et je vous en félicite. Mais dites-moi donc, car ça m'intéresse comme médecin, de tous les durs travaux que vous avez faits, c'est le flottage des billots—la drave comme vous dites—qui doit être le pis, à cause des rhumatismes que cela amène? Avez-vous fait la drave longtemps?

—Pendant trente-deux ans. J'ai passé trente-deux hivers en chantier, en haut de Bytown, et tous les printemps j'descendais avec la drave.

—Pardonnez à ma curiosité, M. Jolicoeur, mais on me dit que dans ces chantiers il y a de bien braves hommes, mais il en est aussi qui blasphèment d'une façon épouvantable. Est-ce vrai?

—Oui, M. le docteur, c'est vrai, ben trop vrai!

—En avez-vous entendu vous-même?

—Oui, monsieur... Tiens! dit-il en se frappant les deux mains ensemble, j'vas raconter une affaire effrayante que j'oublierai jamais de ma vie.

Et le vieillard commença son récit:

—Hum! Hum! Y a d'ça environ quarante ans; on faisait la drave sur l'Ottawa. On était ben une centaine d'hommes. Ça allait pas mal, mais en arrivant aux Rapides des Joachims, pas moyen d'avancer, une "jam" barrait les rapides, haute comme le clocher de l'église. C'était une montagne qui grossissait toujours, à mesure que les billots arrivaient; les foremen de la compagnie étaient découragés, tous les hommes étaient arrêtés, rien marchait. Du rivage, on voyait la "clef". Un gros pin blanc debout au beau milieu du rapide. Fallait la faire partir...

Qui y irait? C'était courir à une mort certaine. L'eau se trouvait bien haute et se précipitait en bouillonnant à travers les plançons et les rochers.

Les deux foremen criaient: "Qui c'est qui veut faire partir la *clef*? Dix piastres pour celui-là!... Quinze piastres!... Vingt-cinq piastres!... Personne veut y aller. Vous êtes tous des peureux, des lâches!..."

Les draveurs, insultés, se mirent à crier : “Allez-y donc, vous autres, si vous êtes si braves ; c’est autant à vous qu’à nous autres de risquer votre vie.”

—Oui, oui, allez-y, criait-on de tout côté en fonçant sur eux.

Bijou Bougie s’avança en blasphémant et dit aux foremen : “Nous autres, des lâches ! C’est vous deux qui êtes des peureux ! des chiennes !” Et saisissant une pôle grosse comme le bras, il la cassa en deux sur son genou et en jeta les deux bouts à la face de ses chefs. Bijou Bougie n’était pas un bijou à se mettre dans le cou. C’était un homme de six pieds, aux épaules carrées, à la figure noire, équarrie à la grand’hache. C’était un boulé, un batailleur, et quand il était en colère et qu’il sacrait, c’est comme si on avait entendu rugir un lion : tout le monde tremblait.

Lâchant un autre blasphème, il sauta avec sa pôle ferrée et son cant-hook dans la première chaloupe de drave et cria aux hommes : “Poussez ! poussez ! tas de calvins !” Et il se dirigea à force de rames du côté de la jam, qu’il parvint à atteindre sans trop de misère, les billots entassés faisant un barrage à l’eau. On le vit travailler pendant une heure comme un démon de l’enfer, et à travers le bruit fait par le torrent, on entendait les saints noms du Christ, de la Vierge, du Calvaire et

du Ciboire, lancés avec rage, mépris et colère! ...Hum! Hum! (et le vieillard continua d'une voix étranglée par l'émotion). Tout à coup on entendit un bruit épouvantable, comme un coup de tonnerre ou de canon; c'étaient les billots qui se précipitaient par milliers au milieu de l'abîme.

Prompt comme l'éclair, Bougie avait sauté dans sa chaloupe, mais les billots allaient si vite qu'ils culbutèrent le bateau, et Bougie disparut dans le torrent; presque aussitôt on le vit apparaître, se cramponner à une grosse pièce de bois qu'il avait saisie par un bout. En un clin d'oeil il était à cheval sur son morceau de bois. Le courant l'entraîna d'abord du côté du rivage, pas assez proche cependant pour qu'on pût lui porter secours. Tous les draveurs, excités, couraient sur la grève avec leurs pôles, des câbles, espérant toujours qu'il viendrait assez près pour saisir les cordes de toutes sortes qu'on lui lançait ou les perches qu'on lui tendait. Mais tout était inutile, et c'est alors qu'on entendit le malheureux proférer les blasphèmes les plus terribles; pas un saint, pas une sainte, ni le bon Yeu, ni les anges étaient épargnés.

D'autres morceaux de bois charriés par les rapides vinrent frapper sur le billot qui supportait Bougie et il fut de nouveau précipité au fond de l'eau; mais on le vit surnager enco-

re et se cramponner à un autre plançon ; la tête sortie de l'eau, il ne blasphémait plus le nom de Dieu ni des saints ; il se mit à appeler le démon à son secours : "Satan, criait-il, Lucifer ! Sauvez-moé, moé qui vous ai servi fidèlement toute ma vie ! Sauvez-moé ! et je vous appartiendrai pour toujours !"

Pendant quelques minutes on n'entendit plus rien ; on voyait encore sa tête et ses mains, mais il paraissait épuisé...

C'est alors, messieurs, qu'on a entendu des paroles assez épouvantables que les cheveux nous sont venus drets sur la tête...

Et le vieillard, tout ému, suspendit son récit.

Je risquai : "Ne pourriez-vous pas nous dire, M. Jolicoeur, ce que le blasphémateur a hurlé de si effrayant ?"

—Oui, messieurs, j'vas vous le répéter...

Baissant la voix et regardant autour de lui, afin de s'assurer si d'autres personnes ne l'écoutaient pas, il ajouta, scandant ses paroles : "Quand... Bijou Bougie vit que le diable ne venait pas à son secours, il le traita.... *d'enfant de chienne!* et engloutit, pour toujours!!!"

LES AMOURS DU PERE LEON

A M. Patrice Lalande, le fils de mon héros.

La veuve Jolicoeur était une petite vieille accorte et ragote. Quand elle déambulait sur la rue, la figure rougeaude et souriante, elle se balançait comme l'oie, dont elle avait l'intelligence.

Son bon vieux lui laissa un peu de biens en mourant, et, n'ayant pas d'enfants, elle partageait son temps entre l'église et les soins de son petit ménage.

Elle demeurait à deux pas de chez moi, et souvent elle venait faire un brin de causerie avec ma femme ou jouer avec mes bambins; quelquefois, aussi, elle nous demandait d'écrire des lettres pour elle, car elle savait à peine lire et signer son nom.

Elle aimait à parler de ses dévotions, et de sa vache qui donnait douze "vaisseaux" de lait par jour, tandis que la nôtre, disait-elle, n'en donnait que six, nous cachant qu'elle avait fait faire chez le ferblantier, en secret, des plats exprès pour elle, ne mesurant qu'une pinte au lieu d'un pot.

Et ses poules donc! Ce qu'elles pondaient! Elle "levait" jusqu'à treize et quatorze oeufs par jour, oubliant qu'elle ne possédait que douze poules et un coq. Oh! la bonne petite vieille!

—J'arrive du presbytère, racontait-elle un jour à mon épouse, et j'ai vu M. le curé: il m'a abonée aux *Ananas de Ste-Anne* et m'a fait entrer dans l'*Archiconfrérie des blasphémateurs*.

—Mais j'ai appris une grande nouvelle, madame Jolicoeur, vous ne m'avez pas parlé de cela; il paraît que vous allez vous marier?

—Ah! non! non! c'est pas le cas, madame, c'est des *suppositoires* que les gens font.

Quelques jours plus tard elle revint à la maison, et raconta d'un air soucieux qu'elle s'ennuyait beaucoup du défunt et que, la nuit, elle avait grand'peur du vent.

—C'est curieux, lui dis-je en riant, comme les vieilles veuves qui veulent se remarier en jettent toujours la faute au vent; les vieux

veufs, eux, accusent les souris de manger leurs habits!!

Et c'est vrai que la veuve était en amour. Un petit vieux bien mis, mais à la mine chafouine, la fréquentait. Il venait d'arriver au village, personne ne le connaissait. En marchant, en parlant même, il faisait beaucoup de vent, mais ce n'était pas l'espèce de vent que la vieille amoureuse redoutait.

Le Don Juan, bien pressé, voulait bâcler l'affaire tout de suite; mais, étant veuf, il lui fallait produire le certificat de décès de la défunte, et il ne pouvait le retracer. Malheur!

Monsieur le curé refusait avec raison de les marier, ce qui causait beaucoup de chagrin à la vieille dévote. Elle languissait, pleurait, se lamentait, nous disant, des larmes dans la voix: "Jusqu'à ma vache (la pauvre bête!) qui ne donne plus que huit vaisseaux de lait! Jusqu'à mes poules, des vraies poules de race, qui ne donnent plus que douze oeufs (le coq refusant, par sympathie, sans doute, de faire sa part!) Y a rien qu'un bon mariage pour ramener tout ça."

Elle arriva chez moi un soir, les yeux rougis par les larmes, et me déclara: "M. le docteur, puisque le curé ne veut pas nous marier, je suis décidée de faire une chose bien pénible!" Je regardai ma femme, inquiet. Qu'allait-

elle faire, la vieille voisine? Se jeter dans son puits? Se suicider?

—J'suis décidée d'écrire au pape.

—Hein! Au pape! Pourquoi n'écrivez-vous pas plutôt à l'évêque?

—Ça sert à rien, M. le docteur, l'évêque est trop ami avec notre curé; il va dire comme lui. J'vas m'adresser tout de suite à la bonne place, au Saint-Père. Voulez-vous lui écrire pour moi?

—Ah! bien non! par exemple. Je ne veux pas me mettre à dos avec mon évêque et mon curé. D'ailleurs, vous avez assez d'instruction, écrivez-lui vous-même. Et je pensai: "Elle n'en fera rien."

Ma voisine me boudait depuis quelque temps et je n'entendais plus parler de mariage quand, un jour, je rencontrai M. le curé, qui m'interpella: "Savez-vous, docteur, que votre vieille folle de voisine a écrit au pape pour lui dire que je refusais sans raison de la marier?"

—Vraiment, M. le curé? Mais qui a pu écrire pour elle?

—C'est elle-même, elle-même qui a écrit. J'ai sa lettre, l'enveloppe, tout.

—Et comment l'avait-elle adressée?

—Tout simplement: *Monsieur le Pape, Rome.*

—Et le Souverain Pontife a reçu sa plainte?

—Mais, certainement! Il n'y avait rien de plus clair que cette adresse: *Monsieur le Pape, Rome*. Il n'y a qu'un pape, et il n'y a qu'une Rome, sur la terre, tout le monde sait ça. Et le Souverain Pontife a envoyé cette supplique à Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa, lui demandant des explications; Mgr Duhamel me l'a adressée, me priant de lui dire pourquoi j'avais refusé de bénir ce mariage.

“J'ai répondu à Monseigneur, qui a transmis ma réponse au Pape.

“Ce qui prouve, ajouta le saint prêtre, que l'Eglise est une bonne Mère, et que son Chef est un bon Père, puisqu'ils s'occupent des plus humbles de leurs enfants.”

Mais les vieilles amours étaient rompues...

*

*

*

Le père Léon Lalande était un des cousins germains de ma mère; cousin aussi, disait-il, du célèbre prédicateur du même nom de la métropole. Est-ce vrai? Ce serait bien possible, car si le bon vieillard ne possédait aucune instruction, il avait beaucoup d'esprit; autant peut-être que son parent, l'orateur sacré.

Quant à moi, je l'estimais, je l'aimais, ce brave cousin, non pas à la mode de Bretagne, mais à la mode canadienne. Beaucoup plus âgé que moi, il me tutoyait, et ça me faisait plaisir.

Il s'était fait colon, il y a bien des années, dans le Castor (Canton de Doncaster), mais à présent, trop vieux, trop *cassé* pour éventrer la glèbe, il vivait avec un de ses fils, à la fortune du pot (du potte, prononçait-il).

Un jour, il me confessa : "Cousin, c'est ben de valeur de vieillir, et de se sentir tout seul dans le monde. Tu comprends, mes enfants sont ben bons pour moé ; mais j'ai personne pour causer, les jeunes y s'occupent pas beaucoup des vieux à c't'heure, pis les enfants font ben du tapage et j'ai de la misère à dormir. Et pis ma bru a trop d'ouvrage pour s'occuper de mon linge et les souris mangent mes habits.

—Tiens, vous aussi, père Lalande?

—Comment : vous aussi ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

—Eh bien ! cousin, c'est la même histoire que notre curé m'a racontée l'autre jour. C'était un de ses paroissiens, âgé comme vous, et qui se plaignait, comme vous, que les souris mangeaient ses habits. M. le curé, qui est loin d'être un fou, vous le savez, lui fit la remarque : "Mais, mon cher ami, si les souris man-

gent votre linge, ce n'est pas une femme qu'il vous faudrait, c'est une chatte!"

Le père Léon, tout en riant, répliqua :

—Ah! ben, moé, c'est pas une chatte qu'y me faut; une chatte lavera ben ma vaisselle avec sa langue, mais a fera pas mon lit, a pourra pas faire la soupe, a viendra pas jaser avec moé quand j'm'endormirai pas le soir.

"Tu connaîtrais pas, cousin, ajouta-t-il, une veuve ou une fille âgée, pas trop vieille, pas trop laide, qui pourrait faire mon affaire?"

—Tenez, père Léon, j'ai justement l'article sous la main. Droit en face demeure une belle grosse veuve, qui, je crois, saura vous contenter."

Je le chaperonnai jusqu'aux pieds de la mère Jolicoeur, qui rougit comme une pucelle à l'arrivée de son premier prétendant.

Je les laissai seuls.

.....

 Je guettais le père Léon par la fenêtre. Il ne fut pas long. Et quand il sortit, je lui fis signe d'entrer chez moi.

—"Eh bien! lui demandai-je, comment la trouvez-vous?" Il me répondit en secouant la tête et en faisant la grimace: "On fera pas d'affaires! Alle est pas laide, alle a un peu d'argent, moé aussi j'en ai, autant qu'elle. A

veut que je l'avantage : pas un sacre ! Chacun le sien, le guiable aura rien. A part de ça, alle est pas ben ben fine, tu sais ?

—En effet, je crois qu'il manque un bardeau à sa couverture, hein, le père ?

—Oui, pis y mouille dans la maison.

—Attendez, mon cousin ! lui dis-je, j'en ai une autre en vue, une vieille fille de soixante ans environ, une dévote, une travaillante, et comme elle est seule, sans parent et sans argent, elle est obligée d'aller en journée, ici et là ; elle serait bien aise d'avoir un petit foyer à elle ; mais faites attention à vous, père Lalande, vous savez que vous aimez à raconter des petites histoires salées, et elle est bien scrupuleuse. Si vous allez la voir, prenez soin de ne pas la scandaliser, parce que vous allez manquer votre coup.

—Ah ! si y a rien qu'ça, docteur, on s'arrangera ben !

Et je l'envoyai voir la vieille Ursule.

Quelques semaines plus tard, j'aperçus le père Léon qui s'en venait dans la rue, rasé de frais, mis proprement, un sourire aux lèvres, et rajeuni de dix ans. Je l'abordai :

—Bonjour, mon cousin !

—Bonjour, docteur, bonjour !

—Il paraît que vous êtes marié à la vieille Ursule ?

—Oui, mon vieux, c'est ben vrai.

—Et ça va bien?

—Oui, mon vieux, ça peut pas aller mieux, et j'te remercie ben, tu m'as enseigné une bonne criature, qui a ben soin de moé et de ma maison. J'sus ben content!

—Scrupuleuse, un peu, par exemple, hein, le père Léon?

—Scrupuleuse? Tu pouvais ben l'dire. Le soir de notre mariage, a m'a proposé: "Si vous vouliez, M. Lalande (tu comprends, j'sus pas mal plus vieux qu'elle, et a m'porte le respect), si vous vouliez, pour attirer les bénédictions du Bon Dieu su' not' ménage, on consacrerait not' première nuitte à Saint-Joseph?"

—Pas un sacre!! que j'y ai répondu, Y prendra l'autre!

LA RETRACTATION DU PERE LAVICTOIRE

Je l'ai dit déjà, le père Jean-Baptiste Lavictoire était franc comme du bon bois d'érable, mais prompt comme l'éclair, ce qui, parfois, lui jouait de mauvais tours.

Un dimanche, après la grand'messe, j'entendis près de l'estrade du crieur public des voix se querellant, au milieu d'un grand nombre de colons qui riaient aux éclats; je m'approchai. C'était le père Lavictoire, en train de se disputer avec un nommé Belpeau, riche habitant de l'endroit.

—Oui, mon Belpeau, lui criait-il, j'te connais à c't'heure; tu m'as vendu un cheval garanti cinquante piastres; tu m'as assuré qu'il était sain comme une balle. T'as profité de c'que j'voyais pas clair pour me tromper. Tu le savais bien que ton cheval n'avait rien qu'un

oeil, et qu'il avait l'rotte. C'est-y pas vrai que tu t'es vanté après ça à la boutique de forge, chez Touchette, que tu m'avais fourré comme y faut? Tu sais, Belpeau, que j'ai pas de porte de derrière, moé, j'vas t'dire ce que t'es: t'es rien qu'un homme à deux faces et t'as les doigts croches comme ça, quiens! quiens!...

Et le vieux colon faisait mine de gratter avec les ongles de ses deux mains. Les gens applaudissaient. Belpeau, rouge et furieux, déclara: "Vous avez entendu, messieurs, ce que le bonhomme m'a dit. Il va se souvenir de moi."

Le dimanche suivant, le père Lavictoire entra à mon bureau.

—"Bonjour, docteur. Vous êtes Juge de Paix, à ce qu'y paraît?—Oui, monsieur.—J viens vous consulter, lisez ça." Et il me remit une lettre de l'avocat Charles de Montigny, de Saint-Jérôme, lui réclamant, au nom de son client, Narcisse Belpeau, une somme de deux cents dollars pour injures verbales, ou, si le dit Lavictoire le préférait, une rétractation entière et publique, à la porte de l'église, à l'issue de la grand'messe, un des deux dimanches suivant l'envoi de cette lettre.

—Comment! Belpeau veut avoir deux cents piastres de moé, l'écoeurant? Jamais de la vie! J'vas plaider avec lui jusqu'au fond des

enfers, s'il faut, et j'm'en vas lui prouver qu'il est rien qu'une canaille.

—Voyons! calmez-vous, M. Lavictoire, lui dis-je. La Cour ne vous permettra jamais de faire une telle preuve, et vous allez vous enfoncer de plus en plus dans le pétrin.

—Où c'est que j'vas prendre ça, moé, deux cents piastres? J'ai pas deux cents *copés*.

—Il n'est pas nécessaire de lui donner de l'argent. Faites-lui réparation d'honneur à la porte de l'église.

—Sapré mille gueux! Moé, aller me mettre à genoux devant lui pour lui demander pardon, devant tout le monde. Jamais! Jamais!

—Non! Non! Il ne s'agit pas de cela, père; dites seulement au public que, dans la chaleur de la discussion, l'autre jour, vous avez dit à Belpeau des choses qui ne sont pas vraies et que vous le regrettez bien.

Le père Lavictoire réfléchit un peu et reprit: "Bon! Dimanche prochain je lui ferai sa petite réparation d'honneur."

—Faites attention, père Lavictoire, n'allez pas vous fâcher et lui dire encore des gros mots.

—Craignez pas. J'arrangerai ben ça. Merci et bonjour!

Le dimanche suivant, après la messe, j'étais anxieux de voir ce qui allait se passer; les gens avaient appris que le père Lavictoire

devait faire des excuses à *Monsieur* Belpeau. Les colons, toujours curieux et qui raffolent des batailles de coqs, (tenons-nous ce goût guerrier des Latins?) attendaient en grand nombre à la porte de l'église.

Belpeau, gros et gras, la figure bien rasée, rose et joufflue, se promenait de long en large sur le perron du temple, mais il avait l'air soucieux. Il n'était pas *dans son assiette*. Son adversaire, lui, se tenait plus bas, sur les marches, riant et badinant avec la jeunesse.

—Aïe! les amis, cria-t-il, allez-vous en pas, j'ai un mot à vous dire. L'autre jour, vous savez, j'ai eu une p'tite dispute avec monsieur Belpeau, au sujet d'un cheval qu'y m'avait vendu, et, dans la chaleur de la discussion, j'ai échappé des paroles qui sont pas vraies, que j'aurais pas dû prononcer. J'ai dit, par exemple, qu'il avait les doigts croches...

Et il dévisagea Belpeau.

Ce dernier, transi par le froid très vif qu'il faisait ce jour-là, et ganté de gants de "kid" sans doublure, se battait les flancs de ses grands bras, les doigts écarquillés et raidis par l'onglée.

Un silence très lourd pesait sur l'assemblée. Et le père Lavictoire de reprendre: "J'ai dit *qu'il avait les doigts croches*; c'est pas vrai. Vous le voyez comme moi, il a les doigts drets comme des clous."

Belpeau rougit comme un coq d'Inde.

—“J'ai dit aussi, messieurs, que c'était un homme à deux faces, c'est pas vrai encore. Vous le voyez comme moi, y en a rien qu'ane. Mais dites-moi, franchement, mes amis, si c'te face-là a pas l'air du ventre de ma truie, quand a nourrit!”

Belpeau s'élança pour frapper le vieillard. Vingt poings s'élevèrent à la fois, et vingt voix crièrent ensemble : “Si tu lui touches, Belpeau, t'es mort!”

Tremblant pour mon vieil ami, j'écrivis à l'avocat de Montigny, que je connaissais intimement, et je lui racontai l'histoire de la rétractation. Il s'empessa de me répondre : “Ton vieux Lavictoire est impayable, et nous avons bien ri au bureau en lisant ta lettre. Tu lui diras de ma part de ne pas être inquiet, et que si Belpeau revient à la charge, je vais lui conseiller d'abandonner l'affaire, s'il ne veut pas se couvrir de ridicule davantage.”

*

*

*

Lorsque je revis le vieux colon, je lui lus la lettre de l'avocat, et il me remercia avec effusion.

—Maintenant, dis-je, M. Lavictoire, je vous ai rendu un petit service, il faut qu'en retour vous me fassiez plaisir.

—J'sus ben paré, docteur, qu'est-ce que c'est?

—Il y a bien longtemps que je vous demande d'aller faire enlever vos cataractes; il y en a une qui est mûre; il faut la faire ôter au plus tôt.

—Mais ça coûte cher ces opérations-là, et vous savez que j'sus pas ben argenté.

—Ecoutez-moi bien, M. Lavictoire, je vais vous donner une lettre de recommandation pour le docteur Edouard Desjardins. C'est le meilleur oculiste de la ville de Montréal; il a été l'un de mes professeurs; de plus, c'est un de mes bons amis; je suis certain que l'opération ne vous coûtera pas un sou. Avec une lettre de M. le curé, les frais d'hôpital et les remèdes, etc., seront peu élevés, disons dix piastres en tout. Vous êtes capable de trouver dix piastres?

—Pour ça, oui.

Puis, après avoir réfléchi un instant, il ajouta: "C'est bon, j'vas y aller."

Un mois plus tard, j'aperçus le vieux colon, déambulant au milieu de la rue d'un pas incertain, et se servant toujours de son bâton ferré.

—Bonjour, père Lavictoire, lui criai-je, vous êtes déjà de retour?

—Oui, docteur, ça fait une bonne petite es-cousse que j'sus revenu.—Avez-vous été opé-

ré?—Non docteur, non! j'ai pas été opéré.— Pourquoi? le docteur Desjardins a-t-il refusé de s'occuper de vous?—Ah! non, le docteur Desjardins, c'est un vrai monsieur; mais c'est la faute aux clerks-docteurs.—Comment ça? —Ben! Vous savez comment c'est amanché à l'hôpital Dieu; on m'avait fait entrer d'ane grande salle, où il y avait ben des malades, presque tous avec des grandes lunettes noires ou des bandeaux sur les yeux. Le docteur les examinait un par un, et les passait aux étudiants, une bande de *loafers* qui étaient là, en leur disant: "Examinez ce patient-là et dites-moi ce qu'il a." Quand ç'a été mon tour, il leur répéta la même chose. Un clerk arrive à moé, me poigne par le toupette, me lève la tête en l'air d'un coup sec, me regarde dans les yeux, et crie au docteur: "Cataracte!" Un autre fait la même chose et crie, lui aussi: "Cataracte!" Y en passa dix, vingt, et ils braillaient tous sur le même ton: "Cataracte! Cataracte! Cataracte!" J'avais attrappé le tarticolis à force de me faire tirailler. J'regarde en arrière, j'vous mens pas, j'cré qu'y en avait encore une centaine à venir. Vous savez, docteur, que j'ai pas ben ben de la patience, j'me choque, et je leur crie: "Sapré mille gueux! Allez-vous me laisser tranquille? J'me r'tourne, j'me plie en deux, j'leu montre mon fessier de culotte, et j'leu crie: "Tas d'morvaillons! J'en ai t'ane

là, ane cataracte," pis j'prends mon casque et passe la porte.

—Et maintenant, qu'allez-vous faire, père Lavictoire, allez-vous rester comme ça, aveugle bientôt?

—Non, docteur, j'pars demain en pèlerinage pour Ste-Anne de Beaupré. Y paraît qu'a fait ben des miracles.

—Mais c'est loin, Sainte-Anne, vous savez, père, près de cent lieues; c'est un voyage qui va vous coûter cher.

—Ça coûtera pas grand'chose, docteur, parce que j'vas y aller à pied et en demandant mon pain; y paraît que c'est ben plus chanceux pour obtenir des grâces...

Et le pauvre vieux, et l'héroïque colon s'en fut à pied vers la grande Thaumaturge.

Deux mois se passèrent. Un jour, les habitants du *Castor* apprirent, en allant à la messe, que leur vieux concitoyen était de retour de son long voyage. Ce fut une alerte et les défricheurs se répétaient entre eux: "On va aller l'voir après-midi." Ce jour-là, la maison du pieux pèlerin s'emplit de monde.

Naturellement, les visiteurs s'informèrent de sa vue, et lui demandèrent à tour de rôle: "Ben, père voyez-vous clair? Me reconnaissez-vous?" Et le bon vieillard de répondre avec patience et résignation: "Y m'semble que

je vois un peu mieux; j' compte qu'avec le temps et les prières ça va r'venir."

Puis, s'intéressant à son voyage, on l'interpelait: "C'est-y ben beau par là? c'est-y ben loin? avez-vous eu d'la misère? Il leur répondait: "J'peux pas vous dire si c'est beau, j'vo-
vais pas assez clair pour ça. J'ai pas eu d'mi-
sère trop, trop; d'icitte à la ville j'connaissais
l'chemin. A partir de la ville de Moréal, j'ai
toujours suivi la grand'rivière. Et tout le mon-
de me recevait sur la main. C'est à qui m'au-
rait offert à manger, à coucher; on remplis-
sait mon sac de provisions. Je refusais rien, et
quand j'en avais trop, j'en r'donnais aux autres
quêteux que j'rencontrais le long d'la route...
Mais c'est loin, c'est ben loin. J'ai usé deux
paires de souliers de beu et quatre paires de
chaussons de laine dans mon voyage; tenez,
regardez." Et il leur montrait ses chaussures
avec de grandes ouvertures dans les semelles.
Les colons se les passaient de main en main,
enfonçant leurs doigts dans les trous. Ils se ré-
pétaient entre eux avec un air farouche d'é-
tonnement: "A cré bateau! C'est ben effray-
ant si ça doit être loin par là! Oui, bateau!
Y doit y avoir creux en grand!"

Casimir Hurteau entra comme une appa-
rition. C'était un pauvre déshérité, laid et
barbu, mais doué d'une âme sensible. S'ap-
prochant du maître de la maison, il balbutia:

“Eh ben! père, vous voyez t’y clair, à c’t’heure?”

Impatienté, le père Lavictoire lui répondit: “Non, Casimir, j’vois pus clair.”

Et le timide benêt risqua: “J’cré ben que Sainte Anne, alle est pas ben vargeuse, comme y disent, pour faire des miracles. Hein, père?”

—Sapré mille gueux! tonna le vieux colon, indigné, voulez-vous ben m’sacrer la paix? Pensez-vous que Sainte-Anne a toujours deux yeux parés à nous fourrer dans la tête en arrivant? Donnez-y donc l’temps!”

Brave coeur qui défendait contre tous la Thaumaturge! Y eut-il jamais plus de foi en Israël?

PECHES D'AUTREFOIS

Toute ma vie j'ai été un pêcheur enragé. Je n'avais pas encore six ans, que mon aïeul, le père Jean-Jean, m'amenait avec mon frère Joseph, plus jeune que moi, à la Rivière du Nord, à Saint-Jérôme, pour y prendre des crapets, des petits mulets, des carpes et même des achigans.

Un peu plus grand, j'allais avec mes frères et mes amis jeter la ligne dans les ruisseaux Lecavalier, de la côte John, du Cordon, et nous en rapportions des brochettes de petites truites délicieuses à manger.

Plus tard, je m'éloignai davantage vers les lacs de Montigny, des Iles Parker, Marois et autres pour pêcher la barbotte, la carpe, la truite et la perchaude.

Enfin, quand je fus établi dans les Laurentides, je parcourus pendant plus de quarante

ans tous les lacs et les cours d'eau, à soixante milles à la ronde.

Toujours, dans mes sacs de voyage, je mêlais à mes troussees de médecin des lignes et des hameçons et, *en guettant les ours*, je tendais l'appât dans les eaux les plus rapprochées et rapportais à mes hôtes, dont le garde-manger n'était pas toujours bien garni, des truites susceptibles de satisfaire les palais les plus délicats.

J'adorais la pêche à la truite rouge surtout, que je pratiquais soit à la mouche, soit au ver. Mais si je désirais éprouver de fortes émotions je me dirigeais vers les grands lacs, tels que Ouareau, Croche, Maribout, Pembina, Archambault et Nominique, où, il y a vingt-cinq ans, ces vastes eaux étaient remplies de truites rouges tachetées et de truites grises saumonées, pièces énormes souvent que je pêchais à la *trôle*.

Dans le *Nominique*, le bon vieux lac Nominique d'autrefois, la truite grise à chair pâle abondait, surtout autour de la presque-île des pères Jésuites; à la décharge de ce lac et dans le petit Nominique, on pouvait capturer d'énormes brochets. Comme en vertu d'un pacte secret, passé entre elles, deux races de poissons bien distinctes se partageaient l'immense royaume de Neptune, sans jamais se mêler, sans jamais venir en conflit. Heureux

peuples! Cependant, des brochets, ces requins d'eau douce, nous ne faisons que peu de cas.

Si je me rappelle bien, la plus grosse pêche effectuée fut celle de MM. Ls. de G. Lachaine, J. D. Guay, Jos. Lachapelle et du docteur Fournier, tous de Saint-Jérôme, qui, en quatre jours, avaient pris huit cents livres de truite, dont quelques-unes de quinze et seize livres. C'est à faire rêver!

Mais, à ma connaissance, c'est l'Hon. Bruno Nantel qui a tiré des lacs du Nord le plus gros poisson, il y a un quart de siècle: une truite grise pesant trente-huit livres.

Depuis, MM. O. Larivière, Albert Fournelle, Jos. Lamoureux, de Sainte-Agathe, ont retiré de la "Cave" du lac Ouareau, des spécimens de vingt-cinq à vingt-huit livres.

Au printemps de 1905, je fus au lac Nominique avec deux amis, MM. Louis et Edouard Parent. Comme ils ignoraient tout de ce genre de sport, je leur préparai *secundum artem* des lignes sans cannes, avec cuillers, grappins, gros plombs et, comme appâts, des *minnows*, petits mulets blancs.

Le dimanche, après la messe basse, à neuf heures, nous nous dirigeâmes du côté de la Baie Richard. Je dis à mes compagnons: "Placez-vous tous les deux avec votre guide dans cette chaloupe. Moi, comme je pêche à deux lignes, je vais embarquer dans l'autre avec le

père Quevillon." C'était mon rameur, un brave homme, un vieillard peu habitué à naviguer et qui craignait la houle.

Le vent s'éleva, et les bateaux dansèrent le long du rivage.

De gros oiseaux passaient au-dessus de nos têtes en jetant des cris d'effroi. Mon guide me fit la remarque: "Les huards se lamentent, il va venter.—S'il vente, père, on n'en mourra pas," lui répondis-je. Et je déroulai le reste de mes lignes: cent cinquante pieds environ.

—Le temps est couvert, j'cré qu'y va mouiller, ajouta encore le timide vieillard, inquiet, et les yeux fixés sur la rive.

—S'il pleut nous ne fondrons pas, le *père*, nous ne sommes pas des sucres d'orge.

—J'pense que ça mordra pas, docteur, c'est pas le bon temps de la lune, répéta encore le vieux.

On sait que les paysans canadiens attachent beaucoup d'importance à l'influence de notre satellite sur la température, les maladies des quadrupèdes et même les moeurs des poissons.

A ce moment, je sentis un coup, un bon, à ma ligne de droite, et, plaçant entre mes dents celle de gauche, je halai à brassées précipitées, et sans dire un mot, une truite de quatre livres que je lançai en arrière de moi, entre

les jambes du rameur toujours en contemplation devant la rive verdoyante.

—Ah cré yé, fit-il, une belle pièce!

Mais durant que je retirais ce poisson je sentis qu'un autre plus gros encore tentait d'arracher l'autre ligne. Et, tandis que mon guide, penché sur la première pièce, essayait avec son couteau d'extraire le grappin enfoncé dans la gorge (on sait que parfois le poisson mord avec voracité), j'en attrapai un autre de six livres que je lui envoyai en pleine figure, disant: "Excusez, l'père! C'est le bon temps de la lune?"

De neuf heures à midi, et de deux à six heures du soir, je pris vingt-neuf pièces d'une pesanteur de trois à six livres, et mes compagnons en avaient autant que moi. En tout, notre capture pesait près de deux cents livres.

*

*

*

Je racontai cette aventure à mes frères Wilfrid et Joseph, deux pêcheurs passionnés comme moi, et quinze jours plus tard, nous partîmes tous les trois pour Nomingue avec Eugène Garneau, marchand de fourrure, de la rue St-Paul, à Montréal, le plus charmant garçon du monde.

Eugène embarqua avec moi; mes frères suivaient de près dans une autre chaloupe.

Mais, ce matin-là, le poisson semblait bouder; toutefois, le vent était bon, et le ciel serrein. Nous causions et chantions gaiement. A voix basse, je racontai à mon ami Garneau les démêlés et discussions que j'avais eus depuis quelque temps avec mon frère aîné, dans le journal, "Le Nord", au sujet de nos localités respectives. "Mon frère vantait les beautés de *Cintadelle*, assise, écrivait-il, comme une reine sur les bords de son petit lac Rond, et il signait je n'ai jamais su pourquoi: *Altivir*. Moi, je dépeignais les charmes de ma patrie *Cintagatte*, baignant ses pieds dans les ondes cristallines du royal Lac des Sables. Et sans prétention, je mettais au bas de mes écrits: *Pascal*.

"Ces querelles de clochers, toujours faites sur un ton badin, s'envenimaient parfois et menaçaient de tourner en vraies chicanes. Un jour, mon frère m'adressa cette bonne scie: "Des touristes américains sont allés la semaine dernière faire la pêche dans les lacs de *Cintagatte*, et vu l'abondance du poisson, leurs carniers furent bientôt remplis; mais à leur retour à l'hôtel, le soir, quelle ne fut pas leur stupéfaction de constater que leurs paniers étaient vides: les truites étaient toutes passées à travers les mailles. Découragés, ils sont venus jeter leurs lignes dans les lacs de *Cintadelle*

et ont capturé une quantité de grosses truites rouges des plus appétissantes.” Et c'était signé : *Altivir*.

“Furieux, je jurai de me venger de cet affront. En son adolescence mon frère détestait plutôt la pêche ; il était le plus malchanceux des disciples de Saint-Pierre. Je lui répliquai par des vers que je vais te réciter. Mais d'abord laisse-moi t'expliquer que Pacifique, dont il est fait mention était Pacifique Nantel, le meilleur de mes amis, et Grand Pierre Chartrand, lui, un guide sans instruction. Cependant il connaissait la marche des planètes qu'il nommait par leurs noms, et d'après lesquelles il pouvait, la nuit, se diriger, dire l'heure qu'il était et même prédire les malheurs qui devaient arriver.

“Toujours en difficulté avec son curé, il prétendait avoir prophétisé la venue du cyclone qui, il y a soixante ans, renversa l'église de Saint-Hippolyte, ensevelissant deux personnes sous ses ruines. Un peu plus tard, il renonça à sa religion, et, attiré par l'apostat Chiniquy, il se fit protestant.”

Et je récitai mes vers à mon ami Garneau.

—Veux-tu, docteur, me proposa Eugène, pour faire choquer ton frère Wilfrid, tu vas me répéter ces vers-là tout bas et je m'en vais les lui crier à haute voix ?

Assis sur le siège d'arrière, tout en pêchant, je tournais le dos à mes frères. Eugène Garneau, debout tout près de moi, leur faisait face. Je redis d'une voix basse et lente le petit poème. Eugène le reprenait et le déclamaît de toute la tonitruance de ses poumons :

TE SOUVIENS-TU, TIVIR ?

Te souviens-tu, Tivir, de ces jours d'innocence,
Où nous allions à la pêche aux ruisseaux?
Tu courais en avant, rempli de suffisance,
Voulant pêcher les poissons les plus gros.
Un hameçon d'épingle, un fil à coudre,
Pour manche de ligne, une hart de coudre,
Criant, chantant, gais comme des pinsons,
Nous rentrions le soir, chargés d'poissons,
Mais toi toujours tu revenais bernique,
Disant à ceux qui te faisaient la nique:
"J'en aurais pris, mais ça n'a pas mordu."
Dis-moi, Tivir, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu, Tivir, de ces jours de ribote
Où nous allions, toi, Pacifique et moi,
Au Lac des Iles pêcher la barbotte
Et mettre Saint-Hippolyte en émoi?
Grand Pierre Chartrand lisait dans les astres,
Prophétisant que maints et maints désastres
Arriveraient bientôt; et les poissons
Pendant ce temps happaient mes hameçons.
Mais, las! que la destinée est maligne!
Toujours il pendait au bout de ta ligne
Un noir lézard, un ouaouaron dodu
Dis-moi, Tivir, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu, Tivir, qu'un jour, au Lac des Sables,
Tu vins pêcher; ton manche était de jonc,
Le mien provenait d'une talle d'érables
Et tu riais de ma ligne de coton;
Mais il s'écoule à peine une seconde
Que je retire une truite de l'onde,

Puis dix autres; j'en avais plus de cent.
Tu me regardais d'un air innocent.
Quand vint le soir, on me fit une fête,
Mais toi, toujours, tu riais d'un air bête;
De la vieille encore tu baisais l'tutu.
Dis-moi, Tivir, t'en souviens-tu?

A chaque strophe, mon frère aîné répondait, furieux: "Tas de polissons! Tas de gamins! Vous allez me payer cela!"

Puis, tout à coup, il lança un cri de joie: "Ah! on va voir qui va la baiser, la vieille!" Et brassant sa ligne, de ses longs bras, il lança au fond de la chaloupe une truite de cinq livres.

Après s'être versé un verre de brandy, il ajouta: "Rappelez-vous, les enfants, qu'il n'y a que ceux qui prennent du poisson qui ont le droit de prendre de la boisson!" Et il se hâta de cacher sa bouteille.

La noce, la grande noce commença. Toute la journée, les rives du Lac Nomingue retentirent de cris joyeux et confus que l'écho ne pouvait parvenir à démêler: "J'en ai un.—Moi aussi.—Paie la traite.—Je n'ai pas le temps.—Passe-moi la romaine.—Viens la chercher.—Tourne à gauche.—Tourne à droite.—Jette-moi un minnow.—Prends-en dans la chaudière.—T'en souviens-tu, Tivir?—Va chez le diable!"

Le soir, il fallut quérir une voiture pour transporter notre poisson; nous en avons deux grands sacs bien remplis. Nous nous dirigeâ-

mes du côté de l'hôtel Beaulieu, suivis d'une queue de villageois, se répétant entre eux : "Comment font-ils pour prendre tant de poissons? Nous n'en prenons jamais, nous autres." Mais nous avons caché nos engins de pêche et jeté nos minnows.

Mon frère aîné proposa : "Messieurs, nous allons parier tous les quatre sur la pesanteur de notre capture, et celui qui sera le plus éloigné de la vérité, paiera une consommation à tout le monde." D'une seule voix nous acceptâmes : "Très bien! Très bien!", et tous les villageois, fiers de cette aubaine, applaudirent des deux mains.

Une grosse balance fut apportée sur l'herbe et Wilfrid reprit : "Eugène Garneau, combien pèsent ces deux poches?" En homme d'affaires, Eugène répondit : "Cent soixante livres et dix onces." — "Et toi, Jos?" Mon frère cadet toujours pessimiste, répliqua : "Pas plus de cent quarante-cinq livres." — "Et toi Edmond?" Et moi, le plus positif et prosaïque de tous, j'affirmai : "Cent cinquante-cinq livres." — "Et moi, proclama, mon aîné avec son enthousiasme coutumier (j'ai toujours pensé qu'il avait un peu de sang marseillais dans les veines), je suis certain qu'il y a là cent soixante-quinze livres de poisson."

La balance marqua cent cinquante-cinq livres exactement. J'avais donné la note juste,

mais le Marseillais eut à payer la *traite* à la foule grossissant toujours. En marchandant avec le cabaretier, il s'en tira pour la somme de cinq dollars.

*

*

*

Quand Wilfrid, alias le Marseillais, vint pêcher pour la première fois dans le grand lac Ouareau, qui m'était connu depuis plus de vingt ans, il étala à nos yeux étonnés tout un arsenal acheté chez Brégent, à Montréal.

Il avait des lignes de la grosseur de cordes à linge, des *trôles* grandes comme des cuillers à pot, des plombs d'une à deux livres et des *trépieds* ou grappins qui ressemblaient à des ancres. Comme appâts, il avait apporté deux douzaines de grosses carpes.

Et le Tartarin des Laurentides annonça de sa voix imposante: "Mes chers petits frères, je vais vous montrer comment on arrache les gros poissons du fond de l'eau!" Et il partit vers le large avec le guide le plus robuste, dans la plus grande chaloupe.

Durant la journée, nous entendîmes plusieurs fois tonner dans le lointain son verbe formidable: "Arrête! J'en ai une grosse! Envoie au large! Amène la gaffe! etc., etc."

—Ce serait curieux, dis-je à mon frère cadet, si Wilfrid nous battait!

—Je n'en serais pas surpris, reprit-il, tu sais qu'il y a des truites énormes dans ce lac et ces grosses-là se tiennent toujours au fond, dans les *caves*.

Nous avions hâte de le voir revenir, et d'aussi loin que ma voix put l'atteindre, j'appelai : "En as-tu pris Wilfrid?—Oui tant que j'ai voulu.—Des grosses?—Des monstres! J'ai vidé le lac.—Comment ça?" Et il s'approcha de nous.—"Je n'ai pas pris de truite, expliqua-t-il, mais j'ai arraché toutes les souches et les billots que j'ai rencontrés sur mon passage." On sait que le fond de cette vaste nappe d'eau, où s'opère le flottage du bois depuis plus d'un demi-siècle, est rempli *d'embaras* de toutes sortes.

*

*

*

Tous les vieux cultivateurs de la Province de Québec ont connu mon frère Wilfrid, le conférencier, l'agronome, l'un des membres du Conseil d'Agriculture, le fondateur des cercles qui sont à la base de notre système agricole.

C'était un homme puissant d'apparence, haut de taille et pesant près de trois cents livres.

Il savait instruire ses auditeurs tout en

les amusant. Messieurs les curés lui faisaient toujours le meilleur accueil et mettaient souvent la chaire de leurs églises à sa disposition, pour y promulguer ses enseignements. Mais, il était parfois d'une distraction déconcertante.

Un jour, après une conférence donnée dans une paroisse de la Gaspésie, le desservant le présenta à tour de rôle à tous ses bons cultivateurs. Un homme se tenait debout près de la porte; M. le curé passa outre. Mon frère s'en fut à lui, et, avançant la main: "Monsieur, quel est votre nom, s'il vous plaît?—Mais vous ne me reconnaissez pas? reprit l'autre; je suis votre charretier, ça fait huit jours que je vous conduis avec ma voiture."

Le gros docteur possédait une ferme modèle, à un mille de sa résidence, à Sainte-Adèle; tous les matins, à cinq heures, dans la belle saison, il s'y rendait à pied, en fumant, et après avoir causé avec le fermier ou la fermière, jeté un coup d'oeil sur les bêtes et sur les champs, il s'en revenait chez lui pour déjeuner. Je ne parlerai pas de son appétit; il était passé à l'état de proverbe dans toutes les mémoires des ménagères canadiennes.

Un matin que, selon cette habitude, il s'en allait ainsi, vêtu de toile blanche, la cravate au cou, une fleur à sa boutonnière, le cigare aux lèvres et la canne à la main, il rencontra un de

ses amis intimes, Edmond Longpré, qui lui cria : "Mais, où allez-vous, docteur, de si bonne heure et les fesses *nu-tête*?" Mon frère surpris s'arrêta net et resta stupéfait : il avait oublié de mettre son pantalon.

Lorsque nous fûmes, l'année suivante, de nouveau au lac Ouareau, mes frères et moi, Wilfrid, cette fois-ci, avait tout renouvelé son arsenal et changé de système : ses lignes étaient beaucoup plus modestes et sans prétention, mais plus luxueuses et plus coûteuses que les nôtres. Nous avions encore chacun une chaloupe avec un guide. Nous avançâmes un peu au large pour y arrêter et amorcer nos lignes.

Wilfrid fit la remarque : "Le temps est bien sombre. Je vais essayer cette cuillère qui est phosphorescente, ce qui permettra aux poissons de la distinguer dans les plus grandes profondeurs. Puis, l'ayant amorcée et ayant craché sur l'appât à la façon des vieux pêcheurs, il la lança à l'eau. "Ah! Malheur! s'écria-t-il, j'ai oublié de l'attacher à ma ligne."

Il la remplaça par une autre et dit : "Avant de partir, allumons." Il fait flamber une allumette, en rougit le bout de son cigare ; puis, il jette le cigare dans le lac et met l'appât dans sa bouche.

La première journée de pêche ne fut pas

fameuse. Tout de même, nous primes quelques jolies pièces.

Un vieil anglais du nom de Hamilton nous suivait de près dans une autre embarcation; il s'évertuait depuis longtemps à accrocher *les grosses poissonnes*, mais n'avait pu encore y réussir. Ayant entendu parler de nos exploits, il voulait nous observer et voir comment nous procédions.

Il s'imaginait qu'il fallait ramer vite, bien vite pour les attirer, et faisait se *morfondre* son guide, un jeune homme sans expérience, à force de lui crier: "Plous vite! Plous vite!"

Mais nous ayant entendus répéter à plusieurs reprises à nos guides: "Pas si vite! Pas si vite!", il donna le même ordre à son rameur qui nous remercia d'un coup de tête et d'un sourire.

Il portait une attention spéciale à nos gestes et à nos paroles quand il nous arrivait de prendre une belle pièce.

Tout à coup, le vieux Saxon, se levant tout droit dans sa chaloupe, s'écria: "Ah! Je avais une grosse, grosse poissonne! Gagne le large! Pas si vite! Tourne à gauche! Amène le gaffe!" Mais, apercevant le bout d'une perche à la surface de l'eau, il se laissa choir, tout découragé, sur son siège en poussant un gémissement: "Aoh! C'était une boa!"

Le lendemain nous pêchions tous les trois

avec les mêmes guides : Isaïe Mousseau, Wilfrid Simard et Pierre Mousseau, sur la grande batture de sable qui s'étend entre les îles Marie et Calypso, aujourd'hui les propriétés de millionnaires américains.

Le temps était sombre et calme, si calme que l'on entendait parler entre eux les fermiers dans leurs champs, à plus de deux milles de distance.

Mon frère Wilfrid, le malchanceux, l'amant de la vieille d'autrefois, était le triomphateur d'aujourd'hui : les truites s'acharnaient à ses lignes et dédaignaient les nôtres. Il avait des pièces de cinq, dix et quinze livres. Il n'en fallait pas plus pour déchaîner sa verve : "Je suis votre papa, criait-il, je suis un lion, un lion de pêche !" Comme le chien enragé du père Lavictoire, je n'étais pas *ben, ben de bonne humeur*. Mon guide, lui, était furieux.

— Voulez-vous, docteur, me proposa-t-il, on va aller essayer la Baie Verte puis la Grande Pointe ? Vous savez que ce sont les vraies places pour la grosse. — C'est bien, répondis-je, résigné, et il rama du côté de la rive nord.

Nous longions la côte depuis un quart d'heure à peine, lorsque je ressentis un coup formidable. J'hésitai un instant, pensant avoir accroché le fond ; mais quand je sentis que ça

remuait au bout de ma ligne: "J'en ai une grosse, dis-je à mon guide, à mi-voix; le Tartin ayant entendu, annonça à mon frère cadet: "Tiens, Jean-Jean en a une grosse!" — "Gagne au large, ajoutai-je, elle tient le fond." — "Elle tient le fond," répéta Wilfrid, debout dans sa chaloupe. Et il dit au rameur de gagner au large, que ce devait être une belle pièce—"Amène la gaffe!" Et mon guide saisit son harpon.—"Il dit au guide de prendre la gaffe, c'est intéressant, c'est intéressant!" ajouta encore mon frère.

A ce moment, un doute cruel traversa mon esprit; tous les pêcheurs à la *trôle* savent que lorsqu'ils amènent une perche, un *branlon* saisi par le milieu, ils éprouvent la sensation de tirer un énorme poisson. — "Erre la gaffe," murmurai-je à mon guide.—"Ah! s'écria le Marseillais, il lui dit de serrer la gaffe, cela devient de plus en plus intéressant!" Et quand il aperçut pointer la tête de mon pieu, il se jeta sur son siège en se lamentant comme le vieux Hamilton, la veille: "Aoh! C'était une boa!"

Tout en pêchant nous nous dirigeâmes vers la Grande Pointe; mes frères filant au plus court, y étaient déjà rendus et préparaient le repas du midi; on voyait monter la flamme à l'entrée du bois, et l'on entendait pétiller les branches.

Comme le vent s'élevait, mon guide en fit la remarque : "Le vent est bon, ça va mordre après-midi." Mais mon frère nous appelait : "Venez dîner, les enfants ! venez dîner ! Venez manger du bon poisson pris par votre papa !"

Te souviens-tu Jean-Jean, te souviens-tu
Du jour où de la vieille tu balsais l'tutu ?

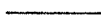
A ce moment, un coup donné à ma ligne fit arrêter ma chaloupe. "Tirez ! Tirez !" me cria mon guide, et après dix minutes d'une lutte acharnée, j'arrachais avec la gaffe une truite grise saumonée de vingt livres.

Mon rameur me dit : "Docteur, ces grosses-là ne sont jamais seules, jetez encore votre ligne à l'eau." Et il se dirigea au large des pierres qui sont comme les dernières vertèbres de l'échine de la grande presque-île. Je ressentis un coup encore plus dur à ma ligne, et je retirai, cette fois, une pièce de vingt-deux livres.—"Allons dîner maintenant."

Et le Marseillais ne riait plus ; je l'avais vaincu.

Le soir, nous comptions trois cents livres de truites, dont sept pesant au-dessus de quinze livres chacune. Les vieux guides du lac Ouareau en parlent encore, et répètent que jamais, depuis, il ne s'est fait de pêches semblables.

SECONDE PARTIE



ANGES ET DEMONS

OU

CONFESSIONS DE VIEUX DOC

ETUDES ET CARABINADES.

Au collège, je fréquentais surtout les salles de récréation, le dortoir et l'infirmerie. Discipline agréable qui ne devait pas m'inculquer de grandes connaissances, mais qui me permit d'observer beaucoup, me donnant ce goût prononcé, aujourd'hui plus opiniâtre que jamais, pour l'étude de l'homme d'après nature.

Vous allez vous demander, sans doute, ce que j'ai pu faire au cours de ma vie avec un bagage intellectuel si pauvre? Je vais vous répondre franchement: j'ai passé mon existence à travailler un peu, à m'amuser beaucoup, à tuer le temps, quand je n'avais personne d'autre sous la main.

Il n'est pas inutile de rappeler que dans les premières années de mon cours classique, à part un commencement de tuberculose pul-

monaire, je fus gratifié de plusieurs petites gripes et de deux ou trois rhumes qui me rendirent célèbre. En belles-lettres, je m'amusai à atteindre le sommet périlleux d'une fièvre typhoïde; en rhétorique, je commis la sottise d'avoir trois attaques d'appendicite qu'on appelait, à l'époque, des inflammations d'intestins, mal terrible que l'intervention chirurgicale ignorait complètement.

La dernière de ces attaques fut plus prospère que les autres. Le docteur du collège, qui avait la manie de purger pour un clou, une entorse, un mal de dents, n'importe quoi, me purgea et surpurgea. Ne réussissant point à me faire rendre l'âme, il m'envoya dans ma famille, confiant en des procédés de médecins plus savants. Condamné et recondamné, deux mois durant, je me maintins entre la vie et la mort et, à la fin, déjouai tous les pronostics de léthalité.

En philosophie... oh! pardon, j'oubliais que je n'en ai pas fait de philosophie, et pourtant, il y a des gens qui prétendent que je n'en manque pas.

Mes études classiques plus ou moins bien terminées, j'entrai à l'Ecole Polytechnique pour y étudier le génie civil, et spécialement l'architecture, avec l'intention de construire plus tard des châteaux en Espagne. Je constatai bientôt que c'était un travail trop facile

et inutile; tout le monde en édifiait et c'était les plus fous qui bâtissaient les plus beaux.

Après un an, j'optai pour la médecine. Au moins, me disais-je, j'apprendrai l'architecture du bon Dieu, et je saurai comment il a construit l'homme, son chef-d'oeuvre. Vous le devinez: c'est mon faible pour les arts positifs et l'expérience médicale de mon adolescence malade qui durent m'acheminer vers cette carrière. C'est encore mieux que d'élever des châteaux dans les nuages, si somptueux soient-ils.

Et pendant quatre ans, je vécus, à l'École de Médecine Victoria, la plus belle époque de ma vie d'étudiant. On travaillait fort, c'est vrai, mais on s'amusait ferme aussi.

Tous les jours, d'heure en heure, se succédaient à la chaire du grand amphithéâtre, servant de classe, nos bons et savants professeurs que nous accueillions, non seulement avec politesse, mais aussi avec une allégresse désordonnée, tous les carabins me comprendront.

Quand le brave docteur Meunier entra en souriant pour venir nous causer chimie, nous lui chantions en chœur :

Meunier, tu dors,
Ton moulin va trop vite;
Meunier, tu dors,
Ton moulin va trop fort.

En voyant arriver le professeur de matière médicale, à l'air si doux avec sa belle toison blanche, qu'on l'aurait pris pour un petit mouton, ses élèves entonnaient d'une voix candide et tendre le pieux cantique :

Le voici l'Agneau si doux,
Le vrai pain des Anges, etc.

Quand venaient le professeur A. Brunelle, ce classique de la pathologie externe, et le doyen de l'École, le docteur Trudel, nous enseignant la pathologie interne, c'est-à-dire les deux cours les plus intéressants, les étudiants se recueillaient ; ils risquaient parfois un cantique grave, profondément religieux, celui que chantent les retraits avant le sermon du prédicateur :

Esprit saint, descendez,
Descendez en nous, etc.

Comme s'ouvrait la porte, tous se taisaient, car ils avaient l'oeil perçant, ces deux-là ; ils pouvaient désigner chacun des auditeurs par son nom, et gare aux examens ! Au reste, c'étaient deux excellents coeurs.

Mais, en apercevant, à cinq heures de l'après-midi, la silhouette courte et l'air renfrogné du savant et malheureux professeur auquel incombaient la tâche ingrate, dans un der-

nier cours, de nous bourrer le crâne avec tout le fourrage de la botanique, les élèves fatigués, ahuris, sentant le besoin de se délasser, déclenchaient une bacchanale endiablée, en hurlant :

Ah! Pistolet!
Quand il buvait!
Ah! quel grand verre
Il vous avait! (bis et rebis).

Le professeur, la tête basse, attendait la fin; puis il disait simplement: "Vous serez donc toujours de grands enfants!" Certains carabins irrévérencieux l'appelaient "Pistolet", sous prétexte que c'était son juron favori. D'ailleurs, nous l'aimions tous, car il était le champion des droits de notre Ecole, contre l'Université Laval, qui nous avait déclaré la guerre. Après le cours, nous nous approchions de sa chaire avec des airs contrits et repentants; nous lui faisons nos excuses, et cela finissait invariablement par un petit discours enflammé du vieil orateur, en faveur de l'Ecole Victoria.

Mais ce n'était pas tout. De midi à deux heures, après avoir pris une bouchée à la hâte, nous courions à l'Hôtel-Dieu pour y suivre les cliniques des docteurs Hingston, Brunelle, Beausoleil, Guerin, Merrill, Demers, Ed. Desjardins, Mignault et autres, qui nous amenaient

visiter leurs patients dans les salles publiques. C'était toujours intéressant, parfois d'un comique irrésistible.

—Voulez-vous faire changer mon lit de place? disait un patient, près de la porte, au docteur Hingston.

—Pourquoi, mon ami?

—Eh bien! je vais vous dire; mon voisin a un cancer en bas du dos, au fondement. Moi, j'en ai un dans la gorge. Comme vous l'examinez avant moi, vous lui mettez le doigt à la mauvaise place, et vous me le fourrez ensuite dans la bouche. En changeant les lits, je passerai le premier.

Le bon docteur sourit et ordonna aux infirmiers de faire le changement demandé. Aux finissants, les professeurs, pour les habituer, disaient parfois à Caisse ou à Sanche ou à un autre: "Examinez et interrogez ce malade, et faites votre diagnostic." On entendait alors des questions comme celles-ci, posées par un futur médecin au patient: "Avez-vous les symptômes d'un homme qui souffre d'une néphrite parenchymateuse?" ou bien: "Eprouvez-vous des gargouillements dans la fosse iliaque droite?—Comment! je ne comprends pas, répliquait le malade, je n'ai pas appris le latin, moi, vous savez!" Et tout le monde de rire.

Puis, nous grimpons dans l'amphithéâtre de la salle d'opération pour assister aux cliniques

des chirurgiens Hingston et Brunelle. Le docteur Hingston, surtout, jouissait d'une réputation universelle, et de partout on recourait à ses lumières.

Assis sur les gradins et observant le plus insolite et respectueux des silences, nous regardions et écoutions attentivement les deux savants professeurs.

Parfois, pourtant, fusaient des rires, aussitôt étouffés. C'était à l'occasion de l'anesthésie des patients. On oublie difficilement de tels souvenirs.

Je revois toujours les Irlandais qui, une fois sur la table d'opération, pris de crainte et d'un accès de religiosité, faisaient de grands signes de croix. L'on apercevait, suspendu à leur cou, un collier de médailles, de crucifix et de chapelets. Mais après les premières bouffées de la vapeur enivrante, ils se mettaient à sacrer comme des païens. Et les bonnes Soeurs, à leur tour, de se signer dévotement.

Les Canadiens français, eux, invariablement, jasaient, chantaient ou juraient en anglais. Quant aux Anglais, ils en étaient réduits à blasphémer dans leur propre langue et, parmi des grognements incompréhensibles, on pouvait discerner les tendres mots de "God-dam" et de "Bitches".

Je me rappelle qu'un jour le docteur Hingston, nous ayant présenté un patient por-

tant à une jambe un large ulcère, couvert d'exsudat, nous expliquait la qualité du bon pus, du pus louable, nous disant que le pus dans ce cas-ci était de bonne qualité, qu'il ne sentait pas mauvais, n'exhalant qu'une odeur fade, qu'il était blanc et sucré. Et il ajouta : "Si vous en doutez, messieurs, approchez et goûtez!"

J'étais dédaigneux d'habitude, mais, par bravade, je descendis les gradins, mis mon index sur la plaie, et le posai sur ma langue.

—En effet, c'est sucré, affirmai-je, en me tournant du côté de mes confrères.

—Vous, vous ferez un bon médecin, me dit le chirurgien, en même temps que l'assistance applaudissait.

C'est la seule fois, je crois, que le savant docteur Hingston ait formulé un faux pronostic.

Nous finissions nos journées par d'autres distractions. Presque tous les soirs, en dernière année surtout, nous passions deux heures à la salle de dissection, au milieu de dix ou douze cadavres étendus sur des tables, la poitrine et le ventre ouverts, le crâne scié près des yeux. Ce n'était agréable ni à la vue ni à l'odorat. Les mains surtout restaient empestées longtemps. L'arome sui-generis persistait dans les narines et nous suivait aux repas, au point que nous perdions l'appétit. Mais nous étions convaincus que l'importance de ces études sur le

cadavre ne se suppléait point par les illustrations des traités d'anatomie.

Pour nous reposer de tant de misères humaines, nous assiégions, certains soirs, les théâtres, invitant à se joindre à nous les étudiants de Laval, de McGill et de Bishop. L'endroit choisi servait de quartier-général où l'on pouvait tout à l'aise siffler les acteurs, dont pas un ne trouvait grâce devant nous, pas même la divine Sarah. A la sortie du spectacle, nous avions parfois des batailles en règle avec la police, et il fallait voir, au-dessus des têtes des combattants, le mélange des bâtons des policiers avec les tibias et les fémurs que brandisaient les étudiants.

Le lendemain matin, les carabins se mirant dans la glace et apercevant leurs coupures, leurs bosses, et quelquefois leurs yeux au beurre noir, s'exclamaient comme de bons pochards: "Bon Dieu! qu'on a dû s'amuser hier!"

Pendant le Carnaval d'hiver, nous allions quatre par quatre, en chantant, en décrochant les enseignes, jouant toutes sortes de tours, prendre part aux fêtes, et certains, se croyant des petits Nérons, ne parlaient rien moins que d'incendier le Palais de glace.

Ou bien, pris d'un goût subit et fanatique pour la morale, nous entrions de force dans les maisons malfamées (mal farmées, disait-on

alors), et nous saccagions tout, emportant comme trophées des cages avec leurs perroquets, des pendules, des lampes encore allumées, des cadres, des tuyaux de poêle, que nous allions troquer chez Théotime Lanctôt contre quelques bouteilles de bon vin.

Ces fois-là, la police nous souriait d'un oeil paternel : nous faisons son travail, voyez-vous !

Ou bien, voulant venger l'honneur outragé de notre sainte Religion, nous partions avec les étudiants de Laval et de l'École Polytechnique, et tous les jeunes Canadiens français de la ville, envahir le temple de la rue Craig, où officiait l'apostat Chiniquy (le célèbre prédicateur catholique d'autrefois). Nous lui lançions des oeufs pourris, et pendant que ses adeptes chantaient des cantiques protestants, nous entonnions à tue-tête des chants canadiens :

La vache est à l'eau
Dondaine,
Le veau va s'neyer,
Dondé.

ou bien :

Là lousqu'y sont tous les raftmen? etc., etc.

De nombreux hommes de police, tous Canadiens français, ou Irlandais, ayant à leur tête

te le chef Paradis, dispersés parmi la foule bruyante, nous criaient : "Silence! Silence!" en nous menaçant de leurs bâtons; mais ils ajoutaient tout bas : "Envoyez fort! Envoyez fort! Go ahead!"

VOLS DE CADAVRES

De toutes les carabinades, c'est le vol de cadavres que j'aimais le moins, et je n'y pris part que deux fois. Le premier de ces vols fut une comédie; le deuxième, presque une tragédie.

Un jour que j'étais fatigué, couché sur un banc, pendant le cours ennuyeux de mon professeur de botanique, science que je connaissais mieux que lui, j'entends deux étudiants, assis en avant de moi, qui projetaient d'aller, au cours de la nuit, chercher le corps d'une sauvagesse qui venait d'être enterrée dans le cimetière d'Oka. Je m'empressai de raconter la chose à Sanche, un étudiant aux épaules carrées, à la figure forgée au marteau, un expert dans ce genre de travail.

—Veux-tu, me proposa-t-il, on va leur jouer le tour d'aller la déterrer avant eux?

—Je n'ose pas, lui répondis-je, faire cela à des confrères.

—Bah! quand un voleur en vole un autre le diable en rit. Va t'en à ta maison de pension, achète des gros pétards, et apporte un grand drap blanc. Je me charge du reste; j'irai te prendre à neuf heures précises.

En nous en allant, Sanche me demanda: "Sais-tu quelques mots sauvages? — Je ne connais, répondis-je, qu'une petite chanson indienne apprise dans mon enfance: Tou Manningate! mais je n'en comprends pas le sens.— C'est bien." Et nous causâmes tout le long de la route de choses et autres.

C'était à la fin de décembre 1882. La terre recouverte d'une légère couche de neige et de glace paraissait infinie. Mais nous avons un bon cheval et le trajet fut vite parcouru.

Après avoir mis notre coursier dans une mesure abandonnée, découverte à un quart de mille avant d'arriver au village d'Oka, nous nous dirigeâmes vers le cimetière, sans faire de bruit et à pas de loup, chargés de nos draps blancs, d'une pioche, d'une bêche et d'un câble.

Malheur de malheur! les tintements drus d'un pic contre le sol durci nous indiquèrent, comme nous approchions, la présence des confrères qui nous avaient devancés. "Ne remue pas, me souffla Sanche à l'oreille; enveloppe-

toi dans ton drap, et tiens tes allumettes et tes pétards tout prêts. On va les laisser faire le travail."

Les croque-morts se livraient à une besogne d'enfer, et à l'instant même où l'un d'eux se pencha pour passer le câble au cou de la morte. "C'est le temps, allume," dit Sanche.

Les pétards éclatèrent avec force tandis que nous jetions nos cris sauvages: "Caouine Chichi! Caouine Chichi! Nabe. Tou Maningate a la attetomata wichta, tou méningate a la atte tomato wichti. Tomahawk! Tomahawk! Hou! Hou!"

Nous entendîmes crier: "Sauvons-nous! Sauvons-nous! Voilà les sauvages!" Ils s'enfuirent en sautant la clôture, vifs comme des chevreuils. Il ne nous restait qu'à cueillir le fruit mûr, et à le transporter à l'École de Médecine.

Le lendemain soir, la petite sauvagesse reposait sur les dalles de la salle de dissection.

—Viens donc voir, Leblanc, cria son ami Pominville, notre petite sauvagesse qui est rendue ici. Comment cela peut-il se faire?

Ils appellent le concierge Morin, et ils lui demandent: "Qui a amené ce cadavre?—Vous savez bien, messieurs, que c'est un secret qu'il m'est impossible de dévoiler.—C'est bien extraordinaire, tout de même," disaient-ils. Et ils racontaient leur aventure.

Sanche, qui disséquait un autre cadavre avec moi, pas loin d'eux, leur dit d'un air sérieux : "Mais au lieu de vous enfuir, pourquoi n'êtes-vous pas allés leur parler ? Avec une couple de piastres, vous auriez pu arranger cela.—Mais nous ne parlons pas le sauvage.—On voit bien que vous n'êtes pas des experts, que vous êtes encore jeunes dans le métier. Si vous aviez eu au moins une bonne bouteille de whisky à leur donner.—Mais, nous n'en avons pas apporté même pour nous.—Ah ! s'exclama Sanche, vous ne ferez jamais de vrais bons voleurs. Si vous aviez eu une bouteille de whisky à leur faire boire, ils auraient vidé leur cimetièrre pour vous en donner tous les corps."

Voilà un vol de cadavres qui, à cinquante ans de distance, me fait encore rire.

Le second, cependant est beaucoup moins gai. Cette véritable tragédie s'est passée à St-Martin, le 10 janvier 1883. En allant visiter un ami malade, fils d'un vieux médecin de ce village, le docteur Gaboury, j'appris qu'il y avait quatre morts enfermés dans le charnier. Nous partîmes, le soir, quatre étudiants : mon frère Eugène, Jos Sanche, l'expert, Louis Chartrand, un charmant compagnon, et moi, dans un grand traîneau attelé d'un seul cheval, mais un bon, qui menait comme un Lucifer. Les chemins étaient beaux, le ciel aussi ;

la pleine lune se levant en arrière de nous, éclairait un ciel calme, profond, bleuté, et cinématographiait, à droite, sur le voile blanc du paysage terrestre, le groupe oblique de nos ombres allongées, à travers lesquelles s'agitait celle de l'arrière-train de notre monture.

Nous fûmes bientôt à proximité de l'église. Sanche donna le signal d'arrêter. Il attachait la bête, puis se munissant d'une pince de fer, il se rendit au charnier. Nous le suivions. Il attaqua l'épaisse muraille de pierre. Lorsqu'une brèche parut suffisante pour nous permettre d'entrer, nous nous y engageâmes. Il alluma des chandelles. En effet, quatre cercueils étaient alignés sur des planches. À l'aide de tournevis, nous enlevâmes les couvercles. Puis, commença le dépouillement, besogne fastidieuse pour des gens pressés que le péril éperonne. Car la loi à cette époque (bien curieuse loi!) qui considérait le vol des cadavres pour les fins de dissection comme une faute légère, passible d'une amende nominale de vingt-cinq à cinquante cents, regardait comme un grand vol punissable d'emprisonnement le fait d'enlever en même temps une partie des vêtements, ne fût-ce qu'un bas.

Le sarcophage qui m'était destiné, selon toute apparence, renfermait le membre d'une famille plus qu'à l'aise. J'avais hâte de voir cette figure. J'en approchai ma lumière et

faillis m'évanouir. C'était une femme toute jeune et toute belle encore sous le voile de la mort. Et elle ressemblait étrangement à ma fiancée. J'hésitai un instant, comme mes sinistres compagnons finissaient leur travail. Sanche, le plus fort, avait emporté le corps d'un vieillard pesant plus de deux cents livres, Chartrand celui d'un jeune homme, enfin mon frère, celui tout ratatiné d'une vieille femme; le dernier qui passa par l'ouverture étroite me cria: "Dépêche-toi, Grignon, n'attends pas qu'on se fasse pincer!"

Resté seul avec ma victime, je n'osai plus porter la main, une main sacrilège sur la belle morte, et je me répétais: "Si c'était elle! Si c'était elle!" Qu'allais-je faire? Je ne pouvais discontinuer et abandonner mes compagnons, m'enfuir dans la nuit, à travers les champs, quoique j'en eusse bien l'idée. J'aurais été accusé de la trahison la plus lâche et dénoncé à toute l'Ecole Victoria. Et quelle peine et quels ennuis cet acte de folie n'aurait-il pas fait éprouver à mon frère Eugène!

Sanche, revenu en toute hâte, me cria, par la brèche: "Vite vite, Grignon! On va se faire arrêter! Je viens de voir des lumières au presbytère et à une petite maison, pas bien loin; ça doit être le bedeau. Dépêche-toi!"

Je ne pouvais plus reculer dans la voie du crime. Je me hâtai d'enlever à la morte ses

objets de piété, ses bijoux, ses vêtements, et je déposai le tout au fond de la bière. Puis l'enveloppant dans un linceul, j'emportai mon précieux fardeau avec le plus profond respect, et le plaçai entre mon frère et moi sur le siège d'arrière du grand traîneau.

Le retour fut des plus mouvementés : l'éveil avait été donné dans le village Saint-Martin, et nous étions poursuivis par des gens que l'indignation rendait furieux. Ils vociféraient et tiraient de la carabine. Notre cheval, excité par tout ce bruit, courait comme un vent d'orage.

En passant par la vieille barrière du Mile-End, notre monture eut peur du gardien sortant de sa guérite, et prit le mors aux dents, brisant de ses pieds le timon et le devant de la voiture, et c'est sur les traits seulement qu'elle descendit à une allure effrénée la rue Saint-Laurent, jusqu'à l'avenue des Pins, qu'elle parcourut jusqu'à l'École de Médecine Victoria, en face de l'Hôtel-Dieu. Nous confiâmes en toute hâte les quatre cadavres au concierge Morin.

Je pus dormir deux ou trois heures avant l'ouverture des cours, mais d'un sommeil fort agité. Je voyais en rêve ma fiancée, couchée dans un cercueil, et le curé Labelle chantant son *Libera* dans la vieille église de Saint-Jérôme.

Toute la journée je fus bouleversé, et c'est avec un grand soulagement que je lus, le soir, dans la *Minerve*, que le détective Cinq-Mars et ses aides avaient retrouvé les cadavres à l'École de Médecine, les sauvant ainsi des outrages du scalpel.

Ce fut mon dernier vol. Ce fut aussi, je crois, le dernier vol de cadavres commis dans ce pays. Le gouvernement provincial, justement alarmé par les clameurs et les cris d'indignation s'élevant de toutes parts, se hâta de passer une loi par laquelle il donnait aux Ecoles de Médecine tous les corps non-réclamés de la Morgue, des hôpitaux et des asiles, pour les fins de dissection.

Pourquoi n'a-t-il pas légiféré vingt ans plus tôt?

Je ne saurais terminer cette triste histoire sans rappeler un détail, bien lugubre aussi: deux de mes compagnons périrent peu de temps après cet événement d'une façon tragique. L'un fut empoisonné, l'autre tué dans un accident.

Etait-ce la vengeance des âmes dont les tombeaux avaient été profanés qui s'élevait contre eux, comme semble s'exercer encore de nos jours celle des mânes des Pharaons, en particulier de Tout-Ank-Amon? Qui sait? Quant à moi, franchement, je fis prier et je priai

pour mes victimes. Je suis convaincu que c'est à cause de telles supplications que j'ai été épargné.

L'INOUBLIABLE BOHEME: GUENARD ET TI POTTE LE NOIR

Me sera-t-il possible de dissiper l'impression de tristesse qu'a dû laisser le récit authentique de cette lugubre aventure que se rappellent les vieillards du village de Saint-Martin, en vous racontant les joyeusetés de nouvelles carabinades, à une époque où la bohème constituait une classe tout comme la bourgeoisie?

Au début de mes études médicales, il y a environ cinquante ans, nous avions, mon frère Eugène et moi, notre pension au village Saint-Jean-Baptiste, en haut du marché, qui existe encore aujourd'hui, je crois.

L'étage supérieur était divisé en deux parties: en arrière, une grande salle, où avaient lieu les assemblées politiques et où siégeait le

conseil municipal; en avant, sur la rue Saint-Laurent, le logement du gardien du marché, le père Normandin, un homme affable et doux, pesant plus de trois cents livres. Je ne peux pas oublier non plus sa femme, toute petite, mais charmante, ainsi que ses enfants.

Comme toujours les deux premiers mois se passèrent dans la paix la plus profonde, absorbés que nous étions par nos études. Mais un midi, après les cours, un joli grand garçon blond nous aborda avec un gracieux sourire et nous dit d'une voix convaincante et chaude: "Messieurs, vous êtes en première année, je crois. Moi, je suis un finissant et mon nom est Guénard. Aimeriez-vous à avoir ma visite? Je pourrais vous donner de bons conseils et vous aider dans vos études." Nous acceptâmes. Mais mon frère précisa: "Venez nous voir samedi après-midi, vers deux heures, en haut du marché Saint-Jean-Baptiste, c'est notre heure de réception."

—C'est bien, répliqua l'étranger, j'irai samedi prochain.

Consacrant même les dimanches, après la messe basse, à étudier et à transcrire dans nos cahiers les notes prises aux cours ou dans les hôpitaux, nous avions l'habitude de travailler comme des enragés, tous les jours de la semaine, excepté le dernier, dans l'après-midi. Il fallait bien détendre l'arc un peu, que diable!

et nous ne prenions que quelques heures de congé. N'était-ce point raisonnable? Et entre deux et six heures du soir, ce jour-là, les visiteurs affluaient, encombrant nos chambres. Je les revois tous: le grand Jos. Pominville, le gros Omer Guimond, Jos Sanche, Mastai Gervais, Victor Bourgeault, Marchildon avec sa puissante voix de contrebasse, Guillaume Prévost, le grand Trudeau, Joseph Birtz, le sympathique soprano que tout Montréal a entendu dans ses églises, et plusieurs autres.

Guénard fut ponctuel au rendez-vous. Il tombait bien, car le cénacle était au complet. Saluant ses nouveaux camarades qu'il connaissait déjà par leurs noms, il débuta franchement: "Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon bon ami, Joseph-alias-Ti Potte Le Noir, un étudiant de première, qui a été trop occupé jusqu'aujourd'hui pour faire son entrée à l'Ecole."

Personne ne bougea.

Ti Potte, l'incomparable Ti Potte, pas plus grand que ma botte, "pas plus haut, disait son ami Guénard, que deux petits pots de chambre l'un par-dessus l'autre," ressemblait en vérité à un pot à tabac. Il portait un capot d'étoffe du pays, qui traînait jusqu'à terre, avec des poches assez grandes pour contenir au moins une demi-douzaine de bouteilles de bière. Sous

son bras il tenait un énorme bouquin que je reconnus pour un *directory* ou bottin de la ville de Montréal.

Guénard, étudiant en médecine depuis dix ans (je l'appris plus tard), était la fleur des bohèmes. Comme Murger l'aurait aimé! Il possédait une voix de ténor si sonore et si belle, qu'on le comparait à Capoul, le grand chanteur de l'Opéra français, qui, à cette époque, se faisait entendre dans les théâtres de la métropole du Canada.

Ses parents, découragés par la longueur de ses études, l'avaient abandonné à son sort; et pour se faire des revenus, ce pauvre Guénard-Schaunard chantait un peu partout: sur les tréteaux, dans les bazars, dans les bars et même dans la rue.

Des soirs, s'installant dans la lucarne de sa mansarde, en bas de la rue Saint-Laurent, il chantait pour le public des extraits d'opéras, des hymnes patriotiques et même des cantiques. La foule s'agrouvait et l'un de ses amis passait le chapeau dans lequel tombaient, nombreuses, les piécettes blanches. Parfois, la rue se bloquant, les *petits chars à chevaux* s'arrêtaient, et les conducteurs sifflaient pour appeler la police. Peine inutile! Car Guénard, changeant tout à coup de répertoire, lançait des couplets si grivois, si épicés, si dégoûtants, que les filles et les femmes, poussant des cris

d'effroi, s'enfuyaient de toutes parts. Lorsque la police arrivait sur les lieux, les *petits chars* étaient partis, la foule aussi, et le grand ténor avait fermé et sa boîte et sa fenêtre. Ah! les inoubliables scènes!

Ayant rencontré Ti Potte au restaurant de Jos Poitras, et après que son nouvel ami l'eut chaperonné dans plusieurs bars de la ville en lui payant maintes consommations, Guénard, à son tour, l'avait chaperonné jusque chez nous.

Après la présentation de son compagnon, Guénard ajouta d'un air solennel : "Messieurs, c'est mon banquier!"

Tous ensemble nous nous levâmes afin de rendre hommage au nouveau Pierpont Morgan, et ceux qui avaient des chaises les lui offrirent avec ostentation.

—Que la Providence est bonne! Un banquier! Nous allons nous en faire un ami, chuchotions-nous; c'est si consolant d'avoir un banquier quand on est cassé, et cela nous arrive si souvent de l'être!

—Messieurs, reprit Guénard, vous êtes tous des étudiants de première année, je crois; moi, je suis un finissant, comme vous le savez. Est-ce que ça vous ferait plaisir de faire un peu de dissection?

Et plongeant la main au fond d'une des poches du banquier il en sortit un morceau

de chair gros comme le poing, enveloppé dans une gazette ensanglantée.—“Comme vous le voyez, messieurs, c'est un coeur, un coeur humain, que j'ai apporté hier soir de la salle de dissection. Si vous le désirez, je vais vous donner une leçon d'anatomie.

—“Très bien, très bien!” s'écrièrent tous les camarades en applaudissant.

Il me semble encore voir notre chambre fort encombrée (nous étions bien une douzaine de carabins dans l'étroit appartement empesté par la fumée des pipes) et entendre la voix de mon frère qui proposa: “Je vais demander au gardien de nous laisser aller dans la salle du conseil pour y faire nos études cet après-midi.”

D'abord, le bon père Normandin parut hésiter, mais il finit par céder, en nous recommandant bien de ne pas faire de bruit, afin de ne pas mécontenter monsieur le maire et messieurs les échevins.

Nous nous installâmes autour de la grande table, sur les sièges des membres du conseil; le nouveau professeur, montant à la tribune, prit le fauteuil de son Honneur le Maire.

—Avez-vous des scalpels, messieurs? demanda-t-il.

Mon frère répondit que nous n'en avions point, puisqu'en première année nous ne faisons pas de dissection.

—Alors, je vais aller en chercher chez mon bon ami le docteur Vilbon, déclara Guénard. Viens avec moi Ti Potte.

Ils partirent tous les deux, et, par les fenêtres, nous les vîmes faire un arrêt à deux des auberges Ouimette (les anciens doivent se rappeler que les trois Ouimette, trois frères, tenaient trois débits de liqueurs autour du marché). Puis, ils remontèrent la rue Saint-Laurent, du côté de chez le docteur Vilbon; celui-ci nous raconta quelques jours plus tard que Guénard s'était servi de nos noms pour emprunter ses instruments, et comme le docteur connaissait bien notre frère aîné avec qui il avait fait ses études médicales, il consentit à remettre sans défiance ses scalpels au commissionnaire. Nos gais lurons revinrent bientôt et le professeur reprit son siège.

Entr'ouvrant la trousse, qui contenait quatre couteaux tout neufs et flamboyants, il en saisit un et tenta de fendre le viscère... Criche! Criche!... le scalpel se cassa.

—Ah! ce n'est rien, dit-il.

En reprenant un second, il essaya de pratiquer une incision plus profonde... Crouche! Crouche!... la lame était tout ébréchée.

Après avoir employé les autres instruments et les avoir endommagés comme les premiers, le coeur finit par s'ouvrir, et l'habile démonstrateur d'anatomie nous fit constater que c'é-

tait un organe d'ivrogne, d'alcoolique.—“C'est pourquoi, expliqua-t-il, l'endocarde, la membrane interne, est dure, racornie et comme incrustée de pierres, et pourquoi aussi les scalpels de mon bon ami le docteur Vilbon sont tous détériorés. Mais j'arrangerai cela avec lui,” ajouta-t-il, tandis qu'il remettait la trousse dans la poche de Ti Potte.

Il est bien entendu que son bon ami ne revit jamais ses outils.

—Maintenant, messieurs les étudiants, regardez bien et écoutez-moi bien.

Intéressés et attendris, nous nous penchâmes tous sur ce pauvre coeur d'ivrogne.

—Voici, messieurs, continua-t-il, le ventricule droit et l'oreillette droite, à droite naturellement; le ventricule gauche et l'oreillette gauche, à gauche, comme de raison. C'est tout ce qu'il importe de savoir. A présent, Ti Potte, paie la traite!

—Qu'est-ce que vous voulez boire? demanda notre richard.

—De la bière, pour commencer, répondit Guénard.

—A la bouteille ou à la mesure?

—A la mesure, c'est la meilleure.

—Je n'ai ni pot, ni cruche, remarqua Ti Potte.

Mon frère lui dit en riant: “Prends le pot qui est sous mon lit dans ma chambre.”

Ti Potte, amenant avec lui son ami fidèle, prit le vase de nuit et s'en fut chez le plus proche des Ouimette. Le banquier déposa avec respect le récipient sur le comptoir de zinc du cabaretier, et lui ordonna de le remplir de bonne bière. Ce dernier, habitué aux farces des étudiants, obéit.

Puis, Ti Potte, mettant la main à son gousset, demanda : "Combien est-ce?" Le gros Ouimette répondit : "Pour la première fois, comme ce n'est que pour rincer le pot, je ne demande rien ; quand vous reviendrez, ce sera vingt-cinq cents."

Et poussant devant un étal de charcutier, les deux copains y entrèrent pour acheter trois saucissons qu'ils ajoutèrent au breuvage, ce qui lui donnait une apparence qui eût fait rêver Scarron.

Puis, on les vit revenir, Ti Potte portant avec beaucoup de précaution le précieux bocal tout débordant, et Guénard fredonnant de gais refrains.

Les gens qui les rencontraient se pinçaient le nez aussitôt, en s'exclamant : "Pouah ! Tas d'écoeurants !" Un homme de police les aborda et voulut leur faire des remontrances, Guénard rétorqua : "Ce n'est pas pis que les étudiants allemands qui boivent la bière dans leurs bottes sales." Le constable sourit et les laissa passer.

Et le plaisir commença. Nous avons bien travaillé, bien étudié, surtout l'anatomie de ce coeur alcoolisé; pourquoi ne pas alcooliser un peu les nôtres aussi?

Il y avait dans la salle du marché un vieux piano réservé aux artistes amateurs pour préparer ou exécuter des concerts. Mon frère s'y installa. Et la bacchanale furibonde trois heures durant fit trembler le logis. Comme je n'étais pas doué de talent musical, je me contentais d'accompagner les chanteurs avec deux os de mort, métamorphosés en castagnettes.

Ti Potte, rond comme un pois, tournait dans la place, mimant la danse de l'ours de nos montagnes.

Et tout l'après-midi, "Jules" ou "Zola", peu importe le nom, escorté de deux carabins, fit la navette entre le marché et le bar du gros Ouimette, au grand scandale de tous les habitants du quartier.

Le lendemain, le bon père Normandin, les larmes dans les yeux et dans la voix, car il nous aimait bien malgré tout, nous apprit que son Honneur le Maire le menaçait de lui enlever sa charge de gardien, s'il ne renvoyait pas ses pensionnaires immédiatement.

Nous étions désolés de nous séparer de si braves gens; mais le malheur n'était pas irréparable. Des maisons de pension à treize, quatorze et quinze piastres par mois, il en pleu-

vait partout, et notre bagage était si mince que nous n'avions pas besoin, pour le transporter, des trucks Baillargeon qui, d'ailleurs, n'existaient pas. Les déménagements d'étudiants s'opéraient en brouettes ou en petites charrettes à bras, ou même à la main, et toujours en chantant. Le même soir, nous étions logés à l'hôtel Paris, un peu plus bas que le marché, encore sur la rue Saint-Laurent qui était le centre du quartier latin.

Ti Potte et Guénard revenaient de temps à autre. Mais une consigne très sévère avait été donnée à Mme Paris de n'admettre personne dans nos chambres pendant la semaine, excepté le samedi après-midi. Ti Potte s'ennuyait beaucoup. Un jour, il confessa qu'il avait rompu avec Guénard, qui lui coûtait trop cher, et ajouta, pleurant dans nos gilets, que nous étions désormais ses deux seuls amis au monde. Pauvre Ti Potte! Il parvenait parfois à enfreindre le règlement et à s'introduire aux heures prohibées, en entrant dans nos chambres sur la pointe des pieds. Il portait toujours son long capot et son gros bouquin sous un bras. Il risquait un petit bonjour : la tête plongée dans nos livres ; nous ne faisons aucun cas de lui. Alors, il s'en retournait le coeur gros, n'articulant pas une syllabe. Pauvre Ti Potte!

Il aimait surtout mon frère Eugène, à cau-

se de sa belle voix de baryton et son talent de pianiste; il le trouvait plus gai que moi.

Une fois, il se glissa ainsi doucement jusqu'à lui, en soufflant à son oreille:

—Eugène, ma soeur Aglaé est en ville, tu sais?

.....

—C'est une belle fille, tu sais.

.....

—Je lui ai parlé de toi: elle aimerait ça te rencontrer. Vians donc ce soir.

.....

—Et puis elle joue du piano, ma soeur.

Les yeux d'Eugène demeuraient fixés sur son livre. Il simulait la surdité la plus grave, pour ne point répondre.

Ti Potte répéta plus fort:

—Oui, elle joue du piano, ma soeur.

Mais le tentateur échouait. Assénant alors un coup de poing d'enfer sur la table, il cria à pleine tête: "Oui! Elle joue du piano, ma soeur!!!"

Nous éclatâmes. Et le pauvre Ti Potte nous voyant rire, se mit à bondir de joie tel un petit mouton de la Judée lorsque Israël sortit de la terre d'Égypte.

Nous montrant une pièce d'or, il nous dit: "Tenez! Regardez! Je vians de recevoir an

beau vangt piastres en or de mon père pour m'acheter des livres de médecine (il prononçait toujours en *an* les consonnances en *in*). Voulez-vous, on va prendre ane brosse?" Puis, il sortit de ses "entrepôts" quatre grosses bouteilles de bière.

En buvant un verre de la blonde liqueur, je lui demandai: "Dis-moi donc, Ti Potte, il me semble que ton père t'en envoie bien souvent de l'argent pour t'acheter des livres; tu devrais posséder, à l'heure qu'il est, une jolie bibliothèque?"

—Ma bibliothèque, la voilà! dit-il, en nous désignant le gros bottin qu'il avait déposé sur la table. Je n'ai pas d'autres livres.

—Et pourquoi le portes-tu constamment sous ton bras?

—C'est ban commode pour trouver des adresses de maisons de pension, car on me met souvent à la porte. En même temps, c'est pour montrer à la police que je suis an homme d'affaires, que je ne suis pas an voyou, an loafer. Autrement on pourrait essayer de m'arrêter pour ivresse ou vagabondage."

*

*

*

Deux années se passèrent. Guénard chantait toujours, mais sa voix avait perdu de son

ampleur, de sa rondeur, de sa chaleur, et ainsi que tous les grands artistes à leur déclin, il redescendait avec une rapidité extraordinaire les barreaux de l'échelle : maintenant il ne se faisait plus entendre que dans les bouges du bord de l'eau, dans les lupanars, dans les auberges de troisième ordre, chez Jos Beef ou à l'hôtel Rosco.

Ti Potte, lui, faisait toujours la noce, se promenant sans cesse avec son long paletot et son gros livre de science sous le bras. Mais les plus terribles catastrophes n'avaient pas encore ébranlé la bohème.

Monsieur Le Noir, père, ayant entendu dire que son fiston perdait son temps dans la grande ville, arriva à l'improviste un soir, et lui enjoignit : "Mène-moi à ton école, je veux voir tes maîtres." Il s'imaginait, le naïf paysan, que les professeurs résidaient tous là où ils enseignaient, tout comme les institutrices dans les campagnes.

Ti Potte ne se rappelait plus (l'avait-il jamais su?) où se trouvait la citerne dans laquelle il devait puiser la science dont son intelligence était restée vierge ; mais il feignit tout de même de recevoir avec beaucoup de joie l'auteur de ses jours.

C'était un petit pot à tabac en tout semblable à lui, excepté qu'il avait les cheveux gris. A l'égard de la bière et du whisky, il ma-

nifestait une prédilection aussi profonde que celle de son fils qui, sous prétexte de le rafraîchir un peu, l'entraîna dans plusieurs cabarets; si bien qu'à la fin le père et le fils se ressemblaient encore davantage, étant aussi *gris* l'un que l'autre.

C'est alors que, découvrant un édifice dont la devanture avait l'apparence de l'École Victoria, Ti Potte y poussa résolument son auguste père: c'était une station de police!

Les constables de garde, apercevant ces deux petits bonshommes, bras dessus, bras dessous, se gaudissant et rigolant comme des jeunes baleines, voulurent les coffrer. Mais le plus âgé des pochards, ayant arraché de son gousset un rouleau de billets de banque de la grosseur de son bras, les policiers s'inclinèrent avec respect, leur présentant des excuses et mandèrent un carosse pour les conduire à l'auberge la plus chic de Montréal, à l'Hôtel Richelieu, tenu par Isidore Durocher, sur la rue Saint-Vincent.

Pris de pitié pour notre vieil ami, nous lui faisons des remontrances, bien inutiles d'ailleurs. Qui a bu boira!

Un jour que par hasard il était sobre, mon frère lui dit: "C'est une honte, Ti Potte, de voir que tu achèves ta troisième année d'études, et que tu n'as pas encore passé un seul examen. Tu devrais venir aux cours, quand

bien même ce ne serait que pour répondre à l'appel, afin de conserver tes notes de présence.

—C'est ban, fit-il. J'irai deman. L'école est-elle toujours à la même place, Eugène? Et à quelles heures sont les cours?

—Les cours primaires sont de huit heures à midi; rends-toi au plus tard pour neuf heures, pour la matière médicale: c'est le cours le plus important.

Le lendemain je regardai dans la classe: comme d'habitude, Ti Potte n'assistait pas.

Au moment où, après avoir attendu la fin de notre cantique:

Le voici l'agneau si doux!
Le vrai pain des anges!

le professeur de matière médicale commençait sa leçon par ces paroles: "Messieurs, aujourd'hui, je vais vous parler du séné," une grosse voix, en arrière, retentit, répétant: "Séné!". Je me retournai: c'était lui, Ti Potte.

Ayant dormi un somme sur le banc le plus élevé de l'amphithéâtre, il venait de s'éveiller. Debout, la tête échevelée, les yeux rouges, la bave à la bouche, il nous regardait d'un air hébété.

Le professeur le considéra un instant par-dessus ses lunettes et reprit: "Le séné, messieurs, est une plante"... "Séné!" cria encore

plus fort l'interrupteur, voulant, sans doute, dans son idée d'ivrogne, témoigner de sa présence.

—Quel est ce polisson? demanda le vieux médecin.

—Nous ne le connaissons pas, docteur, attestèrent tous ensemble les joyeux carabins.

—Le séné, messieurs, est une plante qui croît....

—Séné! Séné!! s'exclama de nouveau le pot à tabac.

—Ah! mais c'est intolérable! Messieurs, je vous prie, faites-le donc sortir!

—Ah! M. le docteur, ce n'est pas facile! Il a l'air bien fort! bien dangereux! répétaient les étudiants avec des airs effarouchés.

—Mais il n'est pas plus haut que mon pupitre, que craignez-vous?

—Mais, docteur, regardez comme il a le teint brun! C'est peut-être un italien! On ne sait pas, on ne sait pas!... Un affilié de la main noire! de la Mafia!... de la Camorra!... ou un Carbonaro!... On ne sait jamais. Il a peut-être un couteau dans sa manche d'habit!... Un poignard dans sa chemise!... On ne sait pas! répétaient à tour de rôle les élèves en se tournant les uns vers les autres et accompagnant leurs suppositions de grands hochements de tête.

Et Ti Potte criait toujours : "Séné! Séné!!! Séné!!..."

—Messieurs, je vous en prie, supplia le professeur, d'un ton désespéré, allez donc prévenir le concierge, pour qu'il fasse venir la police!

Tous les étudiants dégringolèrent des gradins, pour s'engouffrer dans le corridor, laissant le magister seul avec son nouvel élève.

—Mais vous n'avez pas besoin d'y aller tous ensemble, un seul suffirait.

Nous revînmes aussitôt en hurlant : "Morin n'y est pas! Morin n'y est pas!" Et pourtant il y était.

Maintenant, debout sur son pupitre, les pans de son long capot tout grands ouverts, Ti Potte gesticulait des bras, des jambes, du corps et de la tête, vociférant de plus en plus fort : "Séné! Séné! Séné!..."

—Eh bien! nous dit le professeur, si vous ne voulez pas l'envoyer, c'est moi qui vais m'en aller.

—Il va s'en aller! se mit à dire un étudiant d'un côté de la salle.—"Il ne s'en ira pas!" répondit un autre, de l'autre côté.—"Moi, je vous gage qu'il va s'en aller."—"Moi, je vous gage qu'il ne s'en ira pas!"—"Il va s'en aller."—"Il ne s'en ira pas."—"Il va s'en aller."—"Il ne s'en ira pas," répétaient alternativement les carabins.

Puis, en voyant sortir le professeur indigné, tous de s'écrier : "Ah! il est parti!!"

Deux semaines après cet incident, Ti Potte comparaisait devant ses juges, les examinateurs; le professeur de matière médicale le reconnut et le fit mettre à la porte. Il ne l'avait pas volé, le pauvre bohème.

Pour l'honneur de l'École Victoria et de la profession médicale, Ti Potte ne fut jamais fait médecin.

L'AGE D'OR DE MA PRATIQUE MÉDICALE

Après quatre années trop vite écoulées d'études et de distractions, je parvins, à la fin de mars 1885, en me hissant sur la pointe des pieds, à décrocher un diplôme de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, affiliée à l'Université Victoria de Cobourg, Ontario, et une licence du Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec, et je me pressai d'aller les accrocher au mur d'un modeste bureau à Sainte-Julienne, dans le comté de Montcalm.

Sainte-Julienne, aujourd'hui, une belle petite ville, était un gros village, un chef-lieu peuplé presque exclusivement de journaliers et de rentiers, tous gens honnêtes, mais fort économes, personnages qui auraient fait la

joie et la fortune du grand Balzac, ce véritable découvreur du roman moderne.

C'était l'endroit où les jeunes médecins allaient "se faire la main"; s'ils n'y séjournèrent pas longtemps, c'est que le tarif médical, imposé par les patients eux-mêmes, n'était guère élevé. Jugez-en :

*Tarif médical établi par les habitants de
Sainte-Julienne en 1885*

Accouchement: \$1.50;

Visite de jour: \$0.25;

Visite de nuit: \$0.50;

Extraction d'un pois du nez d'un enfant: \$0.10;

Extraction d'une fève du nez d'un enfant: \$0.15;

Extraction d'une dent: \$0.15;

Extraction de deux dents: \$0.25; etc., etc.

Et si, par malheur, l'homme de l'art en brisait une, il devait indemniser le patient, en lui remettant vingt-cinq cents.

Pour les habitants du Fort-à-la-Mélasse, colonie de quêteux, établie près du village, le tarif était toujours le même: Zéro. Je voulus relever les prix un peu: ce fut une clameur, que dis-je, une clameur, ce fut une révolution, et les clients se dirigèrent du côté de Saint-Jacques et de Saint-Ésprit, où les riches planteurs de tabac avaient établi un tarif encore

plus bas. Dans ces beaux villages, les médecins crevaient; seuls, les charlatans, les rebouteurs surtout, s'enrichissaient.

Inutile de vous avouer que j'avais des loisirs, beaucoup de loisirs, encore que j'éprouvasse souvent de gros chagrins. Heureusement, je trouvai là deux bons amis pour me consoler : un jeune avocat, compagnon de collège dont le petit nom était Olaüs, et un notaire, charmant homme du nom de Beauchamp.

Les tarifs imposés aux disciples de Thémis de ce chef-lieu n'étant pas plus élevés que le mien, ils jouissaient d'un repos et de vacances ininterrompues. Olaüs, beau garçon, spirituel jusqu'au bout des ongles, était un Roger Bontemps, tout à fait insoucieux de l'avenir; le notaire et moi, moins philosophes, étions parfois rêveurs.—“Venez prendre un bon verre de bière,” nous criait-il alors, afin de nous relever un peu le moral. Et nous entrions à l'hôtel Corsin ou chez le cabaretier Prévost. Tout en faisant une partie de Casino, nous dégustions deux ou trois verres de la liqueur blonde (*je l'aime très pâle et très blonde*: je ne me rappelle jamais ces vers du bohème Richopin sans me reporter aussitôt à ce temps-là). Pour dix cents, nous achetions une grosse bouteille de cette boisson fermentée et de la bien meilleure que celle qui se fabrique au-

jourd'hui, n'en déplaie à messieurs Dawes, Molson ou Ekers.

Mais ayant peu de monnaie en poche, nous usions d'habitude de distractions moins coûteuses : nous allions pêcher la truite dans un ruisseau où il n'y avait rien ; nous allions faire la cueillette des framboises, des bluets, des noisettes et des fâines ; il y en avait beaucoup. En revenant, Olaüs, doué d'une belle voix de baryton, qui me fendait l'âme, tout de même, chantait les refrains de son gai répertoire : *En roulant ma boule, Vogue beau Marinier, vogue ! Vive la Canadienne !* et son morceau favori, la *Chanson des gueux*.

Le notaire, lui, comme le brigadier muet, ne disait rien. Et moi, de ma voix fêlée, je répétais toujours, comme Jonas dans la baleine : "Je voudrais bien m'en aller."

—Es-tu fou, docteur ? me dit un jour Olaüs tu parles constamment de t'en aller, mais où aller ? Est-ce que nous ne sommes pas bien ici ? Nous n'avons rien à faire, nous avons de quoi boire et manger, que veux-tu de mieux, qu'as-tu à te plaindre ?

—Oui, mais il n'y a pas d'avenir pour nous.

—Pas d'avenir, dis-tu ? Mon cher Edmond, ne sais-tu pas que nous allons avoir des élections avant six mois ? Eh bien ! nous allons nous présenter tous les deux : toi à Qué-

bec, moi à Ottawa, et je te jure que nous nous faisons élire.

—Y penses-tu, Olaüs? Nous ne sommes pas connus du tout dans ce comté.

—Et c'est justement pour cela, reprit-il, que nous serons élus, haut la main. Les autres candidats sont trop bien connus, eux, c'est pourquoi les électeurs n'en veulent plus.

Je partis quand même. Olaüs ne bougea pas, et six mois après, il était le représentant du comté de Montcalm à Ottawa.

Quatre ans plus tard, je le rencontrai dans un restaurant de la rue Saint-Jacques, à Montréal; entre deux verres de vin, nous causâmes.

—Dis-moi donc, Olaüs, comment as-tu pu te faire élire dans un comté où personne ne te connaissait?

—C'est justement la raison pour laquelle j'ai remporté la victoire.

—Mais encore, avais-tu des gens influents qui travaillaient pour toi?

—Pas du tout, mais avec du front on vient à bout de tout; tu sais que j'ai toujours eu de la *gueule*: je m'en servais.

—Que disais-tu aux électeurs afin de les convaincre?

—Tout ce qui me passait par la tête, mais d'une façon éloquente, enflammée. Par exemple, je me souviens qu'un jour je leur répétais

avec emphase : Messieurs les électeurs du beau comté de Montcalm, nous avons eu réunions sur réunions, assemblées sur assemblées, comités sur comités, discussions sur discussions, et nous en sommes venus à la conclusion que les affaires sont les affaires!—Hurrah! Hurrah! Hurrah! pour Therrien, criaient les électeurs; ou bien, je questionnais les habitants de Saint-Jacques, en faisant des charges contre leur ancien député : Messieurs les électeurs de la plus belle ville du grand comté de Montcalm, qu'a fait pour vous, je vous le demande, monsieur Dugas, votre représentant depuis tant d'années à la Chambre des Communes? Vous n'avez pas seulement une rivière navigable dans la place!—Il n'y a qu'un petit ruisseau traversant le village; et les braves gens de Saint-Jacques, enthousiasmés, criaient toujours : Hurrah! Hurrah! pour Therrien.

—Maintenant, interrogeai-je, ton mandat va expirer bientôt, as-tu l'intention de te présenter de nouveau?

—Il n'y a pas de danger; aujourd'hui, je suis trop connu.

—Et que te proposes-tu de faire à l'avenir?

—Comme de coutume : rien.

Pauvre Olaüs! Où est-il maintenant? Est-il mort? est-il vivant? Une chose demeure certaine : qu'il soit n'importe où, à la Tuque ou

aux Trois-Pistoles, dans ce monde-ci ou dans l'autre, il doit être heureux.

Mais il était écrit que je ne moisirais pas dans Sainte-Julienne. Pendant que je séjournais là, j'épousai une des plus jolies filles de la Reine du Nord. Comme ses parents s'enuyaient d'elle, ils me supplièrent de retourner au berceau de mon enfance. Les compagnons de ma jeunesse et mes amis politiques (oh! ces politiciens!) semblaient me regretter beaucoup, ces derniers surtout à cause de mon talent de *gueulard*. Je cédaï, et les journaux, en novembre 1885, annoncèrent à son de trompette l'arrivée d'un nouveau prodige.

Hélas! Personne n'est prophète dans son pays. Jamais, à mon sens, un lieu commun ne fut plus vrai. Mes amis d'enfance avaient peine à me reconnaître, et les politiciens (on se trouvait loin des élections), quand ils avaient besoin du DOCTEUR, faisaient de grands détours pour ne pas voir mon enseigne. Mes vieux confrères mêmes, qui m'avaient toujours témoigné bon accueil, me persécutaient. Oh! la lutte terrible! Quand j'y songe!

Attristé, écoeuré, je partis en avril 1886 pour la métropole où m'appelait, comme assistant, un ancien professeur de l'Université Laval, le docteur Arthur Ricard.

Mais le vieux médecin, un savant et un saint, que je n'oublierai jamais, avait perdu

la vue, et, en même temps, la plus importante partie de sa clientèle : il n'avait conservé que quelques rares amis et tous ses pauvres, fort nombreux. Nous habitions non loin des quais, dans l'ancienne résidence de Sir Georges-Etienne Cartier, en face du vieil hôpital Notre-Dame. Notre clientèle comprenait donc tous les gens du bord de l'eau : matelots, rats de cale, débardeurs, émigrants, tous les rebuts de la société, toute la tristesse, toute la misère du monde, toutes les plaies et tous les péchés.

Je ne puis me rappeler sans des haut-le-cœur mes visites à l'hôtel Rosco, ce vaste bâtiment, cette vieille arche de Noé, où grouillaient depuis près d'un siècle la vermine et la canaille.

Quand j'en parcourais les sombres corridors, entre deux rangées de chambres sales puant l'ordure et le whisky, et que j'entrevois, par les portes laissées ouvertes, ou enfoncées par les poings des apaches, des hommes, des femmes, des enfants déguenillés, presque nus, couchés sur d'infests grabats, les uns chantant des refrains sordides, d'autres poussant des gémissements lamentables, d'autres, enfin, se battant à coups de bâtons ou de couteaux, je me croyais transporté dans l'enfer de Dante. Je me hâtais de soulager ceux qui m'avaient appelé, et de fuir ces lieux sinistres.

Pour me distraire je me rendais tous les

jours à l'hôpital Notre-Dame, où j'avais le plaisir de rencontrer de nombreux amis et de me perfectionner dans mes études, soit en assistant aux cliniques, ou en aidant les chirurgiens dans leurs travaux très intéressants. En outre, mon savant collègue me donnait une foule de recettes et de conseils dont j'ai su profiter durant les longues années de ma carrière médicale.

Mais ma jeune épouse, habituée à vivre dans des campagnes verdoyantes, s'étiolait à l'air vicié et aux bruits assourdissants de la ville. Redoutant pour elle la tuberculose et sollicité par le grand colonisateur, le curé Labelle, qui venait souvent nous rendre visite, je quittai Montréal en décembre 1886 pour aller m'installer sur les bords du lac des Sables, à Sainte-Agathe-des-Monts, où j'ai toujours vécu depuis.

Le premier dimanche que je passai dans ce petit hamceau, j'étais seul, ma femme étant restée chez son père. Je rencontrai la plupart des habitants de l'endroit, à la grand'messe. Leur accueil me parut des plus favorables. Dans l'après-midi, j'assistai aux vêpres.

Certes, je n'étais pas à la chapelle Sixtine, ni non plus à l'église de la Madeleine. Les chantres, tous médiocres, beuglaient ou miaulaient, tandis que d'autres, plus artistes, nassillaient comme s'ils avaient eu sur la bouche

un peigne de corne enveloppé de papier mince. Au Salut, un colon mugissant entonna :

Mariam
Refugiam
Peccatoram!
Ora pro nobis.

—Est-il vrai, me dis-je, que je suis condamné à passer ma vie ici? Mieux vaut l'exil le plus lointain.

Et je faillis encore verser des larmes. Il n'est point nécessaire d'avoir lu Jean-Jacques pour pleurer.

Ma jeune épouse me rejoignit bientôt et sut me consoler. Mes débuts ne furent pas brillants, dans mon nouveau poste. J'ai raconté déjà, dans un chapitre précédent : "Darwin chez les colons", comme un de mes premiers clients, que j'avais pris tout d'abord pour un singe, à qui j'avais donné un collyre très pur pour se mettre dans les yeux et une préparation goudronnée pour appliquer au bas de l'échine, s'était trompé en lavant l'oeil du bas avec le liquide clair et les deux yeux du haut avec le goudron. Il faillit perdre la vue.

Il n'y avait nullement de ma faute, mais, naturellement, à cause de son grand âge, les colons croyaient mieux la version du babouin que la mienne, ce qui me fit beaucoup de tort.

Une autre fois, un de mes amis vint me

consulter pour m'encourager, sans doute, au sujet de ses cheveux qui tombaient beaucoup. Je recourus à mon dictionnaire de médecine à l'article "Alopécie", perte des cheveux. Il y avait tellement de remèdes proposés que j'en fus abasourdi. J'eus une idée géniale: fabriquant un composé de tous les médicaments mentionnés dans le livre et que j'avais sous la main, je mêlai: de l'alcool méthylique, du baume du Pérou, de l'huile de ricin, de la teinture de cantharides, etc., etc., (le reste c'est mon secret et je le garde).

Je dis à mon ami: "Voici la meilleure préparation connue contre l'alopécie." D'un geste de grand seigneur, il me tendit un dollar; je le remerciai et recommençai la construction d'un château en Espagne. Mais je dus bientôt suspendre les travaux. Ce fut quand je revis le client, quelques jours plus tard. Horreur! Il n'avait plus un seul poil sur le *top de son boghei* (expression de charretier, peu usitée par les poètes d'aujourd'hui.)

Ce véritable patient était un bon garçon. Il ne se choqua point, ne fit même aucune allusion qui pût ressembler à un reproche. Pris de remords, j'eus envie de lui rembourser sa piastre; mais je l'avais dépensée et me trouvais à sec. — "A plus tard," pensai-je. Et mon ami disparut.

Un dimanche, à la grand'messe, je l'aper-

çus dans son banc. Je ne le reconnus pas d'abord; mais c'était bien lui. Il possédait maintenant une superbe chevelure tout ondulée, comme on en voit parfois, mais pas souvent, sur la tête des anges dans les églises. A la sortie, les femmes se poussaient du coude, en le désignant: "Regardez donc, s'il est bel homme, s'il rajeunit!" Je décidai, alors, de ne pas lui rendre son argent.—"C'est grâce à moi, me disais-je, s'il a une belle perruque et si les femmes en raffolent; il me semble qu'en conscience ce serait à lui de me remettre quelque chose, ne serait-ce que cinquante cents."

Cependant je n'abandonnais pas ma fameuse recette. Par la suite, je m'en servis comme lotion épilatoire, avec beaucoup de succès.

Mais les affaires n'étaient pas brillantes: la *braise* et la *galette* ne venaient pas vite, et pourtant c'est si nécessaire lorsque l'on a un foyer à chauffer et une famille à nourrir. Pour comble de malheur, j'avais un confrère qui *coupait les prix*. C'était un pauvre alcoolique dont le père, un juge distingué, payait la pension, de sorte qu'il ne travaillait que pour enrichir les Molson. Il se *morfondait* toute une nuit auprès d'une femme en couches, *guettant les ours* et besognant, pour une bouteille de whisky qui valait 35 cents à cette époque. Et comme la plupart des colons vivaient dans la

pauvreté, plusieurs passaient à ma porte pour aller le chercher. Ce n'était pas gai pour moi et ma petite famille. O jours d'angoisse, moments lamentables, ma mémoire ne vous chassera-t-elle jamais!

En mars 1889, mon malheureux confrère, ayant renversé une lampe à pétrole dans son lit, la maison qu'il habitait fut incendiée et lui-même se brûla très grièvement.

Je le soignai comme un frère. Deux mois plus tard, il s'en allait achever sa guérison dans sa famille, et je ne le revis plus.

Un autre médecin, établi au nord de Sainte-Agathe, s'en fut lui aussi, découragé, et pendant quelques années, je restai le seul disciple d'Esculape pour le vaste territoire de colonisation s'étendant de Sainte-Agathe jusqu'à Nomingue et à l'Annonciation, c'est-à-dire à plus de soixante milles de chez moi.

Dès lors, je ne manquai plus de distractions, ni de *braise*, ni de *galette*. Cette population se voyait bien obligée de m'employer. Il m'arrivait souvent de couper une main ou tout un membre supérieur aux trois-quarts dévoré par la gueule des moulins à battre le grain, de ces affreuses machines que j'appelais les *mangeuses de bras*. D'autres fois, j'amputais une jambe, j'ouvrais un ventre, je pénétrais dans une poitrine, et je me souviens même d'un jour mémorable où j'ai senti dans ma main le coeur

palpitant d'un colon héroïque. Et souvent je pratiquais ces opérations seul, sans autre aide, sans autre garde-malade que la belle et grande fille du Bon Dieu : la Nature. Mais quelle aide intelligente ! Quelle admirable guériseuse elle est !

Les vrais chirurgiens étant si éloignés, il fallait bien que je fisse ces opérations. Du reste, en conscience, je ne pouvais laisser mourir des malades, des blessés, sans tenter de leur sauver la vie. Et avec quelle âme, et avec quelle ardeur je m'y prêtais !

Tous les jours, j'extrayais des dents ; assez souvent, j'en cassais. Mais ne pratiquant plus à Sainte-Julienne, je ne remettais rien aux clients, ni dents, ni argent.

Aux plus dédaigneux, je faisais avaler des pilules, grosses comme des marbres, amères comme du fiel, ou des potions nauséabondes capables de faire lever le cœur d'un chien.

Mais ce n'était pas là la plus importante de mes occupations. J'en avais une qui absorbait la plus grande partie de mon temps. Et pour traiter ce sujet de nature à troubler l'imagination des jeunes enfants qui liront ou entendront lire ces mémoires, imagination déjà mise en émoi par une foule d'histoires, comme celle de Santa Claus, du Père Noël, des fées et des sorciers, du Petit Poucet, du Chaperon rouge et surtout des jolis bébés roses

trouvés sous les feuilles de choux, ou apportés de loin, de bien loin, par les cigognes ou les sauvages, je me servirai, si le lecteur veut bien me le permettre, d'une parabole un peu triviale, mais tout à fait enfantine. Et je dirai :

Toutes les femmes de mon pays, les plus âgées exceptées, gardaient des oiseaux dans leurs cages ; et comme si c'eût été pour moi une manie, j'allais de jour ou de nuit, qu'il fît beau ou qu'il fît laid, qu'il fît chaud ou qu'il fît froid, qu'il plût ou qu'il ne plût pas, ou parfois que la chose me plût ou ne me plût pas, j'allais, dis-je, par monts et par vaux, entr'ouvrir quelques-unes de ces cages, pour en faire s'évader les petits captifs du côté des vastes parterres de l'humanité ; j'en délivrai ainsi près de quatre mille en quarante-trois ans : de quoi peupler toute une ville, pardon ! toute une immense volière.

Mais il y en avait parfois qui étaient trop jeunes ou trop faibles pour prendre leur vol. Après les avoir plongés dans l'eau lustrale pour les ravigoter, je leur ouvrais une porte secrète donnant sur les jardins du bon Dieu. Lui, remplaçant leurs ailes frêles et ternes par des grandes ailes blanches, en faisait des angelots.

Je lui en adressai ainsi plus de deux cents. Je ne suis plus inquiet d'eux, et j'ai confiance, même, que tout en voletant, et en chantant les

louanges du Seigneur, ils n'oublieront pas de Lui glisser à l'oreille un bon mot pour leur sauveur.

Mais (ô ingratitude humaine, ou plutôt volatile!) des quatre mille autres à qui j'ai rendu la liberté, pas un seul n'est venu chanter sous ma fenêtre pour me remercier; on dirait qu'ils regrettent tous leurs sombres prisons. Et pourtant, j'en vois voltiger un grand nombre tous les jours autour de moi et j'en rencontre parfois sur les plages les plus lointaines.

Il y a cinq ans, je fus surpris d'en retrouver trois du même coup à deux cents milles au nord de Montréal, en pleine forêt vierge, si on peut appeler vierge celle qui a plus de cent amants. Je veux parler du territoire enchanteur du club du *Lac d'Argent*, de ses cinquante membres et de ses nombreux admirateurs.

Nous venions d'arriver au club au nombre d'une vingtaine de gais lurons, membres ou invités. C'est mon ami, Alfred Gibault, secrétaire du club, qui avait organisé l'expédition.

Mon ami Alfred est un homme de poids... et mesures. Chaque année, lorsqu'il part pour son excursion au *Lac d'Argent*, dans le but de se donner de l'exercice et de maigrir, il pèse généralement deux cent trente-cinq livres; quand il revient après trois semaines, il en pèse invariablement deux cent soixante. Mais aussi il faut le voir manger!

Mon ami, le docteur A. Bernard, un homme de poids... et mesures, lui aussi (puisque'il est le chef de ce bureau), nous accompagnait. C'est un des fondateurs de notre club, et il en fut toujours l'un des directeurs dévoués et éclairés.

Au début, on m'avait bombardé président, sous le fallacieux prétexte que j'avais découvert cet Eden, ce paradis des pêcheurs; mais il y avait bien d'autres sauvages, Frank Wabee par exemple, le terrible meurtrier, qui en avaient foulé le sol avant moi.

Plus tard, me trouvant trop encombrant sans doute, on m'avait remplacé par mon jeune et vaillant ami, M. Reigner Brodeur, et comme fiche (sans jeu de mots) de consolation, et sachant que je n'en avais pas pour bien longtemps à flâner sur cette planète, on m'a donné une place de membre à vie, une espèce de sinécure comme conseiller législatif, ou ministre sans portefeuille.

Ce soir-là, celui de notre arrivée au camp, la gaité *reignait* partout.

Alfred donnait des ordres de sa voix de stentor, et répétait sans cesse son refrain favori: Malbrough s'en va-t-en guerre... Les plus jeunes dansaient et chantaient des choeurs patriotiques en battant la marche militaire autour de la grande table. D'autres, enfin, affirmant que le club c'est comme le collège, qu'il

faut se purger en entrant, prenaient, tout en faisant d'affreuses grimaces, de légères doses de médecine.

Le docteur Bernard et moi, les deux mentors et les plus âgés de la bande, nous nous bercions en causant près du foyer.

Entre deux marches militaires, j'entrai à la cuisine pour jaser avec le gardien, Narcisse Lefrançois, avec Aldège Constantineau, que j'avais retenu comme guide, et sa femme Arzélie, accorte et jolie, notre cordon bleu. Ces deux derniers étaient partis de Sainte-Agathe à l'époque de leur mariage.

Un des plus jeunes membres m'apercevant, s'écria : "Aie ! Aie ! Regardez donc notre vieux Doc qui est encore à jaser avec la cuisinière. Si ce n'est pas une honte !" Et tous de faire chorus : " Venez vous-en ici, vieux flirt, il est défendu d'aller à la cuisine, c'est contre les règlements, etc., etc."

Je leur répondis : "Messieurs, cette jeune personne, c'est moi qui l'ai mise au monde, et je suis tenu en conscience de la protéger, surtout entourée comme elle est, de gens qui, en dépit de leur allure martiale, n'ont jamais été, que je sache, décorés de la Croix de Saint-Louis.

Arzélie, avançant la tête dans la porte de la salle à dîner, confirma : "Oui, c'est vrai !

C'est lui qui m'a mise au monde.—Moi aussi, reprend son mari, il m'a mis au monde.”

Le jeune avocat Gaston Gibault, fils du secrétaire, vociféra à son tour: “Moi aussi, il m'a mis au monde!”

Et c'était vrai: du même coup je retrouvais trois de mes oiseaux au fond de l'immense et lointaine forêt. Mais ce n'était plus des moineaux: Arzélie, pour sa part, pesait plus de cent kilos.

Tous les campeurs se mirent à crier comme des carabins en goguette: “Moi aussi, il m'a mis au monde! Moi aussi! Moi aussi!”

Je m'approchai du docteur Bernard, de quelques années plus âgé que moi, et lui demandai: “Vous, du moins, vous ne prétendez pas, je suppose, que je vous ai mis au monde?”

MA VIE D'HOMME PUBLIC

Si le lecteur sceptique et curieux (c'est la sorte de lecteurs que j'aime) ose me demander si, dans ma vie, j'ai eu bien des honneurs : je lui avouerai franchement que non.

D'ailleurs, je m'en fichais comme un poisson d'une pomme, et réciproquement, les honneurs se moquaient de ma personnalité imposante.

Je n'ai jamais été le maire de mon village, ni de ma ville, et je ne m'en porte pas plus mal.

Durant quelques années je fus conseiller, mais ça n'a pas duré, car j'étais doué d'un très mauvais caractère ; à l'instar du père Lavictoire, l'un de mes héros qu'aurait admiré le terrible Léon Daudet, je n'avais pas de *porte de derrière* et j'étais incapable de dissimuler ma pensée. C'est pourquoi je comptais très peu

d'amis; par contre, ceux que je possédais, pour être rares, n'en étaient que meilleurs. Cela me suffisait.

J'ai été président de la Commission scolaire pendant quelques années aussi; mais mon règne ne fut pas des plus brillants, et je n'ai jamais entendu dire qu'il eût été question de me nommer surintendant de l'Instruction Publique.

En 1888, de concert avec mon frère, le docteur Wilfrid Grignon, conférencier et plus tard membre du Conseil d'Agriculture, je fondai un cercle agricole et j'en fus le secrétaire trésorier durant vingt-cinq ans avec un salaire de *trois piastres et cinquante cents* par année, et j'étais en même temps secrétaire de deux corporations municipales, avec un traitement annuel de *quatre-vingts à cent cinquante* piastres, et tout le monde criait: "Au voleur!"

Aujourd'hui, les officiers de corporations réalisent des revenus de ministres et personne ne dit rien. Sainte Justice!

Je n'ai jamais été député de mon comté, c'est bien compris, pas même candidat. A toutes les élections, on venait me prier (et non pas me supplier) de bien vouloir briguer les suffrages des électeurs, mais je remarquais que tous ceux qui m'offraient ces honneurs avaient invariablement un air faux ("ane fausse air", comme disait Ti-Gas Papineau); ce sont eux

qui auraient voulu être sollicités par moi. Je connais ces démarches amicales.

Fortuitement aussi, il n'y a pas longtemps, m'a été échu un poste de marguillier. Un certain nombre de francs-tenanciers opposés à la reconstruction du presbytère, sachant que je l'étais également et connaissant ma fermeté d'opinion, m'avaient élu sans m'en parler et en mon absence.

Je trouvais en effet trop onéreux le plan projeté. Mais lorsque monsieur le curé l'eût modifié et nous eût démontré clairement que nous pouvions construire cet édifice et en payer le coût, sans faire de prélèvement, avec les seuls revenus ordinaires de la fabrique, je me levai et proposai, à la stupéfaction de mes prétendus amis, que le presbytère fût bâti et j'aidai notre distingué pasteur à élever un vrai petit palais. M'a-t-on gardé rancune? La chose me laisse indifférent. Il n'y a que les sots et les ânes qui ne changent jamais d'idée.

Mon plus beau titre de gloire est d'avoir été, en décembre 1905, un des fondateurs de la Société Médicale du District de Terrebonne. J'en fus président pendant plusieurs années. Deux de mes bons amis, les docteurs Emmanuel Fournier et Henri Prévost, tous deux de Saint-Jérôme, étaient, le premier, vice-président, l'autre, le secrétaire et l'âme de cette association, qui rendit de grands services à

la profession, en relevant le tarif qui agonisait, en resserrant les liens d'amitié et de camaraderie entre les confrères, et en stimulant leur zèle par des lectures de travaux, fruits de leur expérience, et par des discussions savantes toujours profitables.

Dix ans plus tard, la mort fauchait les deux médecins jérômiens précités; je n'eus ni la force, ni le courage de relever la société défaillante; elle les suivit dans le tombeau.

De 1914 à 1918, je fus l'un des quarante gouverneurs du Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec. C'est grave!

Gouverneurs! Pourquoi un titre si ronflant donné à des gens qui n'ont rien ni personne à gouverner? Je n'ai jamais vu à la barre du gouvernail que le président et le secrétaire. Les autres se contentaient de les regarder faire, besogne honorable et peu difficile. Et pourquoi ce nombre de *quarante*? Était-ce pour singer les quarante membres de l'Académie française ?

Ils avaient bien leur *secrétaire perpétuel*, le même qu'aujourd'hui, le même que demain, mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils fussent immortels: au contraire, la plupart mouraient fort rapidement.

Plus courageux que les conseillers législatifs et les sénateurs, qui ne voudraient pas pour

beaucoup qu'on attaquât leur tour d'ivoire, pourtant si peu utile, je votai avec empressement, en 1918, de concert avec mes collègues, un règlement réduisant de moitié, c'est-à-dire à vingt, le nombre de ces glorieux gouvernants.

Le territoire que je représentais ayant été annexé au territoire voisin, on pouvait se passer de mes services. Maladroit comme d'habitude, j'avais brûlé mes vaisseaux.

Puisqu'il faut avouer toutes mes fautes et tous mes malheurs, je confesserai encore que j'ai été historien.

Un dimanche de janvier 1912, le desservant de l'église de Sainte-Agathe annonça du haut de la chaire, sans m'avoir prévenu : "Mes frères, à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de notre paroisse et des fêtes grandioses qui seront célébrées bientôt, le docteur Grignon est chargé de nous écrire l'histoire de Sainte-Agathe."

J'étais atterré, j'eus beau protester, en disant que je n'avais ni le temps ni les qualités requises pour faire ce travail, je dus m'exécuter : *Rome avait parlé!*

Et à travers mes occupations nombreuses de médecin, juge de paix, secrétaire de corporations diverses, je mis au monde tant bien que mal, *l'Album historique de Sainte-Agathe*, volume assez considérable, contenant un peu de littérature, beaucoup de gravures (c'est si

facile) et un grand nombre de renseignements intéressants pour les habitants du Nord. De plus, on me chargea de présider, en juillet 1912, les fêtes solennelles qui eurent lieu à l'occasion de cet anniversaire. Je faillis perdre la tête, et n'eût été l'aide intelligente de monsieur le curé Bazinet et de son vicaire, M. Laniel, je crois que je n'aurais jamais retrouvé ma tramontane.

Un savant médecin de la grande ville ne se gênait pas de répéter partout que je souffrais de ramollissement cérébral. Pauvre docteur, c'est lui qui est mort peu après de ramollissement... général; mais il n'avait peut-être pas tout à fait tort, car je m'imagine encore parfois que j'ai des araignées qui tissent leurs toiles à mon plafond, ou que j'entends gratter des souris dans mon grenier.

Lorsque vous voudrez perdre quelqu'un ou vous débarrasser d'un ennemi, comblez-le de charges et d'honneurs, ce ne sera pas long.

On me reprochait jusqu'aux fautes d'impression de mon livre; on m'en voulait parce que je n'avais pas assez louangé tel maire ou tel conseiller; un colon me blâmait de ne pas avoir mis le portrait de son père, laid comme un singe. Même un marguillier, un de mes amis d'ailleurs, me disait toute la peine qu'il éprouvait de voir comme il avait la barbe blanche dans sa photographie.

Quelle récompense! J'aurais voulu fuir, m'en aller au Mexique, au Pérou, n'importe où, au bout du monde. C'était encore assez difficile avec ma femme et mes treize enfants. Je pris une résolution subite: j'entrai chez mon barbier et livrai ma face hirsute à la rage de son rasoir. En un instant j'étais transformé, méconnaissable.

Quelques jours plus tard, je rencontrai M. le curé dans la rue. Il s'arrêta pour me considérer un instant, puis m'ayant reconnu, il s'exclama: "Mais comment! c'est vous, docteur?"

—Eh bien! oui, M. le curé, c'est moi.

—Mais pourquoi vous êtes-vous mutilé ainsi? C'est affreux!

—M. le curé, lui répondis-je, après avoir écrit l'histoire de mon pays, j'ai senti le besoin de me déguiser.

—Et, qu'est-ce que dit votre femme de cela?

—Ma femme? Elle est on ne peut plus heureuse. Il lui semble toujours qu'elle est remariée en secondes noces.

—Et que disent les autres femmes?

—Elles me trouvent laid comme le diable.

—Allons! Tant mieux pour vous! Tant mieux pour vous!" répéta le bon prêtre en s'éloignant.

Morale à tirer: n'écrivez jamais l'histoire

des autres. Contentez-vous d'écrire la vôtre, vous trouverez que c'est déjà trop.

Pendant plusieurs années aussi, j'ai occupé la position de commissaire... non pas commissaire des Chemins de fer, ni du Havre, mais de membre de la commission chargée de la décision des causes sommaires.

C'était un tout petit tribunal, une cour d'équité pour les humbles, pour les pauvres, et les avocats n'avaient pas le droit d'y entrer. C'était le seul endroit de distraction offert aux descendants des vieux Normands, qui étaient trop miséreux pour se payer le luxe de grands prétoires.

Les qualifications requises pour être membre de ce tribunal n'avaient rien d'exagéré; pourvu qu'un homme eût un peu d'instruction et un assez bon jugement, fût-il pauvre comme Job, il pouvait s'asseoir sur le petit banc. C'est ainsi qu'à mon arrivée à Sainte-Agathe, bien que n'ayant pas un sou en poche, je fus invité à y monter, même à titre de président!

Les séances de cet humble tribunal se tenaient deux fois par mois, dans le magasin de mon ami Donat Godon, qui en était le greffier.

A ces séances nous avions parfois beaucoup de plaisir, surtout quand venaient plaider Isaïe Miron, Ti-Charles Ouellette, Elie Latour, Ti-gas Papineau, le vieux Jobber Jo-

lifoux et son frère, le vieux Nigré, Toto Laporte, Ludovic Chartrand, le tribun populaire, et bien d'autres.

Souvent nous nous entendions, entre juges, pour donner libre cours aux plaidoiries des vieux chicaneaux, dont quelques-uns ne manquaient pas d'esprit.

Pour vous démontrer *l'importance* des causes entendues, laissez-moi vous rapporter un seul de ces joyeux procès. Que le bon La Fontaine aurait ri!

Après avoir réglé quelques disputes insignifiantes, je dis au greffier: "Appelez la cause suivante:

Maurice Latendresse, Demandeur,

versus

Joseph alias Toto Laporte, Défendeur."

Et le greffier cria leurs noms par trois fois.

Un grand vieillard maigre s'approcha en disant: "Me v'la!" C'était le demandeur. Un petit vieux court, barbu, à l'air timide s'avança, en balbutiant: "Moé itou!" C'était le défendeur.

Aux côtés de celui-ci se tenait une femme vieillotte, en mantelet d'indienne, en jupon de flanelle rouge, avec un grand tablier couvert de carreaux blancs et bleus, et portant une

grande capeline jaune, au fond de laquelle on pouvait distinguer, à la place de la figure, comme une lame de couteau, entre deux escarboucles.

Au moment où j'ouvrais la bouche pour interroger le défendeur sur ce qu'il avait à répondre à la demande de Maurice Latendresse, la mégère accrocha Toto par un pan de son habit, et le projeta avec force en arrière, en disant : "Toto ! Farme ta gueule, c'est moé qui plaide aujourd'hui !"

—Eh bien ! madame Laporte, qu'avez-vous à répondre à la demande de Maurice Latendresse, qui vous réclame la somme de cinquante cents pour un sac de pommes de terre ?

La vieille plaideuse, relevant les deux coins de son tablier et saluant profondément, commença : "Messieurs les juges, à vos Honneurs ! (nous étions bien trois juges tassés sur le *petit* banc). J'ai à dire comme ça que monsieur Maurice Latendresse, notre voisin, depuis trente ans, nous avoir poursuivis pour une poche de pétaques, sans nous avertir, j'ai trouvé ça pas mal sarpent ! D'abord, y nous doé plus qu'ça, lui."

—Qu'est-ce que je vous doé, la mère ? questionna son adversaire.

—Comment, écoeurant ? Faut avoir un front de beu, pour demander ça ! Tu te rappel-

les pas qu'y a quatre ans aux prunes, tu n'avais pas d'quoi manger et que t'es venu emprunter chez nous un plat de ragoût à boulettes et une tourquière à viande pour recevoir monsieur le curé et le marguillier en charge, qui passaient pour la quête de l'Enfant-Jésus?

—Ah! ça, la mère, c'était un p'tit sarvice, on parle pas d'ça.

—Effronté! Nous autres aussi, c'était un p'tit sarvice que tu nous rendais quand tu nous as vendu tes pétaques. On est quittes!

Comme la discussion menaçait de s'éterniser sur la valeur des objets en litige, la cour nomma des experts qui rendirent, séance tenante, une décision *terrible*, évaluant le ragoût et le pâté à la viande à 45 cents, de sorte qu'il revenait cinq cents au demandeur.

Ainsi qu'il est dit dans la Loi: lorsque le montant adjugé est moins d'une piastre, la Cour, si elle le juge à propos, peut n'accorder qu'une somme équivalente pour les frais. Nous rendîmes un jugement à la Salomon, en condamnant Toto Laporte à payer cinq cents pour la dette et cinq cents pour les frais.

La vieille plaideuse, prenant dix cents dans le coin de son mouchoir, les lança à la figure de son adversaire, en criant: "Quiens! les v'la tes coppes, crève-faim! Viens-y encore char-

cher du ragoût à boulettes, j'te l'ferai avaler par le mauvais boutte!"

*

*

*

Dans mon enfance, mon père, qui m'affectionnait beaucoup, me dit un jour tout bas à l'oreille, en sortant d'une distribution de prix où j'avais remporté deux accessits: "Toi, mon petit Edmond, quand tu seras grand, tu seras juge!"

Je n'y crus pas et j'avais oublié cette prophétie depuis longtemps, quand, en 1890, le gouvernement provincial, sous prétexte que j'étais un des rares habitants de ma contrée qui savaient lire et écrire un peu, me nomma Juge... de Paix!

Je m'empressai d'apprendre cette nouvelle à mon père, qui faillit en mourir de joie!

Mais comme je n'étais le titulaire que d'une petite juridiction, on me fit asseoir sur un *petit banc*.

Sainte-Agathe et les endroits environnants, grâce à la colonisation engragée du Roi du Nord, le curé Labelle, prenait tous les jours de l'importance.

Nous étions à trente milles du premier centre judiciaire, Saint-Jérôme, où il y avait

une cour de circuit, un petit banc pas beaucoup plus haut que le mien.

Et si la charge ne me profitait guère, au point de vue des ressources personnelles, le salaire équivalant à zéro, elle n'était pas pour cela une sinécure; je siégeai pendant quarante ans et j'eus à entendre jusqu'à cent soixante causes par année.

Ce long règne de magistrature me procura l'honneur de voir défiler devant mon *petit banc* un grand nombre d'avocats, dont les uns très distingués. Je cite au hasard: Maîtres C. de Martigny, T. Maréchal, Alban Germain, Jean Prévost, Adolphe Bazin, J. Décarie, J. L. Archambault, Robert Bourassa, Athanase David, G. Rochon, Chs de Montigny, J. Jacob, S. Lavery, M. Demers, Gaston et Roméo Gibault, S. Lamarre, H. Barrette, J. Bélair, Pierre Ledieu, J. Beaulieu, Léopold Nantel, et bien d'autres!

Ayant étudié à fond le code criminel et le code municipal, c'est-à-dire les deux statuts qu'il m'importait le plus de connaître, j'étais assez renseigné sur la loi. Les avocats étaient toujours étonnés de mes réponses à leurs objections. Du reste, étant le juge, je finissais toujours par avoir raison!

Quand ces messieurs s'inclinaient devant moi en disant: "Votre Honneur!" je vous avoue franchement que j'étais flatté. Mais si

parfois ils m'appelaient: "Votre Seigneurie!" je trouvais la dose un peu forte et je grimaçais de telle sorte qu'ils n'avaient plus envie de recommencer.

Souvent aussi, pour singer certains grands juges que j'avais vus siéger, pendant que les savants avocats s'escrimaient à qui mieux mieux, je rédigeais mon jugement, et s'ils s'arrêtaient, étonnés, me regardant écrire, je leur disais: "Je vous en prie, messieurs, je vous en prie, continuez, vous ne me dérangez pas!"

D'autres fois encore, dans les causes peu importantes et de nature cocasse, je laissais libre cours à l'imagination des disciples de Thémis, et je n'oublierai jamais la *grandiloquence* de mon jeune ami, Athanase David, maître célèbre, plaidant la cause de madame Philbo, en présence de messieurs Edouard Montpetit, Jos Archambault, de plusieurs jeunes dames et autres membres distingués de la jeunesse montréalaise.

Madame Philbo était venue déposer une plainte contre son mari, pour voies de fait avec blessures.

Je dis à deux jeunes avocats en villégiature: "Messieurs, j'ai une cause à juger, une cause qui prête assez à la comédie, et si vous voulez occuper pour les parties, je laisserai le champ libre. Vous plaidez à votre guise. —"Très bien," répondirent-ils.

Le soir, on instruisait le procès devant *mon petit banc*. Maître Athanase David représentait la plaignante, maître Joseph Beaulieu, l'accusé, qui plaidait *justification*. L'avocat prétendait que son client avait surpris sa femme en flagrant délit de flirtage avec Cléophas Binette, un homme court, très laid et très sourd. Les témoignages rendus furent des plus désopilants.

La cause entendue, Mtre David, dans une envolée superbe, s'écria : "Accusé, vous êtes un lâche ! Vous avez frappé une femme, une frêle créature du bon Dieu (elle était énorme) ; et quand vous la frappâtes, une goutte de sang vermeil perla sur ses lèvres roses. Et pourtant ! Philbo, quand, un jour, vous vous mariâtes, vous épousâtes cette femme, vous jurâtes... "Oh ! ma rate," cria quelqu'un dans l'audience. Je regardai ; c'était Edouard Montpetit, que je n'avais jamais vu rire auparavant, qui se tordait en se tenant les côtes à deux mains. Je le rappelai à l'ordre... mais je n'en dirai pas plus long pour aujourd'hui. A plus tard !

Si Dieu me prête vie, j'ai l'intention d'écrire un jour l'histoire de ma juderie, et je me propose d'intituler ce volume : "Quarante ans sur le bout du banc."

J'ai eu aussi mon âge d'or de la magistrature. En attendant, je demande humblement

à l'honorable Secrétaire Provincial, de qui je relève, de vouloir bien me mettre à ma *retraite*, en m'accordant une pension équivalente... aux deux-tiers de mon traitement.

Et je ne cesserai de prier.

(Signé) VIEUX DOC,

Juge de Paix.

Sainte-Agathe-des-Monts, mars-avril 1930.

F I N

Table des Matières

Dédicace	6
----------------	---

PREMIERE PARTIE

Gaietés de la vie de Vieux Doc.

En guettant les ours	9
Ma première brosse	13
Le vieux Michon	24
Le Maringouinus Magnus	41
Darwin chez les colons	52
Les deux reines	58
La prière en famille	68
L'appel au mort	78
La vente des bancs	91
Commissions pour l'autre monde	102
Monsieur l'Inspecteur	108
Le blasphémateur	115
Les amours du père Léon	126
La rétractation du père Lavictoire	135
Pêches d'autrefois	145

SECONDE PARTIE

Anges et Démons ou Confessions de Vieux Doc.

Etudes et carabinades	165
Vols de cadavres	176
L'inoubliable bohème: Guénard et Ti Potte Lenoir	185
L'âge d'or de ma pratique médicale	204
Ma vie d'homme public	223